41e Année. N° 16. 15 Août 1934

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

SEP 6 1934

LA REVUE DE PARIS

15 AOÛT 1934

		Pages.
Louis Madelin . .	*Devons-nous écouter les Morts?*	721
André Maurois . .	*Lyautey*	732
Daniel-Rops	*Les Plaies intérieures.* — I.	745
Albert Thibaudet .	*La Révolution des Cinq*	772
Lloyd George . . .	*L'Offensive de Nivelle* (fin)	807
Alphonse Métérié .	*Le Bouquet portugais*	840
Karen Bramson .	*Lettres d'amour*	849
Général Niessel .	*Le Maréchal Hindenburg*	864
Stephen Hudson .	*Elinor Colhouse.* — II.	875
G. Lacour-Gayet .	*Les Mémoires de Talleyrand*	921
Achille Urbain . .	*Le Parc zoologique de Vincennes*	934
Jean Thomas . . .	*Le Plan du 9 juillet*	941

Jean Poirier : *Parmi les Livres.*

Copyright 1934 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS ***publiera prochainement*** **:**

Pauline

par JACQUES CHARDONNE

Camille

par JEAN CASSOU

Le Journal de la Marquise de Montcalm

— Présenté par S. CHARLÉTY —

Le 36e Bataillon de Tirailleurs Sénégalais au Bois des Juifs

par RAOUL DESJARDINS

Coup d'œil sur la Hollande

par GERMAIN DESPREZ

DEVONS-NOUS ÉCOUTER LES MORTS?

L'Histoire passe un mauvais quart d'heure. Mon excellent confrère et ami Paul Valéry la juge nuisible et M. Julien Benda la déclare, dans les trois quarts des cas, inutile. « Nous aurions tort de nous laisser gouverner par elle », dit l'un, et l'autre de le rassurer : « Elle ne nous gouverne pas ». Je sais bien que ces deux thèses n'ont, ni l'une ni l'autre, la rigueur que je leur confère en les faisant tenir en des formules si brèves; mais enfin n'en constituent-elles pas moins, en dépit de leurs réserves, une double insurrection contre la prétention que conçoit tout historien sérieux d'*enseigner* autant que de *renseigner*.

A la vérité Fustel de Coulange, a-t-il, dans un moment de découragement, écrit que « l'histoire ne servait à rien », et M. Julien Benda fait état de cette déclaration. Est-il sûr que l'illustre auteur de la *Cité Antique* et des *Institutions* lui ait donné le sens d'un aveu? J'ai tout lieu de croire qu'il entendait que l'histoire « ne servait à rien » tout simplement parce qu'on n'en écoute pas ou néglige les leçons. Et alors serions-nous d'accord avec lui; mais très précisément le mot impliquerait-il que l'histoire pourrait grandement servir à qui saurait en entendre les enseignements.

M. Paul Valéry estime que l'Histoire conseille mal; de là à dire qu'il est regrettable qu'on l'écrive, il n'y a qu'un pas; si une pharmacie débite des poisons, il la faut fermer. L'Histoire conseille mal, parce que, dit-on, aucune situation n'est pareille à une autre et que s'inspirer des précédents expose

l'homme à ajouter aux risques d'erreur qu'il trouve parfois dans sa propre inspiration. Fermons donc les livres d'histoire.

Si, là-dessus, l'historien se récrie, on lui dit : « Monsieur Josse, vous êtes orfèvre! » Et il est bien évident que nous manquons d'autorité pour défendre Clio parce que nous semblons alors plaider pour notre saint. Tout de même nous paraît-il peu agréable d'admettre que l'Histoire ne soit tolérée qu'à titre de récréation et c'est à quoi la réduirait la méfiance de M. Paul Valéry. Je veux bien que ce soit déjà beaucoup que de recréer; mais d'autres s'en chargent. Si nous tirons la vérité de son fameux puits — souvent laborieusement —, faut-il qu'un bandeau lui soit mis sur la bouche et que, ses charmes extérieurs — car la Vérité est nue — suffisant à séduire, on la prie de se contenter de sourire et de renoncer à instruire.

Toute une école s'est emparée avec joie de la boutade de Paul Valéry, et j'imagine que cet esprit délicat n'en est peut-être pas très flatté, car quand je dis « école », c'est pure politesse puisqu'il s'agit en l'espèce d'une entreprise de démolition inspirée beaucoup moins par une philosophie un peu paradoxale que par des vues grossièrement politiques. Il est de mode chez nombre de maîtres de l'Enseignement primaire — et j'en sais de l'Enseignement secondaire qui volontiers leur emboîteraient le pas — de réduire à rien l'enseignement de l'Histoire. Eux aussi diraient — mais dans un tout autre sens que Paul Valéry — qu'elle conseille mal : par là entendent-ils que, mettant en lumière, avec les fautes commises, les vertus pratiquées, elle est, par là, fort haïssable; ennemis de toutes nos traditions et désireux d'en faire table rase, il est logique qu'ils aspirent à supprimer l'histoire de notre passé, non parce qu'elle conseille mal, mais parce qu'elle contrarie leurs desseins. S'il s'agit de créer à notre pays une âme toute nouvelle, il est en effet nécessaire, avant tout, d'étouffer cet enseignement de l'histoire où passe le souffle des aïeux et d'où sortent leurs leçons.

Pour moi, prônée par les plus ingénieux des grands esprits ou par une horde de modernes barbares, la thèse apparaît indéfendable, et pour la combattre, je n'aurai qu'à faire appel au simple bon sens.

Je suppose un homme d'un certain âge — et je n'ai pas besoin de me le figurer sexagénaire : il a, au cours de ses années de jeunesse, rencontré des difficultés; il en a pâti ou les a conjurées et, parfois, a pu en conjurer le retour après en avoir pâti. Il entend les éviter, dorénavant, mais, pour les éviter, il lui faut bien se les remémorer. Si quelque mauvais génie, d'un coup de baguette, abolit chez lui la mémoire, ne restera-il pas justement éperdu? Il en est bien ainsi des nations et, disons-le, de l'humanité tout entière; pour mon compte, je me résignerais mal à admettre que la meilleure façon de franchir les fondrières est d'ignorer qu'il en existe.

Je n'irai pas chercher bien haut un exemple. Il est clair que si le traité de Versailles de 1919 a, dans certaines de ses parties capitales, surpris, par ses imprévoyances, ceux qui connaissaient le passé, c'est que, très précisément, les trois hommes qui ont eu part prépondérante à sa confection, hommes de valeur certes et fort intelligents, étaient, à des degrés divers et pour diverses raisons, fort ignorants de l'histoire ou résolus à n'en pas tenir compte. « Nous allons faire du nouveau, disait Clemenceau à M. Jules Cambon, étonné. Il est donc inutile de nous empêtrer des précédents »; et il ajoutait avec sa gouaillerie familière : « Cela vous *en bouche un coin*, les vieux du Congrès de Vienne. » Le président Woodrow Wilson, dont l'ignorance en matière d'histoire européenne stupéfiait, depuis trois ans, ceux qui l'approchaient, et M. Lloyd George, bouillant autodidacte, n'étaient pas hommes à s'inspirer des *précédents* — pour la bonne raison qu'ils les ignoraient pour la plupart. On prétend que l'un de ces hommes d'État montra la plus vive surprise à la révélation que la Rhénanie s'était, en 1792, donnée d'enthousiasme à la France et que Napoléon y avait eu des préfets; sans doute était-il tenté de s'écrier comme le voyageur à qui l'on montrait le château des Papes à Avignon. « Vous ne me ferez jamais croire qu'il y a eu des Papes à Avignon! *Ça se saurait*! » Que de gens, chargés de gérer nos affaires, sont dans cet état d'esprit!

L'Histoire conseille mal parce que, dit-on, les situations ne sont jamais les mêmes et que « les vieux du Congrès de Vienne » n'ont rien à voir aux négociations de 1918. Que les

situations ne soient jamais exactement les mêmes, j'en conviens sans peine — encore que l'*analogie* aille parfois jusqu'au *recommencement*. Mais l'analogie me suffit : l'Homme dont, cela est évident, les idées se sont, au cours des âges, plus ou moins profondément modifiées, *reste cependant le même* : ayant la même chair, les mêmes nerfs, le même sang, le même cerveau, partant, les mêmes passions, il est *physiologiquement, le même être*, capable, les idées acquises cédant soudain, des mêmes actions et des mêmes réactions. Si cet Homme, éternellement le même, se trouve placé dans des situations *analogues*, il agira ou réagira suivant des lois qui, certes, n'ont pas la rigueur de celles de la Mathématique ou de la Physique, mais qui se peuvent cependant vérifier au cours des siècles comme se vérifient les phénomènes de la Chimie.

J'ai fort souvent, en effet, comparé dans mon esprit — et peut-être l'ai-je déjà écrit — les *phénomènes de* l'Histoire à ceux de la Chimie. Que deux corps soient mis en présence sous une température et une pression données dans la cornue du laboratoire, le résultat ne fait pas doute dans les prévisions de l'opérateur — à moins que la cornue ne saute au cours de l'opération, ce qui est l'*accident*. Or il est arrivé mille fois, au cours de l'Histoire, que, les mêmes éléments s'étant trouvés en présence sous la même température et la même pression, le même événement en est sorti.

Il existe en effet des *phénomènes historiques*. Je n'en veux retenir qu'un — à titre d'exemple — : le phénomène que j'appellerai *césarien*, encore qu'il se soit fréquemment produit avant César.

Un peuple las des fautes, des excès, des convulsions de la Démocratie, menaçant d'engendrer l'Anarchie, aspire à un sauveur. L'homme paraît, fort d'un prestige dû aux services déjà rendus à l'État ou simplement à une certaine réputation de fermeté et d'intelligence. L'événement est dès lors fatal. Notons qu'il faut que les deux éléments se trouvent *à la même heure* en présence — ce qui n'est pas toujours arrivé —; car il y a certainement eu, au cours des siècles, des peuples aspirant à César sans que, dans le même temps, existât un César, et, pareillement, des hommes plus ou moins dotés du

tempérament césarien quand les circonstances ne se prêtaient pas à leurs ambitions. Il faut évidemment, pour que le phénomène se produise, que les deux éléments se rencontrent — et à la température exigée. En ce cas le résultat est aussi certain que celui qu'attend le chimiste penché sur sa cornue. César, Bonaparte, Mussolini sont des noms éclatants, mais cent fois le phénomène s'est confirmé en dehors de ces *cas* célèbres. Je me rappelle avoir, dans ma jeunesse, lu un petit volume d'Alfred Croiset sur les *Démocraties grecques* qui m'avait, à ce sujet, inspiré d'utiles réflexions : l'avènement d'un *tyran* y paraissait presque *la loi* quand le peuple, ayant, des siècles auparavant, remplacé par le gouvernement républicain la Monarchie patriarcale, en arrivait au stade presque fatal de la dictature.

Il est peu contestable que de tels phénomènes méritent d'être étudiés, et j'en dirai autant des révolutions populaires, si pareilles, que le docteur Gustave Lebon a pu en tirer sa *Psychologie des foules* dont certaines pages restent irréfutables. Est-il indifférent, pour ceux qui — autour d'un trône comme à la tête d'une république — administrent l'État, de connaître pareils précédents? Et qu'est-ce lorsque *l'événement* s'est produit, à maintes reprises, dans le peuple même qu'ils gouvernent? Car si *l'Homme* reste, au fond, le même, en dépit des évolutions de l'Humanité, à plus forte raison reste-t-il le même quand il s'agit d'individus nés du même sang, ayant connu es mêmes épreuves et montré, à travers leur histoire, ce même tempérament qui fait une Nation.

Voilà qui m'amène à examiner la thèse qu'a étudiée, en cette *Revue* même, avec tant d'érudition et d'ailleurs de mesure, M. Julien Benda.

Tout à l'heure Paul Valéry, posant tout différemment le problème, disait : « Il est mauvais qu'on laisse les morts nous gouverner. » Mais M. Julien Benda ne croit pas que les morts nous gouvernent, et par là s'insurge-t-il contre un certain *déterminisme* qui, à la vérité, rigoureusement professé, ferait de nous des automates. Je n'en suis nullement là et j'admets que nos morts ne nous gouvernent que dans une mesure simplement appréciable et parfois utile.

Les historiens, d'après M. Julien Benda, sont amenés à

trouver à tout événement des causes lointaines par une sorte de « besoin artistique » : celui de « contempler un développement régulier, exempt de l'irrationnel et inesthétique *saltus* » et, ajoute-t-il en une note, « aussi par l'habitude (littéraire) d'assimiler le développement d'un être collectif au développement d'un individu ». Ces historiens ont d'ailleurs un tort grave, dit-il : celui de commencer par étudier le passé avant le présent, alors que, pour comprendre le présent, il faudrait faire le contraire et remonter l'histoire au lieu de la descendre. Par ailleurs, laissant de côté « l'histoire partisane » — qui, nous sommes tous là-dessus d'accord, ne compte pas, telles certaines histoires « socialistes » ou « catholiques » —, les historiens qui entendent éclairer le présent par le passé « cherchent, le plus souvent, *moins à comprendre le présent qu'à le condamner*, à instruire son procès et, pour cela, à montrer que ses vues actuelles ne sont aucunement l'effet d'une erreur d'un moment, mais l'aboutissant d'une longue tradition de malfaisance dont ils ont saisi l'origine ».

Tout cela m'a, je l'avoue, beaucoup surpris.

Voilà près de quarante ans que, par un très vif goût personnel, j'étudie l'histoire. Ne m'étant jamais cantonné dans une période de cette histoire, je crois avoir lu à peu près tous les ouvrages sérieux écrits depuis un siècle par les historiens. J'ai approché de très près plusieurs d'entre eux — et des plus grands. Je les ai vus travailler, j'ai longuement causé avec eux et essayé de pénétrer leurs pensées. Des maîtres qui m'ont jadis formé à mes confrères actuels, je n'ai jamais rencontré ce « besoin artistique » ni cette « habitude littéraire » dont parle M. Julien Benda. Je les ai vus préoccupés avant tout d'établir la vérité sur les problèmes purement historiques qui les intéressaient, et ce n'est qu'après avoir étudié longtemps l'histoire qu'ils ont été parfois amenés à constater non point seulement qu'elle « se recommence », ainsi qu'on le dit communément, mais qu'elle *s'engendre*. Ils ne songeaient nullement pour la plupart à « condamner le présent »; beaucoup estimaient que celui-ci était, à beaucoup d'égards, meilleur que le passé. J'ai été particulièrement surpris qu'on ne nous citât, en fait d' « historiens » et pour les condamner en

sa personne, que Taine qui précisément ne l'était pas, philosophe d'un esprit admirablement probe, mais absolument systématique qui, précisément, a tenté de faire ce que M. Benda souhaiterait que nous fissions tous; car voilà justement l'homme qui, ému par les vices du système moderne, entreprit d'en chercher l'origine — *Origines de la France contemporaine* — mais parce qu'il n'était pas historien, apporta à les découvrir, avec une incontestable bonne foi, cet esprit de système qui fausse l'histoire en la *sollicitant*, fût-ce inconsciemment.

Quand, tout au contraire, un Albert Sorel — pour ne citer que lui —, après avoir étudié notre histoire nationale, écrit son magistral ouvrage *l'Europe et la Révolution*, il est tout naturellement amené à retrouver dans les hommes de la grande crise, qui, certes, ont bien cru présider à un *renouveau* total, les éternels Français obéissant à l'éternelle loi que nous imposent tous à la fois le tempérament de notre nation et les nécessités de sa situation géographique. Les Morts ont alors très évidemment, gouverné des vivants qui se tenaient certes pour *libérés*, comme nul homme ne l'avait jamais été.

Il y a, nous dit-on, des « *commencement absolus* », des phénomènes de génération spontanée. Il y a, répondons-nous, des *formes nouvelles de phénomènes anciens*, et, puisque, plus précisément, on nous cite la constitution en syndicats des fonctionnaires de l'État et cette espèce de révolte, jusqu'ici latente, de ceux-ci contre l'État, je répondrai qu'il n'y a nullement là un « commencement absolu », que le *féodalisme* qui, en maintes circonstances, a dressé contre l'État des fonctionnaires prétendant à devenir *maîtres* de leur charge, est un de ces *phénomènes* qui, comme le Césarisme ou la Révolution populaire, a ses lois — toujours dans la mesure où le mot *loi* peut être employé en telle matière.

Quand Eugène Melchior de Vogüé, entra, en 1894, au Palais-Bourbon, il fut assez vite frappé (Thiers avait déjà signalé le fait) des survivances qui s'y révélaient. Il aperçut promptement, derrière les querelles de groupes et les luttes politiques de l'heure, de bien plus lointaines batailles, et, chez ces hommes représentant toutes les provinces de France, discerna toutes les variétés du Français, apportant sur le théâtre des débats parlementaires des passions souvent vieilles de quinze siècles.

Maurice Barrès se contentait de dire que le Palais-Bourbon était « le plus riche des musées d'ethnographie », mais avec la même idée que Vogüé. Lorsqu'après ces deux illustres devanciers, je fus appelé à pénétrer ce milieu, la vérité de ce qu'avait écrit Vogüé, de ce que disait Barrès, m'apparut très nettement : je trouvais, à la Chambre, des fils de Croisés et des fils d'Albigeois, des fils de Ligueurs et des fils de Huguenots, des fils de Chouans et des fils de Jacobins. Je ne cessai, pendant quatre ans, de relever dans les propos tenus, les thèses défendues et les votes même émis par certains collègues, l'évidente action d'un passé que ceux-ci ignoraient probablement. C'est ainsi que je fus amené à me confirmer dans la pensée que, suivant l'expression d'Eugène Melchior de Vogüé, les « morts parlaient ».

Mais ce n'est là qu'un côté de la question, et celui que M. Benda n'a pas entendu examiner. Ce qui lui importe, je le répète, est, évidemment, d'établir que certaines situations sont si nouvelles, certains événements à ce point sans précédents, qu'on ne peut chercher dans les leçons de l'Histoire de quoi éclairer notre esprit. Ainsi sommes-nous ramenés à la théorie des « commencements absolus ». J'ai dit, à propos de l'exemple de « commencement absolu » que M. Benda donne comme incontestable, je veux dire le « syndicalisme » des fonctionnaires de l'État, qu'il n'y a peut-être là qu'une *forme* moderne du féodalisme, et il en est ainsi de beaucoup de ces fameux « commencements absolus ». Ils ne sont la plupart du temps des « nouveautés » que pour ceux qui, précisément, n'ont pas pénétré le passé. Quand M. Benda écrit : « Je pourrai consacrer des années à étudier dans les bibliothèques l'administration française sous l'Ancien régime sans avancer d'un pas dans l'intelligence de ce conflit où se débattent les Français d'aujourd'hui », il me paraît s'avancer beaucoup. Nos rois, conseillés par les légistes latins, ont tendu à bâtir sur les ruines de la Féodalité, une administration qui, de Philippe le Bel à Louis XV, n'a cessé de viser à la centralisation, de règne en règne plus puissante. Pourquoi? Parce que, sans parler de la tendance à refaire le *principat romain* appuyé sur une hiérarchie de fonctionnaires, les nécessités nationales imposaient aux maîtres de la France cette politique de centralisation. Notre

pays, qui a trois frontières à défendre et trois littoraux à surveiller, peut être à tout instant, a été à tout instant une place menacée, assiégée, assaillie; il est naturel que sa position géographique lui ait dicté une loi qui demeure, à l'heure présente, aussi inéluctable que par le passé : lorsque François Ier faisait front à Charles-Quint, qui, maître de l'Espagne, du nord de l'Italie, des Allemagnes et des Pays-Bas, constituait, suivant l'expression d'un historien, « à lui tout seul, une coalition », la centralisation nationale — forme rigoureuse de cette discipline qui est la force des nations autant que des armées — est devenue la préoccupation, désormais constante, des ministres du Roi de France. Si, la Constituante ayant tenté de décentraliser, la Convention est revenue à la politique de centralisation, c'est que la guerre éclatant sur toutes nos frontières — sans parler des côtes menacées — est venue rappeler aux légistes de l'Assemblée républicaine les nécessités qui avaient imposé à leurs pères, serviteurs de la Monarchie, une politique si sévère. Et je sais nombre de gens qui, partisans, avant la Grande Guerre de 1914-1918, d'une décentralisation très large, ont, devant les facilités qu'a évidemment offertes à la France pour sa défense notre centralisation, apporté quelque tempérament à leurs revendications régionalistes. Dès lors comment soutenir que l'étude de l'administration d'Ancien régime, de ses origines, de l'esprit qui l'a fondée et des nécessités qui l'ont imposée n'apporte aucune lumière sur la situation présente?

La position d'un peuple lui impose une loi; son tempérament lui en impose une autre. Au moment où la victoire de la Marne est venue arrêter la dernière invasion, on a parlé de miracle. Soyons assurés que, lorsque Charles Martel a brisé, en avant de la Loire, l'invasion de l'Islam, on a parlé de miracle. On a certainement parlé de miracle quand Philippe-Auguste a, dans la journée de Bouvines, fermé aux Allemands le chemin de Paris. On a plus certainement parlé de miracle quand Jeanne d'Arc, à Orléans, rompait les desseins anglais dont le succès paraissait alors assuré. On a, en l'entendant dans un autre esprit, prononcé le mot après Valmy et Jemmapes. Mais un miracle qui se répète dans le même peuple de siècle en siècle donne à penser. Il est clair que notre tempérament français

est propre à entraîner notre peuple aux abîmes, mais que ce même tempérament l'incite à de brusques réveils suivis de prodigieux rétablissements. Quand Joffre remportait la victoire dans le bassin de la Marne, il recueillait le fruit du grand réveil, qui avait, dès les premiers jours d'août 1914, comme en vingt circonstances au cours des âges, redressé la France en face d'une mortelle menace, et telle constatation n'induit-elle pas à penser *qu'il y a continuité dans notre Histoire* et, subsidiairement, qu'il est bon — ne fût-ce que pour nous inspirer quelque sérénité — que notre Nation sache sa propre histoire?

Mais, objecte M. Julien Benda, quels sont donc les morts qui nous gouvernent? Il en est de toutes sortes qui, à tous les âges, ont été d'esprit bien différent. Cela est parfaitement vrai et, tout à l'heure, parlant du « riche musée d'ethnographie », de Maurice Barrès où Eugène Melchior de Vogüé avait entendu « parler les morts », je citais Croisés et Albigeois, Ligueurs et Huguenots, Chouans et Jacobins. Des morts opposés parlent chez nous, et c'est bien ce qui explique, avec l'éternelle bataille des partis, les courants qui nous entraînent, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. C'est à la fois la force et la faiblesse de notre pays : sa faiblesse parce que des atavismes si divers nous divisent parfois jusqu'à nous déchirer, sa force, le jour où, les morts se réconciliant soudain dans les vivants, tout ce dont nous avons hérité de tant de divers pères se montre d'une incomparable richesse. Il y a en effet, au-dessus des morts qui nous jettent parfois les uns contre les autres, des morts qui nous incitent à nous unir : ce sont précisément les héros et les martyrs de la Patrie. Et ici je m'arrête, parce que nous les avons tous, parfois avec surprise, entendu parler chez ceux-là même que nous avions longtemps considérés comme les fils les plus âpres des grands partisans. Et je veux conclure.

Aucune situation n'est identique à une autre; les hommes, par ailleurs, ont, au cours des âges, modifié leurs pensées; et, enfin, il est tel cas où des hommes, échappant à l'atavisme, peuvent *paraître* interrompre l'Histoire en créant des situations nouvelles. Ainsi ne peut-on parler de *lois*, comme je l'ai dit, au sens rigoureux du mot. Mais que des situations, sans

être identiques, soient tout à fait analogues; que l'Homme et, plus particulièrement, tel homme, qui est le Français, l'Allemand, l'Anglais, reste, à travers les siècles, en dépit de l'évolution, le même homme, agité des mêmes passions et mû par le même tempérament; qu'enfin les « nouveautés » créées ne soient fort souvent, sous des formes insolites, que des *recommencements* qui, si j'ose écrire, s'ignorent — cela me paraît peu niable. Il est, dès lors, peu niable que le passé dans une très large mesure, nous conduit et que, par ailleurs, l'étude de ce passé nous peut instruire utilement — ne fût-ce que pour nous défendre des périls que constitueraient certains de ces « recommencements » chez nos voisins comme chez nous-mêmes.

LOUIS MADELIN,
de l'Académie Française.

LYAUTEY

Il était le seul homme de notre temps qui eût fondé un Empire. Il avait dessiné des villes, tracé des routes, planté des forêts. Il avait fait régner l'ordre, la paix et la beauté en des provinces immenses qui, avant lui, étaient livrées au brigandage, à la peur et à la poudre. Il avait été, pendant plus de dix ans, le Protecteur tout-puissant d'un royaume africain. Il avait galopé vers le palais d'un Sultan, suivi de cavaliers en manteau rouge, reçu la soumission de grands caïds jusqu'alors indomptés, vécu dans les chambres aux précieux plafonds de cèdre et dans les jardins plantés d'orangers de souverains orientaux. Quand il avait été malade, on avait prié pour lui à la fois dans les mosquées et dans les églises. Enfin il avait connu tout ce que la gloire militaire et la puissance civile peuvent donner à un humain.

Et pourtant il demeurait inquiet, insatisfait, et lui, ce noble orgueilleux, sincèrement humble. Incroyablement jeune d'esprit et de caractère, il ne pensait, en sa vieillesse chargée d'honneurs, qu'aux rêves et aux scrupules de son adolescence. Ce destin prodigieux qui, aux autres, semblait comme un conte tiré des *Mille et Une Nuits*, à lui seul paraissait presque médiocre. Né pour créer et pour commander, digne d'être le premier en tous lieux, il souffrait de n'avoir pu employer en son propre pays les forces encore intactes dont il était conscient. Altéré de travail, il ne pouvait supporter les loisirs, ni la retraite et il y avait, dans le contraste entre tant de grandeur et tant de regrets, quelque chose de touchant

qui, à l'admiration qu'on lui portait, mêlait une affection presque filiale.

Toute l'originalité de sa figure et de son œuvre réside en ce double caractère de force jaillissante et de faiblesse humaine. Parce qu'il avait le génie de l'action, il a créé de toutes pièces des pays neufs; parce qu'il avait besoin d'être aimé, il a toujours trouvé, pour l'y aider, des équipes ardentes et fidèles. Aujourd'hui encore, ceux qui ont servi sous ses ordres se reconnaissent entre eux à un mélange de ferveur et de naturel, à un goût des choses bien faites et vite faites, à un réalisme à la fois hardi et prudent, à l'horreur de l'intolérance, enfin au besoin qu'ils éprouvent, par delà les partis, de l'union entre Français.

Dans tous les pays où Lyautey commanda, s'il jugea souvent nécessaire de montrer la force, ce fut avec le ferme dessein de la remplacer, aussitôt que la substitution deviendrait possible, par la confiance et par l'amitié. On l'a souvent comparé aux proconsuls romains. Mais si les proconsuls étaient, comme lui, des constructeurs, ce ne fut jamais qu'avec mépris qu'ils maintinrent l'ordre parmi des tribus barbares. Lyautey a organisé des pays conquis en tenant compte de leurs traditions, de leur histoire et de leurs besoins. Il a su être, en même temps qu'un proconsul français, un grand homme d'État marocain. A ce rôle si original, et qu'on ne peut guère comparer qu'à celui d'un Bugeaud, chez nous, ou d'un Cecil Rhodes, en Angleterre, il s'était préparé par une curieuse et lente carrière qu'il faut, en ce mois de commémoration et de deuil, rappeler ici, si insuffisante que doive être une brève esquisse.

***

Hubert Lyautey est né à Nancy, en 1854. Il descendait du côté paternel d'une lignée de généraux et de grands administrateurs, du côté maternel de gentislhommes lorrains et normands : les Grimoult de Villemotte. Il a lui-même indiqué ce qu'il devait à ses deux familles : aux Lyautey, le goût de l'ordre, la méthode, le loyalisme envers l'État et le libéralisme politique; aux Grimoult sa foi monarchiste et la certitude qu'il était fait, en tous lieux où il se trouverait, pour être le Chef.

J'ai sous les yeux en ce moment un cahier dans lequel, lorsque la vieille maison de Crévic où il avait passé son enfance avait été brûlée par les Allemands, il avait essayé de fixer les souvenirs de sa jeunesse : « A mes pieds le potager où les mirabelles, aux arbres, étaient si bonnes; la rue, les mille bruits du village évoquant les souvenirs de l'enfance la plus lointaine et la plus intime, les gloussements des poules, les coins-coins des canards, le cornet du berger... Dans un tiroir, mes épaulettes d'enfant, que je portais à douze ans, quand je commandais l'équipe des gas de Crévic et que nous nous battions, le dimanche, contre les gas de Sommervillers. »

Un épisode de cette enfance est important parce qu'il contribue à déterminer son caractère. A Nancy, un jour, où, sous les fenêtres de sa grand'mère, les troupes de la garnison défilaient, sa nourrice laissa tomber le petit Hubert par la fenêtre d'un premier étage. Il ne se tua pas, mais demeura infirme pendant plusieurs années et dut vivre dans un corset de fer. Cette infirmité contribua (il le racontait souvent lui-même) à lui inspirer ambition et volonté. Regardant courir et jouer les autres enfants : « Je suis plus faible qu'eux, pensait-il, mais un jour je ferai tout ce qu'ils font et c'est moi qui les commanderai. » Dès qu'il est guéri, il souhaite devenir officier et ce désir s'accroît encore quand il est, vers la fin de son adolescence, en 1870, le témoin attristé et impuissant de la défaite française. Au moment où il entre à Saint-Cyr, plusieurs sentiments forts se partagent cet esprit ardent : foi religieuse (c'est un catholique convaincu), foi politique (c'est un royaliste passionné), foi patriotique (il souhaite préparer la revanche de son pays), et ambition personnelle (il espère un grand destin).

Il faut maintenant imaginer la douloureuse déception que, pendant près de vingt ans, sera la vie pour un homme qui en avait tant attendu. Loin de trouver dans une carrière militaire l'occasion d'une revanche pour son pays, ou d'un triomphe pour lui-même, il connaît la monotonie de la vie de garnison, l'humilité des lentes promotions. La République, entre 1875 et 1890, semble s'installer solidement en France et ruine les espérances politiques de l'officier monarchiste. Le Vatican le déçoit, en conseillant aux catholiques français de

se rallier à un gouvernement détesté. A quarante ans, Lyautey est un commandant de chasseurs, brillant cavalier qui a des succès mondains, mais cruellement mécontent de lui-même, de l'armée, et qui considère que sa vie est un échec. Le général Brécard, qui a servi au 4e chasseurs, le régiment de Lyautey, a noté à la fois le rayonnement de celui-ci et l'inquiétude qu'il inspirait à certains chefs qui le tenaient pour une sorte de révolutionnaire : « Il avait en horreur le « caporalisme », tout autant qu'il haïssait ce qu'il appelait les *scholars*, parce que, pour lui, le caporalisme représentait le rang serré, la manœuvre sans âme, la troupe sans intelligence : c'était l'école qui nous avait conduits aux désastres de 1870; tandis que les *scholars*, confinés à l'excès dans des exercices sur la carte, empreints de pédanterie, étaient aussi néfastes, parce qu'ils perdaient le sens de l'action et des réalités; or il était avant tout un homme d'action. »

C'est le moment où le destin, par un coup brusque, va transformer cette existence. L'occasion de ce changement est, comme il arrive si souvent, un événement minuscule. Lyautey publie, dans la *Revue des Deux Mondes*, un article sur le *Rôle social de l'officier*. Il y rappelle les principes qui ont guidé toute son action et il insiste sur le côté *moral* du rôle de l'officier : « A ceux qui viennent des écoles militaires, on a parlé stratégie, on leur a enseigné à instruire leurs hommes. Leur a-t-on fait comprendre qu'il fallait d'abord les aimer et conquérir leur affection?... Loin de nous la pensée de les détourner d'une étude consciencieuse de leur outil professionnel, mais, pour Dieu, qu'ils songent d'abord que, s'ils n'ont avant tout formé le moral de l'ouvrier et conquis son cœur, ils auront peut-être bien grand'peine à maintenir ces soldats fermes sous le feu, face au danger. »

Cet article déplaît à certains de ses chefs. Pour le protéger contre lui-même, le Ministre de la Guerre l'envoie en Indo-Chine; il y part désespéré; c'était pourtant, sans qu'il pût alors le prévoir, le premier pas vers le but qui avait été celui de toute son adolescence. Au Tonkin, il trouve un pays à demi conquis et devient le second de l'homme qui est chargé d'en achever la conquête : le colonel Gallieni. Là, il apprend ce qu'est la vie d'un « seigneur ». Sur un territoire

immense, Gallieni règne en maître; il y est à la fois commandant militaire, administrateur civil, constructeur de villes, juge suprême. Ce métier d'officier, qui l'a tant ennuyé dans une garnison provinciale, Lyautey en découvre ici la grandeur. Gallieni lui enseigne une technique coloniale française, qu'il a lui-même héritée de Bugeaud : « Montrer la force pour en éviter l'emploi. — On se défend par le mouvement; les grandes reconnaissances, les colonnes, valent mieux que les petits postes, toujours vulnérables. — Quand on prend un village, il faut penser qu'on devra, le lendemain, y ouvrir un marché. » Principes que Lyautey va mettre en œuvre et développer pendant toute sa vie coloniale.

Très vite Gallieni reconnaît en ce jeune commandant un disciple qui sera un maître et, quand il est chargé de la conquête de Madagascar, il confie une vaste zone à Lyautey. Encore quelques années de luttes et de succès. Mais bientôt Madagascar à son tour est pacifié. Lyautey, nommé colonel, doit rentrer en France et prendre le commandement d'un régiment. De nouveau ce sera la vie de garnison, les susceptibilités administratives, les suspicions politiques. Comment supporterait-il cet esclavage, après les enivrantes années de liberté? Déjà il pense à donner sa démission : « Pendant huit ans de ma vie, de trente-neuf à quarante-sept ans, c'est-à-dire en pleine maturité, je me suis donné corps et âme à une idée et à une œuvre : l'œuvre coloniale, la politique française hors d'Europe... Les postes que j'ai occupés, les hommes auxquels j'ai été associé m'ont permis, tout en pratiquant cette œuvre dans les détails, de la voir de haut, d'en saisir les ensembles et d'en connaître les ressorts dans des conditions dont peu d'autres on pu bénéficier. Vous me permettrez bien de dire que mes facultés et mon tempérament ont trouvé là des éléments d'action et d'adaptation que ma carrière ne m'avait pas fournis jusque-là... La confiance que j'avais trouvée dans la vie coloniale, les postes de plus en plus élevés qui m'ont été confiés, m'avaient donné l'illusion que là était désormais ma vraie voie, et même, je l'avoue, que je m'y étais imposé et qu'il ne viendrait à l'idée de personne de m'employer à autre chose... »

La vie de Lyautey rappelle cette symphonie de Beethoven,

la cinquième, où sans cesse les coups du destin viennent briser des rythmes frivoles. Au moment où il désespère de retrouver la grande action, elle s'offre à lui. La France rencontrait alors de grandes difficultés à la frontière de l'Algérie et du Maroc. Le Maroc, empire encore barbare, en pleine anarchie, abritait des tribus pillardes qui envahissaient le Sud-Oranais, puis, ayant fait leur butin, retournaient se cacher au Maroc où les traités internationaux empêchaient qu'on ne les poursuivît. Le gouverneur de l'Algérie, Jonnart, de passage à Paris, exposait un jour, à table, ces difficultés à quelques amis quand un jeune colonel qui se trouvait là prit la parole et dit qu'il existait une méthode pour en finir avec les désordres de ce genre, que l'on peut fixer des nomades pillards en organisant et en enrichissant les régions où ils vivent, enfin que le brigandage est le symptôme d'un mal et non un fait permanent. Jonnart écouta avec attention et aussitôt alla demander au Ministre de la Guerre de nommer le colonel Lyautey général et de l'envoyer commander le Sud-Oranais. La requête fut accordée. Quelques mois plus tard, la paix régnait sur la frontière marocaine.

De nouveau quelques années de souveraineté et de bonheur dans l'action, puis une fois de plus l'avancement ramène en France le général Lyautey, qui doit y prendre le commandement d'un corps d'armée. Une fois de plus le voici dans une ville de province, à Rennes, mécontent de lui-même et d'une vie de fonctionnaire. Une fois de plus, le destin, au moment favorable, fait entendre le thème de Lyautey pacificateur. En 1912, au moment où la France vient, avec l'accord de l'Europe, de déclarer son protectorat sur le Maroc, une émeute éclate à Fez; les troupes françaises sont massacrées, la ville assiégée. On avait pensé envoyer au Maroc un Résident Général civil; ces événements tragiques prouvent qu'il y faut un militaire et naturellement on pense à Lyautey.

Il trouve, en arrivant au Maroc, une situation presque désespérée, un pays en décomposition, un Sultan auquel les tribus n'obéissent plus et qui d'ailleurs ne collabore avec les Français que pour les mieux trahir, le Sud soulevé par un agitateur fanatique. Les premiers jours de Lyautey à Fez ne sont que luttes de rues, défense d'une poignée d'hommes contre les

tribus soulevées. Et pourtant, dès ces premiers jours, Lyautey veut essayer d'une politique de collaboration avec les notables indigènes.

D'abord (tentative hardie, mais qui réussit), il remplace le Sultan hostile par un de ses cousins, Moulay-Youssef, brave homme qui restera toujours fidèle à Lyautey et que Lyautey, de son côté, traitera toujours en souverain. Dans le Sud, au lieu de combattre les grands caïds, il s'appuie sur eux et en fait des alliés. Bientôt il en fera des amis, fidèle en cela à l'un des principes de Gallieni : « Pas de coups de pied au mandarin. » Dans tout le Maroc, Lyautey arrive à donner aux indigènes l'impression qu'il apporte non la guerre, mais la paix, qu'il est venu pour les servir, non pour les châtier, et qu'il protégera les agriculteurs des plaines contre les pillards de la montagne. Pour la foi musulmane, il montre un grand respect; il interdit aux Européens l'accès des mosquées. Parce qu'il est lui-même un croyant et d'âme presque féodale, il comprend ces esprits et les conquiert. En deux ans, le Maroc est transformé.

De cette transformation, la guerre de 1914 vient faire la preuve prématurée, de façon tragique, mais éclatante. Après une période de tension, brusquement, au début d'août 1914, Lyautey apprend que la guerre est déclarée et reçoit du gouvernement français l'ordre de renvoyer en Europe presque toutes les troupes, car on a besoin de celles-ci pour la guerre continentale et il importe désormais de sauver la France plutôt que le Maroc. Naturellement le gouvernement ne s'attend pas à ce que le général Lyautey puisse conserver le Maroc sans soldats. On lui conseille d'évacuer l'intérieur et, s'il le croit possible, de conserver les ports.

C'est là le moment le plus angoissant et aussi le plus grand de la vie de Lyautey. Évacuer? A son avis, c'est exposer les Européens à un massacre, car les tribus fraîchement pacifiées ne laisseront pas la retraite s'opérer en bon ordre; en outre c'est perdre le Maroc. Que faire alors? Rester dans le pays sans troupes? Cela semble téméraire, insensé, et pourtant... Dans les grandes villes, Fez, Casablanca, il se sait populaire. Quant au reste du pays, en y maintenant, par quelques postes, l'apparence de la force, en faisant confiance aux grands caïds,

on pourra peut-être tenir. Lyautey joue cette partie difficile et la gagne. Il renvoie en France tous les bataillons qu'on lui demandait et même quelques-uns de plus; avec le reste, il sauve le Maroc. « J'ai vidé le homard, dit-il, mais j'ai gardé la carapace. » Il venait de conquérir pour la seconde fois, sans un combat, tout l'Empire français de l'Afrique du Nord.

***

Il est naturel, lorsqu'on étudie la vie d'un homme qui a fait de grandes choses, de se demander par quels traits il était différent des hommes ordinaires. La réussite de Lyautey fut trop constante pour que le hasard ou le bonheur la puissent expliquer. Un général peut, par hasard, gagner ou perdre une bataille. Mais ici : réussite au Tonkin, à Madagascar, triomphe dans le Sud-Oranais, longue ascension au Maroc, en vérité, quand un chef transforme par sa seule présence les conditions de tout problème et domine aussitôt les difficultés que d'autres longtemps jugèrent insurmontables, c'est qu'il y a en lui une force originale et comme surhumaine.

Tous ceux qui ont approché Lyautey au temps d'Aïn-Sefra, d'Oran ou de Rabat, décrivent son prodigieux rayonnement. De quoi celui-ci était-il fait? D'abord de ferveur. Lyautey *croyait* à toute œuvre qu'il entreprenait. Il avait horreur des sceptiques. Que l'ordre remplacât le désordre, la paix la guerre, la force la faiblesse, la tolérance l'oppression, non, il ne pouvait croire que ce fût là matière à propos spirituels et détachés. Il était de ceux qui pensent que le monde peut être transformé par une grande volonté et il *voulait* être cette volonté.

Bien que son enfance eût été fragile, l'ardeur de l'action lui communiquait une étonnante vigueur physique. Dormant très peu, travaillant aisément seize heures par jour, affamé de besognes, il épuisait tous ceux qui collaboraient avec lui. Mais l'amour qu'il portait à son œuvre gagnait l'équipe tout entière. Dans des postes perdus de l'Atlas, de jeunes officiers vivaient, pendant un an, de la vie la plus dure, pour entendre de lui, au cours d'une brève inspection, une phrase de louange. Toujours d'ailleurs la phrase, ou la lettre, venaient, en leur temps, car il voyait tout et, infiniment sensible lui-même,

devinait à merveille les souffrances et les misères des âmes jeunes. Aucun chef n'a suscité de plus constants dévouements; aucun n'a mieux choisi ses lieutenants.

Trait d'autant plus remarquable chez un homme tel que lui que de forts préjugés d'enfance ou d'adolescence eussent fort bien pu limiter ses choix. Chacun de nous est fait pour une large part, qu'il en soit ou non conscient, de répugnances ou de tendresses instinctives, liées à ses premières impressions. Parfois ces sentiments sont ceux de notre milieu natal; parfois au contraire en réaction contre ceux de ce milieu. Dans le cas de Lyautey, une culture catholique, monarchique, et aristocratique, avait rencontré un terrain favorable. Il faut lire ses belles lettres de Goritz et de Rome pour mesurer la force en lui de tels sentiments.

On imagine le recul, au premier contact, du commandant Lyautey, placé sous les ordres de Gallieni, républicain et libre penseur. Mais en tout ce qui concernait l'action, Lyautey était d'abord un réaliste. Les faits, pour lui, parlaient plus haut que les doctrines. Pour une action commune, il avait trouvé là un chef, infiniment différent de lui, mais qu'il devinait efficace et ardent. C'était bien; il le servait de tout cœur. Pendant sa vie entière ce fut ainsi : il accepta et rechercha des collaborateurs de toute origine et de toute croyance, pourvu que leurs forces fussent mises sans réserve au service de la France. Né en un pays divisé, et en un temps où les luttes politiques allaient jusqu'à la haine, il comprit le danger bien qu'il participât aux passions, et, pendant cinquante ans, il réalisa autour de lui la difficile union par un noble respect des consciences.

Le thème de l'union est, chez lui, central. Dès son premier écrit, le *Rôle social de l'officier*, il le fait entendre : « En ce temps et en ce pays divisé, n'y a-t-il pas là du moins un vaste terrain où peuvent s'efforcer en commun, sans acception de confessions religieuses, d'écoles philosophiques ni de partis politiques, tous ceux qui ont le même amour de la patrie, le même souci de ses destinées, la même lassitude des formules, le même sentiment des devoirs sociaux imposés par une culture privilégiée? » A la fin de sa vie, président de toutes les Associations françaises de Scouts, il répète ce mes-

sage et, au Jamboree de Budapest, donne à l'Europe surprise le spectacle d'une jeunesse française merveilleusement unie.

Que l'on ne se méprenne point. S'il prêchait l'union, ce n'était ni par scepticisme, ni par indifférence. Au temps des « inventaires », il fut sur le point, lui, pourtant si ambitieux et à ce moment enchanté par son poste sud-oranais, de tout abandonner par fidélité aux siens : « Je dois vous dire en toute sincérité, écrivait-il au Ministre, que je me suis fixé un point ferme. Il y a, dans une région de la France, des églises auxquelles se rattachent pour moi les souvenirs les plus sacrés. Le jour où j'apprendrais que des hommes portant mon uniforme auraient été contraints de les violer, je suis résolu à demander ma retraite... Et vous ne sauriez ne pas le comprendre, vous qui, dès l'Empire, avez lutté pour le respect de vos convictions, et glorifié ceux qui brisaient alors leur carrière pour ne pas se déshonorer. »

Mais il pensa toujours qu'au delà des divergences légitimes, il y avait place pour un accord en vue d'une œuvre commune. Cette œuvre (qui serait aujourd'hui la recréation de la France) était alors la création de son Empire. La conquête, aux yeux de Lyautey, ne fut jamais qu'un prologue. Qu'il fût capable de diriger de magistrales campagnes, il l'a montré dix fois et jamais mieux que dans le Sud-Oranais, mais ce grand soldat n'aimait pas la guerre pour la guerre. Chaque fois qu'il le put, il remplaça l'avance militaire par la pénétration pacifique. « Qu'on me laisse carte blanche, le choix des moyens et je me charge de tout achever sans douleur et à peu de frais. Mais alors, en me servant des moyens politiques et militaires, de mes intelligences dans les tribus, en faisant la boule de neige, en pratiquant en un mot ma formule de *l'organisation qui marche*... Quelle belle et originale besogne je vous ferais ! »

C'est le propre de Lyautey, et le signe de sa complexité, que tout trait ajouté à l'esquisse doive aussitôt être repris, corrigé, gauchi, et presque effacé. Il était nécessaire d'indiquer la prudence et la modération de sa méthode. Et pourtant nous devons l'évoquer passionné, audacieux, violent. Vingt fois, au cours de sa vie, il joua tous ses gains sur une seule carte, passant outre à des ordres formels, jetant sa démission à des

ministres, occupant Ras-el-Aïn, sans l'accord du gouvernement français, refusant en 1914 d'évacuer le Maroc. « Mais en 1914, me disait-il un jour, c'était facile, j'étais tout-puissant; c'est l'occupation de Ras-el-Aïn qui était un vrai acte de courage civique, car j'étais si petit en ce temps-là que, si Paris m'avait frappé, personne en France ne m'aurait même entendu tomber. »

Et là encore, il faut reprendre le trait, car, au moment même où il acceptait ce risque et sautait dans le vide, il multipliait à Alger et à Paris les démarches qui pouvaient amortir sa chute. Prudente audace; « spontanéité consciente ». Le grand réaliste avait appris à tenir compte de toutes les forces. Gallieni lui avait enseigné comment on mâte et utilise les bureaux de la Guerre; Jonnart avait démonté pour lui les rouages de la machine politique. Il devint lui-même un maître en ces arts. Une seule fois dans sa vie il parut se heurter à un obstacle qu'il ne comprit pas : ce fut au moment de son ministère, en 1917.

Habitué à commander seul, à décider vite et à travailler avec une équipe unie, il ne put supporter la guerre de bavardages et de rivalités personnelles qu'il trouva installée au camp des Alliés. Il m'a souvent raconté un voyage qu'il fit à Rome, avec Briand et Lloyd George, pour préparer l'expédition de Salonique. Il en revint excédé. On avait à peine consulté le Ministre de la Guerre français. Il y avait eu un déjeuner chez Barrère, où Briand s'était violemment plaint de Clemenceau. Pour Lyautey, habitué à ses conseils du Maroc, où il dirigeait les discussions comme jadis Napoléon avait dirigé celles du Conseil d'État, ce débat stérile avait été un supplice.

Il retrouva toute sa maîtrise en reprenant son commandement au Maroc. Seul chef, entouré de son équipe, c'était ainsi que ce merveilleux moteur humain donnait son rendement maximum. Écartant les discours éloquents et vains, il allait droit aux questions : « De quoi s'agit-il?.. Maintenir la masse marocaine dans l'indifférence, développer ses intérêts matériels, la convaincre que nous resterons les plus forts.

» En conséquence :

» 1° Lui parler le moins possible de la guerre et ne pas créer chez elle une curiosité qui n'existe pas.

» 2° Affecter une insouciance absolue, maintenir la façade extérieure, le décor et la représentation. »

Voilà un bon exemple de ce réalisme qui éclaire et explique Lyautey; le génie est toujours simple.

***

Il m'est souvent arrivé de parler du Maréchal, de sa vie et de ses méthodes, dans des groupes de jeunes hommes; toujours j'ai senti la sympathie et l'admiration que leur inspirait ce caractère. La jeunesse, forte et fervente elle-même, a besoin de croire à l'efficacité et à la noblesse de l'action. Lyautey lui apporte l'exemple d'une grande vie de constructeur. Bien que les partis puissent être nécessaires pour assurer le renouvellement de la vie d'un pays, il est indispensable qu'au-dessus des partis un peuple ait des héros autour desquels il puisse s'assembler pour un culte commun. Je crois que Lyautey est le type même de tels héros et que sa légende, pour être sublime, n'aura qu'à ressembler à sa vie.

Les scènes qui ont entouré sa mort ne tiennent-elles pas déjà de la légende? Quand le glas fut sonné par l'église de Thorey, les paysans lorrains quittèrent leurs champs et revinrent vers le village. Ils connaissaient tous le Maréchal. Le dimanche, il les réunissait parfois chez lui. Ils le respectaient et ils l'aimaient. Dès le soir, on vit affluer à Thorey, de tous les points de la France, ceux pour lesquels, à un moment quelconque, il avait été le Patron. Il y avait là des ministres comme Piétri, des généraux comme Gouraud et Brécard, des députés radicaux comme Viénot, des capitaines, des lieutenants, des prêtres, des soldats, des paysans. Le Sultan du Maroc, qui allait s'embarquer, était revenu de Marseille; il pleurait.

La levée du corps fut une cérémonie émouvante et simple. Des soldats marocains et des villageois lorrains le suivirent. C'était l'escorte même que le Maréchal eût souhaitée. Qui avait suggéré des funérailles à Nancy? Ce fut une de ces idées qui sont tout de suite acceptées parce qu'elles sont naturelles. Nancy était la capitale de Lyautey; il aimait à s'y promener à pied. Ce grand bâtisseur de villes goûtait en connaisseur

l'incomparable beauté de la Place Stanislas. Mais pour lui le centre de Nancy, le Saint des Saints, c'était cette chapelle des Cordeliers où sont enterrés les Ducs de Lorraine. Or ce fut là que l'on porta son cercueil et que la Lorraine vint défiler devant le dernier de ses chefs. A Thorey, parmi les gravures favorites du Maréchal, figuraient celles qui représentent la pompe funèbre de Charles IV, en cette même chapelle des Cordeliers. Celle de Lyautey fut plus triomphante encore, et plus magnifique, car, avec le peuple lorrain, y prirent part la France et son Empire.

De Thorey à Nancy, la procession traversa lentement cette immense plaine, semée de gerbes et de meules, bordée des hautes collines que domine Notre-Dame de Sion. Partout les habitants avaient quitté leurs travaux pour faire la haie sur le passage du cortège. Ces mille bruits des villages que Lyautey, enfant, avait aimés, s'étaient tus un instant pour l'honorer. A Thorey le fidèle Guillon, qui, ancien chasseur d'Afrique, accompagnait depuis vingt-six ans le Maréchal, repliait pour la dernière fois ce tableau de travail sur lequel, au début de chaque semaine, Lyautey traçait lui-même son programme d'action. Il l'avait encore demandé le vendredi 27, à l'aube. Il était mort à dix heures. Les derniers mots écrits par lui évoquent le projet d'un travail et le nom d'un ami.

ANDRÉ MAUROIS

LES PLAIES INTÉRIEURES

A André George.

I

BARTERAND

« Ne pas perdre de temps », se dit Laure Malaussène.

Elle prêta l'oreille : tout était bien rentré dans le silence, et le seul bruit sourd qu'elle entendît encore était le battement de son cœur. D'une main ferme, elle fit jouer la clé.

Le palier n'était éclairé que par le reflet sanglant du poêle, demeuré ouvert : l'escalier s'enfonçait, tout à fait obscur, à droite. Mais elle n'avait pas besoin de voir pour connaître son chemin. Tenant d'une seule main sa valise qui, bourrée trop vite, pendait vers l'avant, et le parapluie aiguille dont, dans sa hâte, elle s'était embarrassée, elle tâtonna, de la main gauche, saisit la rampe, qui trembla un peu. Elle arriva dans le vestibule du bas, s'orienta : le courant d'air qui filtrait par la porte mal jointe la guida. Elle s'avança, heurta le vantail, posa son bagage. Les deux bras étendus, elle tâta le bois, trouva la lourde serrure : fermée. Où Toumet pouvait-il bien avoir rangé la clé? Elle ne le savait pas : elle resta un instant inquiète et découragée.

Il fallait fuir. C'était la seule pensée vraiment consciente qui fût en elle. Le sentiment d'une menace indéfinissable, mais grave, l'avait poussée à prendre, presque sans se donner le temps de réfléchir, cette décision qui engageait sa vie. Quitter Barterand, se risquer, seule, sans parents, sans appuis,

à vingt ans; si elle avait calmement envisagé cette solution, peut-être l'eût-elle rejetée. Mais il ne s'agissait ni de raisonner, ni de discuter. Depuis qu'elle avait entendu Detrérieux marteler sa porte à coups de poing, puis, d'une voix basse, d'une voix rauque, demander qu'elle lui ouvrît, une horreur insurmontable la dominait toute, commandait chacun de ses actes. Il fallait fuir; il n'y avait plus que cette ressource-là.

Devant cette porte fermée, la sensation physique d'être captive exaspérait sa hâte et sa crainte. Fébrilement, elle essayait de faire jouer la serrure, de déplacer le pêne, qu'elle sentait sous ses doigts. Un long moment passa. Soudain, elle se retint à peine de pousser un cri : la porte était à deux battants. Celui de gauche était maintenu en place par deux barres de fer verticales, qui entraient dans des gâches placées l'une au sol, l'autre dans le linteau. Elle tira celle du bas sans peine, atteignit, hissée sur la pointe des pieds, celle du haut, la fit jouer. Ainsi la porte n'était plus retenue que par la serrure close. Le pêne, déboîté, céda avec un craquement, et, par l'ouverture, Laure reçut au visage l'odeur humide de la nuit. Elle retint son souffle, immobile, écouta. Elle crut distinguer un léger bruit de pas, sur le palier du premier étage, et, d'instinct, leva les yeux. Quelqu'un n'allait-il pas descendre, la poursuivre? Mais le bruit cessa. Elle attendit un instant encore, puis se glissa dehors, ses bagages à la main.

Au haut du perron, la chienne Léda semblait la guetter. Elle la flaira, n'aboya pas. Laure caressa le museau humide, et, comme elle disait tout bas : « Léda, bonne Léda... », elle sentit la langue douce lui lécher les doigts. « Va-t'en vite, ne me suis pas. » La bête obéit, disparut dans la nuit. Et Laure s'engagea dans la grande allée d'arbres qui descend du château vers la plaine. Comme, décidément, sa valise de toile, mal équilibrée, était encombrante, elle s'arrêta, à l'entrée de l'avenue sur la route. Une borne était là. Elle s'y assit.

La nuit n'était pas très sombre; derrière des nuages bas, blanchâtres, la lune glissait, se montrant par intermittences. Un grand et pur silence s'étendait sur la plaine où, seule retentissaient, très loin, les modulations d'un courlis attardé. Le brouillard de l'automne, au pied des collines, allongeait ses nappes vaporeuses d'où les grands peupliers sortaient, comme

d'un rêve. Lentement, dans l'âme forte de Laure Malaussène, le calme revint.

***

Tout avait commencé quelques heures plus tôt; il semblait cependant à Laure qu'un temps immense la séparait du calme où elle avait vécu.

La soirée était douce, tiède encore, malgré la saison. Assise au bord du bassin de la terrasse, Laure jouait à faire tomber de minuscules cailloux, dont la chute agitait un instant, dans l'eau paisible, l'image du château de Barterand. Le son d'un piano malhabile sourdait d'une fenêtre entr'ouverte :

« Mais non : *mi, fa, sol dièze...* », dit Laure, pour elle-même. A entendre bégayer ainsi ces phrases musicales, elle éprouvait de l'énervement dans les doigts. Elle reconnaissait bien le morceau dont la pianiste ressassait un motif : le premier temps du quadrille de Métra, extrait de *Joséphine vendue par ses sœurs*. Pia n'en sortait guère que pour aborder *le Chant du contrebandier*, caprice de Joachim Raff, ce qui ne valait pas beaucoup mieux.

« Mademoiselle Génolain doit encore se désespérer... », murmura Laure; se relevant d'un bond, elle sauta sur ses pieds, et, les bras tendus au-dessus de la tête, s'étira. Le désespoir de la vieille demoiselle avait le don de la réjouir. « Tu ne sauras donc jamais te servir de ta main gauche, ma pauvre enfant... » Le fait était que Pia marquait peu de dispositions musicales. « Elle joue du piano comme elle vit... » se dit encore Laure en haussant un peu les épaules, d'un geste qui lui était famillier.

Bien qu'elle fût de trois ans plus jeune que Pia Detrérieux, Laure éprouvait, à l'égard de son amie, si faible, si peu armée pour la vie, un sentiment d'affection protectrice et impérieuse. « Il faut que j'aille voir; il est temps de tirer cette pauvrette des griffes d'Agathe. » Elle se dirigea vers le château.

Le couchant éclairait la façade qui se détachait, jaune, sur le fond sombre, roux et verts confondus, de la forêt proche. En arrière, un pli du chaînon de Barterand, auquel le domaine s'adosse, s'ouvre en éventail de calcaire doré. Elle connaissait, dans les moindres détails, ce paysage, mais elle était trop per-

méable à tout ce qui émouvait ses sens pour que la vue d'un admirable couchant ne lui causât pas une secrète joie.

Au bout d'un long moment de contemplation confuse, son attention, presque à son insu, fut attirée vers une fenêtre du premier étage, dans l'aile gauche du château. Un des volets était fermé, comme si quelqu'un voulait s'en abriter et regarder sans être vu. Et, en effet, sur le rectangle sombre de l'autre partie, ouverte, Laure distinguait très bien une épaule, un bras d'homme : nul doute, Thierry, le frère de Pia, l'observait, caché. Depuis quand? Elle se sentit gênée. Il y avait peut-être deux heures qu'il était là, à la guetter.

Cette impression d'avoir été observée déplut si fortement à Laure qu'elle fit quelques pas vers le fond de la terrasse, s'éloignant du château. Sous sa robe d'alpaga gris, aussi simple qu'une tenue de pensionnaire, elle sentit que sa « tournure », la minuscule crinoline qui était à la mode ces années-là s'était déplacée. Il lui fallut la remettre en ordre; et, de penser, en faisant ce geste, que, derrière le volet, Thierry ne la perdait pas des yeux, elle rougit violemment. Elle arriva au bout de la terrasse, à la barrière d'arbres serrés qui la borde; se dominant, elle fit brusquement demi-tour et revint vers le château. A la fenêtre du premier étage, la silhouette était toujours visible.

Laure serra les poings. Ce n'était pas la première fois que, sous les regards d'un homme, elle éprouvait un sentiment d'exaspération et de révolte. Le soir, par exemple, où, en jouant à chat perché, sa jupe s'étant accrochée à une des têtes sculptées du coffre Louis XIII, sa jambe s'était un instant montrée, elle avait vu passer, dans les prunelles de M. Detrérieux, une lueur rapide, au sens de laquelle elle ne s'était pas trompée. Trop jeune encore, et trop innocente pour se formuler à elle-même ses observations, confusément, elle se sentait proie, et toute sa violence, qui était grande, se rebellait contre cette impression. Detrérieux, Thierry, et même Toumet, le vieux valet simple d'esprit qui bégayait, qui boitillait et qui, lorsqu'elle passait, tournait vers elle, sans se relever tout à fait de la planche de légumes qu'il bêchait, ses yeux chassieux, — qu'avaient-ils donc à la regarder ainsi? En face d'eux tous, elle était seule; mais elle se sentait forte.

Elle gravissait les escaliers qui joignent les terrasses, traversait lentement le terre-plein. Le soleil bas allongeait devant elle son ombre mince. Elle marchait, droite, souple, d'un pas harmonieux, la tête un peu rejetée en arrière,comme tirée par le gros chignon roux dans lequel se liaient, sur la nuque, les deux torsades de ses tresses : et il y avait, dans toute son allure, une instinctive bravade.

Quand elle arriva tout près du perron, elle leva la tête vers la fenêtre du premier étage : elle vit alors, très distinctement, Thierry qui, découvert, intimidé, reculait dans la pièce d'un mouvement brusque, et fermait la fenêtre, pour masquer sa gêne.

***

M. Lodoïs Detrérieux avait rencontré Malaussène après la retraite de Bourbaki en Suisse, où ils avaient été internés ensemble. Puis, au lendemain de la guerre, Malaussène avait acheté une étude à Virieu, ce qui les avait rapprochés. Ils étaient, au demeurant, faits pour s'entendre, en ce sens que le notaire éprouvait autant de plaisir à être dominé par son ami que Detrérieux à faire étalage de ses supériorités diverses. C'était un homme doux, triste, effacé que Pierre Malaussène, minutieux comme son écriture, ennuyé, ennuyeux. Quand sa femme lasse de refréner, dans le morne petit bourg où son mari l'avait enterrée, les instincts violents qui bouillonnaient en elle, s'était enfuie avec le premier clerc, en emportant la caisse, le doux notaire l'avait rejointe à Lyon, avait pénétré dans la chambre d'hôtel où les amants s'étaient réfugiés, et, sans rien dire d'autre que le seul nom de l'infidèle « Germaine... » s'était tiré un coup de pistolet au cœur.

— Est-ce que je me suis tué, moi? — s'écria Detrérieux quand on lui raconta cette histoire.

Et il éclata d'un rire qui montrait assez sa profonde satisfaction. C'était exact : il n'avait pas eu le moins du monde l'idée de se tuer, quand Marguerite était partie, quelque dix ans plus tôt, épuisée de l'existence qu'il lui imposait.

En somme, cette histoire Malaussène s'était terminée au mieux : le sort avait voulu que son ami calquât, jusque dans

son infortune, sa destinée sur la sienne, en lui laissant, comme il convenait, le bénéfice d'une éclatante supériorité.

— C'était pour moi un devoir, — disait-il à ses familiers, tout en fumant sa pipe, appuyé contre la haute cheminée qu'ornait, si l'on peut dire, une reproduction, coloriée, de la *Cléopâtre* de Clésinger, — c'était pour moi affaire de conscience que de recueillir cette orpheline. A quels vices ne serait-elle pas tombée, si je ne l'avais prise ici! Si sa mère, par exemple... Mais je ne manque pas à mes devoirs...

Et le petit docteur Epeautre, qui en savait long, mais voulait rester bien avec tout le monde, opinait de la tête, en plissant un peu ses lèvres mauvaises.

Au sortir du couvent de la Visitation, où elle avait été la condisciple de Pia Detrérieux, Laure Malaussène était donc venue vivre à Barterand. C'était un séjour assez dépourvu de gaîté.

Bien qu'il soit peu éloigné de Saint-Pierre-Sengelin, bourgade avenante, célèbre pour ses mérites gastronomiques, ce château a l'air de se retirer à l'écart, de se cacher. Au pied de la crête rocheuse qui sépare la combe de Saint-Pierre de la vallée sauvage où coule le Rhône, il s'abrite dans un repli. Une bosse de terrain lui masque la petite ville, et la plaine même, ici large, humide, couverte de roseaux, hérissée de peupliers en files, ne peut être vue du château, sinon du second étage. Les terrasses, bordées d'ifs, ou de hauts murs couverts de vigne vierge, semblent vouloir dissimuler une vie taciturne, repliée sur soi. Les longues barres de Musin et de Parves ferment l'horizon de l'est, et, vers l'ouest, on aperçoit à peine les hauts monts du Bugey.

Le château, dont le seul ornement réside dans les deux belles terrasses — celle du bas presque entière occupée par le bassin d'eau verte, à rebords blancs — est une grande bâtisse, de style Louis XIII, auquel s'adjoint, de côté, un sorte d'annexe, de style incertain.

On n'y avait pas alors un grand confort. Les chambres, trop vastes, se chauffaient mal. Entre le salon et la salle à manger, pris dans le mur et visible dans l'une et l'autre pièces, un énorme poêle de faïence donnait une chaleur agréable; mais, si l'on s'en éloignait, le bienfaisant effet cessait vite

de se faire sentir. Aussi était-ce toujours à petite distance du foyer que mademoiselle Génolain, lointaine parente des Detrérieux, et, à sa façon, gouvernante des jeunes filles, installait son voltaire pour lire chaque jour *le Soleil.*

La vie, telle que pouvait l'imaginer Laure, c'était cela : les soirées autour du poêle et de la lampe à pétrole, Pia tâtonnant au piano, M. Detrérieux debout, la pipe au poing, parlant à son fils, et elle, Laure, une *Veillée des chaumières* sur les genoux, ne lisant pas, songeant à des choses confuses.

Sa destinée lui paraissait emprisonnée entre deux murs : un avenir dont elle n'espérait rien, un passé dont elle avait horreur. Parfois même, si fort qu'elle méprisât sa mère, il lui arrivait d'envier son destin : c'était quand elle pensait à ce nombre infini de jours tous pareils alignés devant elle, au désespoir de son avenir. N'importe quoi, plutôt que cet enfouissement dans l'ennui.

Elle avait cependant beaucoup de gratitude envers M. Detrérieux, qui l'avait recueillie. Qu'aurait-elle fait, s'il ne s'était chargé d'elle? Reconnaissance de la raison plus que du cœur. Mais, si monotone que fût sa vie à Barterand, elle valait mieux que celle qu'elle eût connue auprès de sa mère. Et puis, il y avait Pia.

Immobile au coin de l'aile droite du château, regardant, distraite, la longue allée d'arbres qui rejoint la route et où le soleil bas jouait sur les feuilles mortes, elle écoutait le son du piano qui lui parvenait, plus distinct. « Pia, chère Pia... je n'ai pas répondu à sa dernière lettre. J'ai encore le temps avant la cloche. » Plus légère, elle gravit le perron, jeta un bonsoir amical à la vieille mère Nollet que, par la porte entr'ouverte de la cuisine, elle apercevait, occupée à châtrer des écrevisses, et, ayant oublié la gêne qu'elle avait ressentie sous les regards indiscrets de Thierry, elle monta l'escalier obscur, allégrement, en fredonnant l'air que la pianiste décomposait avec patience : « *Vous êtes bien ainsi, Restez comme ceci...* »

***

La chambre qu'occupait Pia, au centre du château, était la plus vaste de toutes; elle avançait sur le reste de la façade, ce

qui lui donnait une forme à pans coupés assez majestueuse; mais, comme elle était placée au-dessus du salon, dont le plafond était très haut, elle se trouvait elle-même un peu basse. De chaque côté, elle communiquait, par un cabinet-lingerie triangulaire, et quatre marches, avec une pièce longue, étroite, qui ressemblait à une galerie. Celle de gauche était à mademoiselle Génolain, celle de droite à Laure.

Laure n'aimait pas sa chambre, qui était triste et dont le papier était en loques. Le lit était placé vers le fond, un lit à baldaquin orné d'une perse anglaise délavée, et la commode toilette, près de la fenêtre, montrait un marbre blanc fendu. Mais il était bien agréable qu'en franchissant seulement la lingerie sombre, Pia et elle pussent se rejoindre, sans que mademoiselle Génolain entendît, dans la nuit, le murmure attardé de leurs voix.

Leur amitié était née en pension, une amitié tendre et encore enfantine chez Pia, mais clairvoyante et décidée chez Laure

Elle aimait chez son amie, cette transparence, cette pureté, cette entière acceptation de la vie qui donnait aux yeux de Pia une douceur indéfinissable. Depuis longtemps, elles se confiaient l'une à l'autre leurs pensées, leurs soucis; Laure s'abandonnait tout haut à des rêveries ardentes. Pia ne comprenait pas toujours, et Laure s'en rendait compte. Il lui arrivait de penser que, dans leur affection, il y avait de l'artifice, qu'elle entraînait cette enfant sur des terrains où elle perdait pied, et que, peut-être, dans son amie, ce qu'elle chérissait, c'était ce qu'elle y mettait.

Ainsi, quand, revenues de pension, Pia avait voulu que l'habitude leur restât de s'écrire, sans qu'elles fussent séparées par rien d'autre que la lingerie, Laure avait souri en acceptant, mais s'était prise au jeu. Lorsqu'elle écrivait la lettre qu'elle glisserait sous la porte, en haut des quatre marches, était-ce vraiment à la Pia qu'elle connaissait, ou plutôt n'était-ce pas à un être purement imaginaire, un être plus violent, plus passionné, quelque chose comme le reflet dans la glace de ce qu'elle était elle-même? Et, le soir, au moment de dîner, quand Pia venait la prendre et qu'elles descendaient, enlacées, le grand escalier, se souvenant des mots qu'elle avait écrits, et secrètement émue par eux, bien plus que par les

tendres phrases malhabiles de Pia, elle éprouvait un trouble indéfini, mais fort, à sentir le corps de son amie se serrer contre elle.

— Que vais-je lui dire? — murmura Laure, en poussant la porte.

Il ne restait plus beaucoup de lumière dans la chambre, sauf vers la fenêtre, où le couchant dorait la tapisserie fanée. Elle ouvrit le secrétaire empire où elle rangeait le papier à lettres, et, saisissant sur la cheminée une lampe pigeon à essence de pétrole, elle retourna sur le palier prendre du feu au poêle qui y ronflait. Quand elle revint, la porte de la lingerie était entr'ouverte; elle croyait bien l'avoir laissée fermée : Pia sans doute? Elle s'approcha, gravit deux marches : la porte s'ouvrit tout à fait. Laure poussa un cri d'effroi. Elle fût tombée à la renverse, si Thierry ne l'avait retenue d'une main ferme.

Ils se retrouvèrent, l'un en face de l'autre, la lampe posée sur le secrétaire, immobiles, tout deux gênés. La lueur dansante de la flamme éclairait par en dessous le visage du garçon, effaçait sa rougeur, accentuait le dessin des maxillaires et des pommettes, lui donnant un aspect tartare.

— Laure! — jeta-t-il, d'une voix rauque.

— Pourquoi m'avez-vous espionnée toute l'après-midi, derrière votre fenêtre? — demanda-t-elle aussitôt.

Ils n'avaient jamais échangé que des mots sans importance, ou quelques bourrades d'écolier. Mais, brusquement, leurs relations s'établissaient sur un plan d'hostilité complice. Thierry sentait en lui les instincts de violence, de désir, que ses parents lui avaient donnés avec la vie, et dont, depuis sa quinzième année, il souffrait comme d'une faim.

C'était un garçon robuste, trop fort pour son âge, homme depuis déjà longtemps. A Fribourg, chez les Dominicains, il avait fini par faire éclater les cadres de la discipline et les pères l'avaient renvoyé. A Barterand, il ne savait comment user cette puissance toujours prête à provoquer une explosion. Il parcourait des lieues, chaque jour, sur une jument de piètre allure, mais, loin de le calmer, cet exercice l'enivrait davantage. Par moments, sa violence irrésistible éclatait en des accès de vraie bestialité : seul, dans la grange, il avait la veille, écrasé à coups de talon une portée de petites chiots bâtards

que l'épagneule avait faits là, en cachette. Le soir, dans sa chambre, dégrisé, il avait eu honte de sa férocité, et, pour se punir, il s'était imposé son châtiment coutumier : dix fois de suite une longue épingle dans la cuisse.

Il savait bien que Laure ne faisait nulle attention à lui. Elle lui parlait comme à un camarade, avec, croyait-il, une nuance de dédain : sans doute parce que son visage rouge, boutonneux, était laid. Mais quand elle passait, quand il sentait la trace de son odeur dans une pièce, — il reniflait comme un chien de chasse — une soudaine exaspération le saisissait. Dès qu'il songeait à une femme, il perdait tout contrôle sur lui-même, et la tentation de la chair était en lui comme une obsession. Mais, en même temps, avec la même violence, il se jetait pour calmer ce désarroi, dans des exercices religieux, des macérations, des pénitences dont la brutalité le terrassait pour quelques heures, s'obligeant à coucher nu sur le carrelage de sa chambre, se déchirant le dos à coups de règle. Le lendemain, il rencontrait une femme, et la passion incoercible hurlait de nouveau en lui comme une chienne.

Ils étaient l'un en face de l'autre, Laure et lui; il ne trouvait rien à répondre à la question qu'elle lui avait posée. Il ne pensait pas, il regardait la bouche de la jeune fille, cette bouche rouge, si rouge, dans la peau blanche de rousse. Il esquissa un geste : elle lança les bras en avant.

— Vous avez peur? — dit-il avec un rire fébrile.

— Non, — répondit-elle, les dents serrées, — mais allez-vous-en!

Il se tut. Allait-il se jeter sur elle, la pousser vers le lit qu'il voyait dans l'ombre, ou se prosterner devant elle, lui demander pardon? Il gémit, la voix grinçante :

— Laure, n'avez-vous donc jamais compris?

— Quoi? — dit-elle, plus calme.

— Mais... que je... que je...

Il s'interrompit. Elle éclata de rire, nullement gênée.

— Moi, je ne vous aime pas.

Et, après un silence :

— Vous aurez beau me regarder derrière votre volet, m'épier, me guetter : non, n'y comptez pas.

— Et si je veux, quand même...

— Essayez donc! — répondit-elle par défi.

Au même instant, il se lança; la masse de son corps fit ployer les bras de la jeune fille, et, emporté par son élan, il se trouva sur elle, la serrant contre la cheminée. Elle, se débattant, jetait ses mains vers sa figure, rencontrait sous ses ongles la chair humide de sueur, griffait, frappait, les dents serrées, en proie à une terrible colère froide qui décuplait ses forces. Enfin, écrasant à demi Laure contre la cheminée, il appuya ses lèvres dans le cou, à l'endroit où se nouait le chignon. La sensation de ce baiser violent, de cette bouche humide, provoqua en Laure un tel bouleversement que, pendant un instant, elle cessa de se défendre et, tout aussitôt, elle fut prise, les bras ramenés derrière le dos, renversée sur le marbre de tout le buste, et Thierry, penché sur elle, posait goulûment les lèvres sur les siennes. Elle se sentait à demi défaillir quand il desserra son étreinte et s'écarta. Il s'approcha du secrétaire, s'y accouda, en pleine lumière. Il haletait, suant, oppressé, le visage plus rouge et plus horrible que jamais, les joues balafrées de deux sillons sanglants.

Elle retrouva un peu de présence d'esprit.

— Vous n'êtes qu'un charretier, — jeta-t-elle en rétablissant l'équilibre de son chignon. — Non, je ne vous aime pas; vous êtes... horrible.

Il esquissa le mouvement de se précipiter vers elle, mais, preste, elle s'était emparée de la lampe, et, la tenant à bras tendu, menaçait de la lui jeter au visage s'il avançait. En faisant ce geste, elle se vit dans la glace, la lumière tombant sur ses cheveux roux, ses yeux glauques brillant d'un feu étrange, et pâle, les lèvres rouge sang : en arrière, la grosse tête mal équarrie de Thierry apparaissait dans l'ombre.

Il n'osait pas bouger. Au bout d'un instant :

— Laure, pardonnez-moi, — dit-il de sa voix qui muait encore. — Je ne sais pas pourquoi j'ai agi ainsi. Dites-moi que vous me pardonnez...

— Allez-vous-en.

Elle sentait qu'elle allait triompher, mais, plus encore que la honte qu'elle avait ressentie à être vaincue, ce qui la soulevait de colère, c'était de distinguer en elle-même un trouble étrange, immonde et délicieux.

— J'oublierai cela, Thierry : cela ne me sera pas difficile. C'est comme si Toumet m'avait embrassée...

Et, à cette idée que le vieux valet gâteux eût pu tenter ce qu'avait fait Thierry, elle éclata de rire. Le garçon, qui, l'instant d'avant, était sincèrement humilié, frémit sous l'insulte. D'une main il dégrafa sa veste de chasse car il haletait de chaleur et de colère, et de l'autre, saisissant le bras de Laure, l'obligeant, par une torsion brutale, à poser la lampe sur la cheminée, il se pencha en avant.

— Écoutez, — dit-il d'une voix basse et sifflante. — Je ne ris pas ; je ne suis qu'une brute horrible... n'est-ce pas? Eh bien, quand même vous accepterez ce que je veux. Et si je veux que vous soyez ma femme, vous accepterez...

Elle ne calcula pas une seconde ce qu'une telle proposition pouvait signifier pour son avenir : elle était trop troublée.

— Non, — dit-elle en se débattant.

Il la repoussa, elle recula vers le fond de la pièce.

Il resta un instant immobile, près de la cheminée, et, sortant de la poche intérieure de sa veste un paquet de papiers, il le posa près de la lampe. D'un coup d'œil, Laure avait reconnu le vélin violet, dont elle se servait pour écrire à Pia. Une inquiétude nouvelle la gagnait, mêlée de honte.

— Rendez-moi cela! — s'écria-t-elle, — sans s'approcher.

Il se mit à rire, grassement, comme un homme sûr de son fait.

— Je vous dis que vous en passerez par où je voudrai! Vous voyez bien! Il ne fallait pas me pousser à bout. Je me serais contenté d'un baiser, d'un simple baiser...

Elle se tordit les bras, atteinte dans sa pudeur la plus intime. Que Thierry eût ses lettres, cela lui était aussi douloureux que si elle s'était soudain trouvée nue devant lui. Elle ne comprenait pas exactement le sens de la menace qu'il sous-entendait. Mais quelque chose en elle d'assez trouble, mal définissable, comme une très secrète responsabilité, se trouvait engagé presque à son insu.

Il remettait les lettres dans sa poche, sauf une, qu'il dépliait. Et, l'approchant de la lampe pigeon, il commençait à lire les phrases :

... Ce que tu es pour moi, mon amour, ma colombe? Tu es ma vie. Quand tu es dans ta chambre, à deux pas de moi, quand je t'entends respirer, il me semble que je vis avec plus de force, plus de douceur, parce que je t'aime. Tu es mon enfant et mon amie, tout ensemble. Tu es mon tout! *Qu'est-ce qu'un amour qui recule devant quoi que ce soit? qui est limité? qui n'est pas un abandon absolu de la personne? Ah, Pia, tes yeux me regardent, pendant que je t'écris, et je veux m'écrier avec le poète...*

C'était à Pia qu'elle avait écrit ainsi! Ces phrases exaltées, pleines de réminiscences littéraires, passant par la voix de Thierry, prenaient un aspect caricatural, dont elle sentait tout le ridicule.

— Taisez-vous! — dit-elle, d'un ton si impérieux qu'il obéit, et, levant la tête, la regarda. — Rendez-moi ces lettres? Je ferai ce que vous voudrez, — ajouta-t-elle d'une voix blanche.

Elle ne savait pas pourquoi elle avait prononcé ces mots; c'était, en elle, un être étranger qui les avait dits.

Il s'approcha d'elle. Elle resta immobile; elle le regardait, avec des yeux de feu. Tendu de passion en même temps que troublé, il ne savait ce qu'il voulait faire, ni dire.

— Si mon père les voyait!

Comme elle ne répondait rien :

— Vous accepterez ce que j'ai dit, — bégaya-t-il.

Elle le dévisagea, parcourut du regard toute cette figure rude et déplaisante. Elle vit que sa bouche tremblait : elle se souvint de l'instant où il l'avait tenue à sa merci.

— Rendez-les-moi, — répéta-t-elle.

— D'abord... — dit-il, en se penchant, les lèvres en avant.

Laure allait subir l'étreinte qu'il exigeait quand, par la veste entr'ouverte, l'odeur du corps incliné vers elle lui monta aux narines, une odeur d'homme, forte, immonde, la même que, les jours d'été, sentait Toumet, quand il remuait un coin de terre. Le dégoût fut plus fort. Elle ne pouvait plus se défendre, il était trop près d'elle; déjà sa tête touchait la sienne. Alors elle leva la main, et, très consciente de ce qu'elle faisait, de toute sa force, le gifla.

Il poussa une sorte de grognement inarticulé, tant le coup l'avait surpris, et, d'instinct, il recula. Avant qu'il fût revenu de son étonnement, Laure avait déjà glissé devant lui, soufflé la lampe sur la cheminée, et, sûre de ses pas, car elle connaissait les moindres détails de la pièce, gravissait les quatre marches qui menaient à la chambre voisine où elle venait d'entendre que Pia était rentrée.

***

La nuit tombait quand M. Detrérieux revint de la chasse. Sous les platanes dégarnis de l'allée, il marchait lourdement, ses deux chiens lassés derrière lui.

C'était un homme grand, gros, au sang épais. Il portait haut la tête, comme qui est habitué à dominer et à trancher.

Tout en marchant, le fusil à la bretelle, il tordait un des boutons de cuivre à tête de sanglier qui ornaient sa vareuse. Le fil cassa; le bouton, lui échappant, roula dans les feuilles mortes. Il se baissa, en jurant, tâtonna un instant sur le sol humide, ne retrouva point l'objet perdu. Il se releva malaisément, les reins raidis par les rhumatismes que la chasse au marais lui avait infligés.

— La paix, Léda, — cria-t-il, en écartant d'un coup de pied la chienne qui, tandis qu'il était courbé, était venue flairer les deux canards dont les têtes pendaient hors de la poche-gibecière.

Et, reprenant sa route, songeant que mademoiselle Génolain ne retrouverait sans doute pas de bouton assorti et qu'il faudrait remplacer la douzaine entière, il jura de nouveau.

Il entra tout droit dans la vaste cuisine : l'odeur des écrevisses flatta son odorat. Il tomba lourdement sur le banc de bois noir placé derrière le grand fourneau, et, jetant sur la table les deux canards sauvages, poussa un son rauque, mi-bâillement, mi-juron. Puis, s'étirant, il fit craquer ses jointures.

— Vous allez trop dans la blache, notre maître, — dit la mère Nollet, sans se retourner. — Rien n'est mauvais comme cette eau qui sort de terre. Mon Pierre disait, quand il venait de couper les vernes, que ses dix doigts devenaient comme du bois cassant.

Il rit, pour rien, parce que la chaleur dégourdissait ses membres et que la bonne odeur de la cuisine lui faisait oublier ses soucis. Près de lui, les deux chiens, allongés contre le fourneau même, fumaient. Il les poussa du bout de sa botte, pour les taquiner; ils se laissèrent faire, sans broncher.

— On a bien couru, hein, Léda, Finaud! On mange, Amélie!

Il se leva, traversa le vestibule. Il ouvrit la porte du salon; mademoiselle Génolain y lisait, à côté du poêle. Il allait entrer quand, derrière lui, la voix de Thierry lui souhaita bonsoir. Il se retourna.

— Bonne chasse? — demanda le jeune homme, debout sur les dernières marches de l'escalier.

Il tenait à la main la lampe pigeon qu'il avait rallumée, allait la poser sur l'étagère qui servait à ranger tous les bougeoirs de cuivre et les quinquets de la maison. C'était là que, chaque soir, au moment de monter, chacun prenait le sien, mis en état par les soins de Toumet, dont c'était une des tâches essentielles.

— Peuh! deux malheureux traînards. Mais si tu veux venir demain, Fanfouet m'a dit qu'il en passait beaucoup du côté de Pollieu, vers le Séran et le Rhône. Pourquoi vont-ils par là, plutôt que par ici, hein?

Thierry ne se pressait pas de poser la lampe. Il était très gêné et ne savait par où commencer ce qu'il voulait faire entendre à son père. Enfin, tâchant de bien poser sa voix :

— Écoute, papa, — dit-il en avalant une syllabe sur deux, — je veux te dire...

M. Detrérieux regarda son fils. Il avait pour lui une affection réelle, ou mieux, quelque chose comme un sentiment d'instinctive complicité. Ce grand garçon solide, plus fort que lui-même maintenant, pas beau sans doute, mais bien carré, lui donnait de l'orgueil.

Il s'approcha de lui, retraversa le vestibule :

— Tu veux me parler?... Hein? D'abord, qu'est-ce que tu t'es fait à la figure? Tu t'es battu avec un chat ou c'est une blonde qui t'a griffé?

Et il éclata de rire.

— Non, non, — bégaya Thierry, qui était devenu soudain écarlate. — J'ai... (quelle explication trouver, tout de suite?)... j'ai voulu sauter les ronces près du poulailler.

— Eh bien, viens, mon garçon, viens avec moi : mais apporte donc la grosse lampe de cuivre.

***

De la scène qui s'était déroulée dans la chambre voisine, Pia n'avait rien entendu. Les robes, les manteaux pendus dans la lingerie, la double épaisseur des murs, arrêtaient les bruits. Assise devant sa coiffeuse, sur laquelle elle avait posé une lampe à globe blanc, elle se peignait, quand Laure apparut à sa porte.

— Oh! tu m'as fait peur! — jeta-t-elle d'une voix un peu minaudière.

Immobile à côté de la porte, Laure reprenait son calme. Heureux que la lumière de la lampe, trop faible, ne permît pas à son amie de discerner son trouble! Une minute passa; Thierry ne l'avait pas suivie.

— Elle file! — dit-elle en tendant le bras vers la mince fumée qui s'élevait du verre de lampe. (C'était tout ce qu'elle pensait, en cet instant.)

— Quelle horreur! — s'écria la jeune fille. — Ces petits pâtés noirs sur ma brosse... C'est dommage qu'on ne puisse pas avoir le gaz ici; nous sommes trop loin de Saint-Pierre. Mais c'est joliment bien, cette nouvelle flamme à papillon, comme ils en ont à l'hôtel des Balances.

La coiffeuse de Pia était un petit meuble d'acajou, formé d'un tiroir et d'une glace montée à pivots. Elle la posait sur un guéridon bas et s'asseyait d'ordinaire sur un tabouret. Laure approcha une chaise. Ainsi elle était placée plus haut que son amie, et Pia, pour la regarder, devait lever la tête. Elle examina un instant en silence le visage de Pia. On n'en pouvait imaginer de plus gracieux, et le col blanc, empesé, qui cernait le cou charnu, soulignait la matité d'un teint qu'avivait un sang chaud. L'ensemble avait pourtant quelque chose de facile, qui trahissait la faiblesse du caractère.

— Pourquoi me regardez-vous d'un œil si sombre, Renina? — reprit Pia.

Elle l'appelait souvent ainsi, en souvenir d'une comédie de salon, où Laure, au couvent, avait tenu ce rôle. Sa mémoire

lui fournissant un vers de J.-B. Rousseau, appris à la même époque, elle ajouta, d'un ton grandiloquent :

Quel charme vous séduit? Quel démon vous conseille?

Et elle se mit à rire en posant sa main sur les genoux de son amie.

— Tu ne trouves pas que je fais des progrès au piano? Mademoiselle Génolain n'est pas contente. Mais cette pauvre Agathe est vraiment inexorable! Elle veut maintenant que je travaille mon Czerny une heure par jour.

Laure n'écoutait pas. Elle pensait aux mots de Thierry, à ses confuses menaces. Elle ne comprenait pas, exactement, ce qu'il avait voulu dire; et, cependant, elle se rendait assez bien compte du point par où il pouvait l'atteindre. Que ferait-il? montrer à tout le monde les lettres qu'elle avait écrites? Ah non, non. Rien qu'à y penser, elle sentait son visage s'empourprer. Faudrait-il accepter ce qu'il lui demandait? Le sursaut de dégoût qu'elle avait eu quand il s'était approché d'elle, pourrait-elle le réprimer, quand elle voudrait? Elle savait bien que, lorsqu'il l'aurait effleurée de ses lèvres, elle le dompterait. Oui, plutôt cela que de le laisser garder ses lettres.

Elle n'avait pas entendu les mots de Pia.

— Est-ce que tu gardes toutes nos lettres? — demanda-t-elle.

— Bien sûr, dans le secrétaire en bois de rose, le tiroir à secret.

— A secret... — reprit Laure en secouant la tête... — Ton frère les a prises. Je t'avais bien dit qu'il fallait fermer à clé.

— Oh, ce n'est pas possible...

Elle se leva rapidement, courut au petit meuble. Le devant abattu, elle fit glisser la plaque qui masquait la cachette, passa la main, fouilla, et, se retournant, dit, la voix étranglée :

— Elles n'y sont pas.

— Il me les a montrées. Il les a dans sa poche. C'est odieux.

Elle sentait sa colère se transformer en un désir violent de fondre en larmes. Ses mains se crispaient, jointes.

— Mais pourquoi? — dit Pia.

— Je ne sais pas. Il m'a menacée, il a... (Non, elle ne dirait quand même pas à Pia qu'il avait essayé de l'embrasser de force.)

Elle se tut, sentant bien que cette histoire de lettres n'était rien, que l'essentiel résidait dans cette menace incompréhensible, sous-entendue par Thierry.

— Achève ta toilette. La cloche va sonner. Ton père n'aime pas qu'on arrive en retard.

— Attends. Tourne-toi, je vais changer de robe : j'ai taché celle-là, je ne sais où.

Et, tout en allant vers le fond de la pièce, tandis que Laure s'asseyait sur le petit tabouret devant la coiffeuse :

— Mais je ne comprends pas pourquoi il me les a prises. Il me les rendra, tu verras. C'est seulement pour nous taquiner.

Non, Laure n'ignorait pas qu'il y avait autre chose, qu'elle ne savait comment expliquer à Pia : ni la frénésie de Thierry, ni sa violente défense, elle ne pourrait les lui faire comprendre. Les regards que le garçon lui jetait, lorsqu'il était arc-bouté contre elle et qu'elle sentait son haleine dans son cou, c'était les mêmes que ceux de son père à certains instants, de Toumet quand il la suivait, de ses yeux rouges. Et ce qu'elle y lisait était lié, de quelque façon, à cette farce des lettres : elle le devinait et avait peur.

— Boutonne-moi ma guimpe, — dit Pia en revenant vers elle.

Machinalement, Laure fit glisser les petites boules de nacre dans les étroites boutonnières. Il fallait beaucoup d'adresse et de patience. En se levant du tabouret, elle avait éprouvé une douleur au bas-ventre. — C'est cette scène, — pensa-t-elle. — Je me suis trop énervée...

— Merci, — dit doucement Pia, en se retournant et en faisant une demi-révérence. — Il ne faut pas t'inquiéter pour ces lettres. Oui, c'est bien ennuyeux que Thierry les ait vues, mais je lui donnerai mon onyx, dont il a envie pour faire un pommeau de cravache. Et il me les rendra, j'en suis sûre.

Laure sourit, déconcertée, un peu triste. Tout lui disait que cette futile manière de se consoler ne correspondait guère à la vérité. Elle avait un sens intuitif trop subtil pour ne pas pressentir le danger. Mais, devant la calme confiance de son amie, elle ne dit rien. Elles demeurèrent quelques instants silencieuses. Pia, assise de nouveau devant la coiffeuse, lissait les deux grosses coques de ses tresses.

— Écoute, — dit Laure en se penchant vers elle, poussée

soudain par une impulsion presque désespérée, — jure-moi que si nous venions à être séparées, si l'on cherchait à me faire du mal, jure-moi que tu ne m'oublierais pas.

— Mais... mais... — balbutia Pia, stupéfaite.

Et, tournant la tête sur l'épaule, le buste penché en arrière :

— Mais qui veut nous séparer?

— Jure-moi, — répéta Laure avec une grande violence dans la voix sourde.

— Méchante... Mais jamais je n'accepterai qu'on nous sépare. Je m'accrocherai à toi, je te retiendrai par ta jupe. Je te le jure, je te jure...

Elles respirèrent l'une et l'autre fortement, comme si elles étaient oppressées.

La cloche retentissait, secouée à grandes volées par les bras affairés de Toumet, et le son cristallin retentissait dans toute la maison, par la grande cage de l'escalier.

— Descendons vite, — dit Laure. — Il ne faut pas nous mettre en faute.

***

A l'instant même où elles franchirent le seuil du salon, Laure pressentit que la menace était près de fondre sur elle. Les personnages familiers n'avaient pas leurs attitudes accoutumées : M. Detrérieux n'était pas renversé dans la bergère bleue, Thierry ne faisait pas tourner le tabouret de piano, et mademoiselle Génolain ne lisait pas, courbée, auprès du poêle. Mais, face à la porte, en tribunal, ils semblaient attendre leur arrivée. Le père croisait les bras, par un souci d'attitude visible : Thierry, embarrassé, jouait gauchement de ses fortes mains rouges; mademoiselle Génolain, en proie à l'effarement, se raccrochait au dossier du voltaire, comme à un ultime soutien.

Laure, d'instinct, cambra la taille. Elle n'avait pas peur. Sur le guéridon ovale, les lettres mauves étaient éparses.

Elle s'approcha de Thierry :

— Pourquoi vous êtes-vous permis? — interrogea-t-elle avec une violence qui faisait siffler sa voix.

M. Detrérieux fit un geste, qui l'arrêta au passage.

— Ah, ah, vous aviez tant envie de les conserver pour vous?

Elle ne répondit pas; elle le regarda. Il avait ce visage rouge, bestial, ces pupilles injectées de sang qu'elle lui avait vus quelquefois : elle éprouva un désagrément physique, comme si elle avait, dans la campagne, rencontré un animal furieux. Et, tout aussitôt, elle eut le sentiment que l'incident des lettres n'était qu'un prétexte, que, tôt ou tard, cela devait arriver. Quoi? Elle ne savait pas. Ou plutôt, elle n'aurait pu clairement le définir, mais sa conscience en avait une notion précise, douloureuse.

L'instant où M. Detrérieux et elle se dévisagèrent ne dura que quelques secondes : cela suffit. Elle perça l'homme à jour, et lui se sentit découvert. Désormais, il serait question des lettres ou d'autre chose, peu importait. Tous deux savaient qu'il ne s'agissait que d'une immonde comédie. Et, en même temps, Laure évaluait sa solitude : elle n'avait nul appui à escompter, nul soutien, nul espoir. Elle se sentait entièrement, vertigineusement seule. Et, au lieu de l'abattre, cette idée la renforçait dans une attitude intime de courage, de violence, comme une bête pourchassée, ne pouvant compter que sur elle, fait front de toutes ses forces ramassées.

— Rendez-moi mes lettres, je vous prie, — dit-elle à voix presque basse.

L'homme éclata de rire.

— Papa, — dit Pia, s'avançant et touchant le bras de son père, — pourquoi ne voulez-vous pas?

— Tais-toi, — cria-t-il en se retournant violemment. — Tu ne sais pas ce que tu as fait, malheureuse.

Pia recula, les yeux dilatés, ne comprenant pas. Laure, qui la suivait du regard, la vit pâlir, s'adosser à un fauteuil, et, d'instinct, s'avança vers elle.

— Restez là, hein, — lui jeta l'homme.

Elle demeura immobile, tandis qu'il s'approchait de Pia, la saisissant par les épaules, et, la secouant avec force, répéta :

— Tu ne savais pas, hein, tu ne savais pas? Mais si tu n'étais pas semblable à ta mère, tu ne l'aurais pas fait. Quand on a eu une mère pareille... Et toi aussi! — continua-t-il en se tournant vers Laure. — Toi aussi, ta mère...

Il ne trouvait plus ses mots, ne sachant, en vérité, pas très bien ce qu'il fallait dire. Avait-il été convaincu par Thierry? Poursuivait-il confusément un inavouable dessein? Il y avait aussi en lui ce cabotinage de la force qui était un de ses travers : ce pleutre aimait à terroriser la faiblesse.

Et comme Pia fondait en larmes :

— Va-t'en. Tu n'as pas à entendre ce que j'ai à dire. Tu seras punie, nous verrons comment. Mais c'est à celle-là, d'abord, que j'ai affaire.

— Mais, papa, nous nous écrivions en pension... — tenta de protester Pia, au milieu de ses larmes.

— De mieux en mieux, — s'écria-t-il avec un grand rire. — J'en apprendrai encore. Va-t'en, va-t'en, nous en reparlerons.

Elle sortit, accompagnée de mademoiselle Génolain, qui poussait de petits cris d'oiseau. Laure se trouva seule, en face de l'homme, et de Thierry qui, ne sachant que faire de son triste personnage, avait reculé de quelques pas.

M. Detrérieux respira fortement, à plusieurs reprises, pour reprendre souffle et esprit. Et, d'une voix plus posée :

— Laure, tu sais dans quelles conditions je t'ai prise ici. Tu étais seule. Tu aurais été dans le ruisseau, si je ne t'avais pas recueillie, dans le ruisseau, hein, tu entends, avec les chanteuses. Tu as été élevée ici comme ma fille. Et voilà, voilà maintenant!

Sa voix ne se prêtait pas bien à ces scènes d'émotion, de courroux contenu et de désespoir truqué.

Laure secoua la tête.

— Je n'ai rien fait de mal, — dit-elle. — Que me reprochez-vous?

Il ne trouva rien à répondre; il rit gras. Non, il ne pouvait pas, à haute voix, formuler son odieux grief. Toute la stupidité lui en apparaissait dans une évidence si grande que les mots se refusaient à l'interpréter.

— Nous nous écrivions ainsi à la Visitation. Nous avons continué ici...

— Vous vous voyiez tous les jours... Pourquoi écrire? Ce sont des manières, des manières, hein...

Et, enchaînant, sur un ton de tristesse :

— Non, Laure, je ne m'attendais pas à te voir trahir ainsi l'affection... euh... la protection que je t'ai données. Hein? Tu comprends combien cela...

— Je ne comprends pas! — cria-t-elle avec une violence désespérée. — Dites-moi, dites-moi...

— Hein? quoi?

— De quoi m'accusez-vous?

— Tu le sais bien.

— Vous parlez, vous parlez, vous criez. Mais je ne comprends rien. Rien! Nous nous écrivions, oui, nous sommes amies. Vous le saviez bien. Alors?

Sa voix hachée trahissait son trouble. Le courage dont elle était animée, peu avant, se transformait en une révolte intérieure d'une violence extrême.

— C'est Thierry, — dit-elle, comme pour elle-même.

Puis, sans attendre une réponse :

— Savez-vous pourquoi il vous a montré ces lettres? Pourquoi il m'accuse...

Mis en cause, le garçon avait fait un mouvement de recul. Son père tourna la tête vers lui, et comprenant, d'après son attitude :

— Il a essayé, — s'écria-t-il, avec un rire égrillard. — Avec vous, hein... eh... hein...

Laure se mordit les lèvres. Manqué. Elle se sentit perdue, n'ayant plus rien pour se défendre, ne sachant même pas contre quoi lutter, en proie à un vertige de cauchemar.

— J'aimerais mieux cela, — conclut-il.

Elle le regarda et murmura :

— Quoi?

Il haussa les épaules, s'approcha d'elle :

— Ne faites pas l'innocente. Les filles comme vous, on les fourrait en cellule autrefois. Je ne sais pas encore ce que je ferai. Vous allez monter dans votre chambre : vous ne verrez plus ma fille. M'entendez-vous?

Laure avait baissé la tête : aux derniers mots, elle la releva :

— Je veux d'abord que vous me répétiez ce que Thierry vous a dit.

— Ça suffit! — cria l'homme, menaçant.

Et il s'avança vers elle, sa lourde tête penchée en avant, le

corps secoué d'une frénésie bestiale. Il sentait qu'il ne pourrait pas aller au delà de ce qu'il avait dit, et, furieux de se savoir dans son tort, il était près de se laisser aller à sa brutalité.

— Dites-moi! — répéta Laure, obstinée.

— Tais-toi! — cria-t-il, en faisant le geste de la frapper.

Elle se recula, avec un cri étouffé.

Le silence tomba dans la pièce, plus gênant que menaçant. Laure, à demi égarée, regardait, de droite et de gauche dans le salon. Son regard effleurait les lithographies accrochées au mur, la *Cléopâtre* sur la cheminée, le journal abandonné sur le fauteuil voltaire. Elle avait l'impression inconsciente que tous les objets habituels cessaient soudain de lui être familiers, que, peu à peu, la vaste pièce revêtait un aspect indifférent, étranger, presque hostile. Et, en même temps, cela lui semblait entrer dans l'ordre naturel des choses.

Elle ne répondit pas, s'écarta, marcha vers la porte. Au bout de quelques pas, elle se retourna. Les deux hommes, les regards brillants, la suivaient : et tous deux avaient le corps un peu penché en avant, dans la même attitude bestiale, avec l'expression qu'elle avait souvent surprise sur le visage des mâles. A cet instant là, enfin, elle eut peur, et courut rapidement à la porte. Elle allait saisir la poignée quand elle la vit tourner.

Mademoiselle Génolain s'introduisait dans la pièce, à la façon d'une souris, s'accotait à une console, et d'un ton tout bouleversé, gémissait :

— Pia vient de s'évanouir dans le vestibule...

Detrérieux fit quelques enjambées, passa devant Laure, qui s'écarta, et, ouvrant grande la porte d'un coup de pied, demanda :

— Hein, où est-elle?

— Dans la chambre verte. Je l'ai portée sur le lit.

Laure resta seule en face de Thierry. Il était toujours au même endroit, gauche, le buste penché, les yeux saillants. Il tremblait, en proie à un déchirement terrible. Il aurait voulu pouvoir se jeter aux pieds de Laure, la supplier, lui parler avec une douceur telle qu'elle fût obligée de lui pardonner. Il lui semblait qu'il n'y avait pas de bonheur au monde qui valût cela : le droit de toucher humblement cette

main. Laure ne se rendit pas compte de ce qu'éprouvait le garçon. Elle le vit, silencieux, immobile; elle en profita. Sur le guéridon, près d'un vase de roses, les feuilles de vélin violet étaient en évidence. Elle s'en approcha rapidement, les glissa dans son corset. Thierry poussa une exclamation, fit un pas vers Laure.

— Vous n'êtes qu'un goujat! — lui cria-t-elle en se dérobant prestement.

Et comme il marchait vers elle, se méprenant sur ses intentions, elle saisit le vase d'opaline, le souleva des deux mains et le jeta vers lui. Il para le choc, de son bras replié : le vase tomba à grand bruit, les morceaux et les roses jonchèrent le parquet. Déjà Laure courait à la porte, traversait le vestibule obscur, grimpait l'escalier en courant, empêtrée dans les volants de sa jupe.

***

L'ombre était totale, dans la chambre étroite où, par la fenêtre ouverte, la fraîcheur de la nuit entrait, avec une odeur de feuilles mortes. Laure songea qu'elle n'avait pas pris sa petite lampe, et n'osa pas redescendre la chercher. Bien qu'elle se dominât et ne manquât pas de courage, elle redoutait de rencontrer, dans l'escalier, Thierry ou Detrérieux. Maintenant qu'elle ne la vivait plus, la scène dont elle venait d'être l'héroïne lui apparaissait dans toute sa cruauté.

Assise sur une chaise basse, les yeux ouverts dans l'obscurité, elle demeura d'abord longtemps, immobile, dans une profonde stupeur. Elle ne s'apitoyait pas sur elle-même, elle ne réfléchissait pas à ce que serait son lendemain. Ce qui la bouleversait était bien autrement grave. L'injustice, dont elle se savait victime, la touchait moins comme une blessure à sa sensibilité que comme une atteinte à son intégrité morale. Elle souffrait dans son âme, d'une douleur qui n'avait pas de nom.

Dans ce cercle du juste et de l'injuste, dans ce débat du bien et du mal où se joue le sort des êtres, elle était entrée avec toute la fierté d'une âme intacte. L'outrage atteignait en elle ce qu'il y a de plus profond, le sens même qu'une conscience

assigne à son destin. Une plaie s'était ouverte, qui ne serait pas refermée. Et cette injustice, qui venait de la jeter à terre, elle se rebellait contre elle : le châtiment d'une faute, elle l'eût sans doute accepté. Mais cette souffrance que rien n'avait mérité soulevait en elle une vague terrible de violence et de révolte.

Qu'allait-elle faire? Attendre que Detrérieux eût décidé de son sort? Dans son cerveau où les pensées se mêlaient l'une à l'autre avec une confusion, une rapidité douloureuse, le projet de la fuite s'élaborait, presque sans qu'elle le voulût, tout seul. Elle n'irait pas prendre le train à la gare de Saint-Pierre Sengelin : elle connaissait trop de monde à la ville. Il fallait que personne ne fût au courant de son départ, que personne ne pût la poursuivre. Comment faire? La gare la plus proche... Elle eut soudain l'idée de partir par la gorge de Barterand, par la route du lac noir, puis de traverser la plaine humide du Rhône, d'aller jusqu'à Culoz rejoindre la grande ligne de Lyon.

Rien ne retenait son courage de prendre cette décision; ni l'effort physique qu'elle aurait à accomplir, ni la peur de traverser, seule, ces lieues de cluse sauvage. Elle n'y pensait même pas. Elle fuirait. Et après? Peu importait. Fuir. Il lui semblait qu'à l'instant où elle monterait dans un train, quittant ce pays, ce château, elle retrouverait son équilibre, son indépendance.

A tâtons, elle se prépara. Elle trouva, au bas du placard, la valise de toile jaune qui lui servait au pensionnat. Elle était usée et la serrure ne fermait plus guère; mais, en serrant les courroies, on l'empêcherait de s'ouvrir. Comme elle était souple, il n'était pas très commode d'y ranger les objets. Avec des gestes hâtifs et peu sûrs, Laure y fourra les affaires les plus disparates, celles qu'elle trouvait sous sa main en fouillant la commode et le placard. La valise se déformait : un coin trop rempli par une paire de bottines, un autre trop mou où elle avait placé du linge. Elle s'énervait. Il lui semblait que son sort était lié à la façon dont elle faisait cette valise, dont elle arriverait, vite, vite, à l'achever. Il fallait fuir au plus tôt, dès que tout le monde dormirait.

Il y avait encore du bruit dans la maison. Le remue-ménage qui avait suivi l'évanouissement de Pia s'était calmé, mais on

entendait les pas lourds de Thierry et de son père, et la marche trotte-menu de mademoiselle Génolain. On n'avait pas ramené Pia dans sa chambre, Laure s'en fit l'observation, et à mi-voix, étonnée de n'avoir pas encore eu cette pensée, se dit à elle-même :

— Et Pia?

Et Pia, si elle fuyait?

Elle demeura quelques instants frappée de stupeur. Elle avait oublié Pia, c'était vrai. Elle n'avait pas pensé une seconde que l'amitié de Pia, le désir de rester avec elle, pussent combattre son désir impérieux de fuite. C'était comme si Pia était sortie de sa vie, ombre douce et fragile... Il lui sembla que leur amour avait été quelque chose de très puéril, de très attendrissant et de vain. Et que Pia était loin d'elle, dans cette profondeur de l'oubli et du détachement où déjà elle sentait toute sa vie antérieure, et le Couvent, et Barterand, et Detrérieux, et Thierry, et tout... Mais cette pensée même au lieu de la détourner de son projet de fuite, renforçait sa décision. Il fallait que cela aussi fût brisé.

— Les lettres.

Elle rangeait les lettres de Pia dans un secrétaire. Elle prit la clef dans sa ceinture, chercha la serrure des doigts, ouvrit le meuble. Le paquet qu'elle nouait d'un ruban était sous sa main. Elle le soupesa, le tint un moment sans rien penser. Qu'en ferait-elle? Elle sentait contre sa gorge ses propres lettres qu'elle y avait glissées, et qui la gênaient. Elles les sortit de la cachette, et tenant dans ses mains crispées toutes ces feuilles qui contenaient la meilleure part de sa jeunesse, embarrassée, elle réfléchit. Les mettre dans sa valise? Elle était pleine à l'excès, à peine pourrait-elle la fermer. Le petit poêle du palier...

Elle s'approcha de la porte, l'ouvrit. Le vestibule était sombre, mais dans l'angle de gauche, la lueur que laissait passer la lunule du poêle rougeoyait. Elle courut rapidement dans sa direction; la chaleur lui causa une sensation agréable; le fourneau s'ouvrait par-dessus mais elle ignorait où était le crochet. Elle n'hésita pas, elle saisit le premier cercle de fonte et en dépit de la brûlure le fit sauter. Il lui échappa des doigts, roula à terre avec un grand bruit. Elle glissait déjà dans

le poêle ses propres lettres, éparpillées et défaisait le ruban de celles de Pia. A l'autre bout du vestibule une lumière apparut, et, se retournant, Laure reconnut M. Detrérieux, une petite lampe à la main. Au même moment la flamme jaillit, haute dans le poêle, lui léchant les doigts qu'elle retira vivement.

Interloqué, ne comprenant pas aussitôt, Detrérieux poussa à plusieurs reprises son « hein! hein! » coutumier. Cette apparition de la jeune fille se détachant dans la pénombre de la pièce, éclairée violemment par le reflet dansant du feu, le laissait interdit. Elle paraissait pâle, les lèvres plus rouges, les yeux plus brillants qu'à l'ordinaire. Il accrocha la lampe à un clou et marcha rapidement vers Laure.

Il y avait, au milieu du palier, qui était carré et très vaste, un large guéridon rond d'acajou. Laure, voyant l'homme s'avancer vers elle, eut peur et se réfugia derrière la table. Sans rien dire, il s'approcha du poêle, se pencha sur le feu, fit le geste d'écarter la flamme qui venait de lui monter au visage. Et, se retournant brusquement :

— Ce sont tes lettres?

Et, comme elle ne répondait pas, se demandant par où fuir, il grogna, à voix indistincte :

— Garce!

Et il marcha vers le guéridon. Laure se jeta sur la gauche, il s'y porta aussitôt. Elle sentit que ses dents claquaient. Elle chercha à fuir de l'autre côté, il lui barra le passage. Pourquoi? Pourquoi voulait-il la saisir? Elle ne le savait pas, et lui non plus peut-être. Mais, maintenant que cette poursuite était commencée, cela devenait comme un jeu féroce. A un moment, il glissa sur le parquet ciré, et rétablit son équilibre avec effort. Laure le vit, les jambes écartées, son gros cou débordant du col, ses mains tendues gauchement. Elle eut alors un mouvement instinctif. Elle saisit le guéridon par un bord et sans peine, ses forces décuplées par l'ivresse fébrile, elle le souleva, le renversa d'un coup; le plateau d'acajou vint frapper l'homme aux genoux et le jeta à terre. Il hurla. Mais déjà Laure fuyait vers sa chambre.

DANIEL-ROPS

(*A suivre.*)

LA RÉVOLUTION DES CINQ

Entre le romantisme d'une part, le Parnasse et le symbolisme d'autre part, il y a cette différence que le romantisme est une révolution faite par la génération même qui en prend conscience, tandis que le Parnasse et le symbolisme, ce sont des révolutions dont prend conscience et que nomme la génération qui suit celle qui les a faites. L'essentiel de la révolution parnassienne, on le trouvait déjà dans les Tétrarques, les ancêtres, restés aujourd'hui plus frais et plus grands que les Épigones du passage Choiseul. Pareillement, quand, de 1884 à 1886, le symbolisme se formule, prend conscience, mène campagne, se produit et produit, il rend patente et il exploite une révolution qui s'est faite quinze ans avant dans les profondeurs de la vie littéraire, avec Corbière, Lautréamont, qui sont morts, Rimbaud qui a disparu de la littérature, Verlaine et Mallarmé qui ont donné avant le symbolisme, comme Leconte de Lisle avant le Parnasse, l'essentiel de leur œuvre et n'y ajouteront que peu.

Le mouvement parnassien avait fait suite au mouvement romantique, s'y était emboîté avec calme, continuité, respect, s'était placé dans la clientèle de Gautier, de Hugo, de Sainte-Beuve, avait constitué en France un Juste Milieu de la poésie, représentant, comme la Charte de 1830 et la branche cadette, un minimum de révolution dans un maximum de continuité. Mais, ainsi que l'explosif révolutionnaire et républicain sous la croûte du Juste Milieu, dans les sociétés secrètes et les fanatiques, insurgés, régicides, isolés, la révolution

littéraire fermenta ignorée en des cellules obscures. Elle fait corps avec l'œuvre de ceux que, par analogie avec les quatre tétrarques de Parnasse, nous appellerons les Cinq : Mallarmé, Verlaine, Corbière, Rimbaud, Lautréamont.

Enfin, à la différence du Parnasse, mais cette fois comme le romantisme, il s'agit avec ces poètes d'une Révolution qui n'est pas finie, qui continue d'être discutée, d'opérer, et dont le symbolisme, qui la représente assez bizarrement dans le défilé des écoles sous les bannières, ne fait en réalité qu'un moment assez spécial, comme le Directoire ou le Consulat dans l'ensemble de la Révolution française. Cette révolution dont la première date matérielle et palpable serait la publication des vers de Mallarmé dans le premier Parnasse (1866) n'a pas reçu de nom générique, mais nous n'en serons que plus à l'aise pour lui en donner un, plus rationnel que la plupart des *ismes*. Nous l'appellerons simplement la Révolution. On voudra bien ne pas prendre cette majuscule, non plus que celle des Cinq, pour une apothéose de principe. Nous devons en effet constater que cette Révolution a jusqu'ici plus détruit qu'elle n'a édifié.

Mallarmé naît en 1842, Verlaine en 1844, Corbière en 1845, Lautréamont en 1847, Rimbaud en 1854. Si on tient compte de l'extraordinaire précocité de Rimbaud, et si on entend par vingt ans la température des années vingt, on peut dire que les Cinq sont des vingt ans de 1870.

Les cinq écrivains ne forment pas un groupe, mais une constellation d'isolés, que l'on n'a pu que beaucoup plus tard rattacher par une ligne, Ourse ou Sagittaire. Une tendance qui leur eût été commune, eût fait partie d'un ordre, leur eût ôté leur caractère révolutionnaire de commencement absolu. Toute leur ébauche de groupe se réduit à deux points : 1° Mallarmé et Verlaine, qui s'ignoraient à peu près, après avoir collaboré au premier *Parnasse*, plus tard se retrouvèrent dans un corridor, comme de mauvais élèves mis ensemble à la porte du dernier *Parnasse*. 2° L'amitié de Verlaine et de Rimbaud, qui se termina par des coups de revolver, a eu des conséquences littéraires. Le fil le moins fragile qui se repère comme lien entre les Cinq, c'est donc encore Verlaine qui le tient avec ses débuts parnassiens comme ceux de Mallarmé,

son rôle dans la vie et dans la révélation de Rimbaud, son *Art poétique* et ses *Poètes maudits* de 1884, la célébrité poétique et autre de sa précoce vieillesse.

Les Cinq n'ont de commun qu'un *Non!* à toute la poésie de leur temps, et ce *Non!* chacun l'a prononcé de son côté en une langue différente.

***

Mallarmé, qui est l'aîné, est aussi le plus traditionnel, le seul en somme dont la poésie puisse se rattacher à d'autres poètes, surtout le seul vrai Parnassien. On reconnaît en sa poésie un Parnasse évolué, et trois influences certaines, Baudelaire, Poë et Banville.

L'idéal parnassien des manifestes, c'était une poésie désintéressée, technique et scientiste. Mais le fait mallarméen sert à nous montrer à quel point les Parnassiens demeurèrent loin de ces ambitions.

Désintéressée? Les Parnassiens, presque aussi oratoires que les romantiques, magnifièrent tous les intérêts humains, patriotiques, familiaux, partisans, eurent une poésie anticléricale avec Leconte, petite-bourgeoise avec Coppée, professorale avec Sully, et leurs brochettes de sonnets ne laissent pas le lecteur plus ignorant du détail de leurs amours qu'il ne l'était de celles des romantiques.

Techniques? Ils mirent surtout au point la technique de Victor Hugo, et leurs ambitions, légitimes et réussies, de bons ouvriers, aboutirent à vulgariser un art facile, à peupler les départements d'écoles d'Arts et Métiers, par qui la poésie se défit, ainsi que la génération précédente l'avait vue liquéfiée chez les Muses lamartiniennes. Comme Jules Grévy visitait le Salon et que le guide protocolaire lui disait que cette année ne donnait pas d'œuvre marquante, mais une bonne moyenne, le Jurassien répondit : « Une bonne moyenne? Mais c'est justement ce qu'il faut dans une République! » Le Parnasse fut l'école officielle de ses dix ans de présidence, et poètes français de Paris et de province comblèrent les vœux de l'homme de Mont-sous-Vaudrey : c'est, je crois, le temps de

la meilleure moyenne poétique qui fut jamais obtenue en France.

Scientiste? j'emploie cette épithète récente, un peu barbare, pour désigner une tendance plutôt qu'un état, la tendance des Parnassiens à une poésie pleine, enseignante, instructive, qui apprenait quelque chose au lecteur : les mythes d'Orient et les noms authentiques des dieux grecs avec Leconte de Lisle, les armures, les mobiliers, les ateliers d'art avec Heredia, la psychologie éclectique, l'aérostatique, la sociologie, l'histoire de la philosophie avec Sully Prudhomme, les intérieurs des petits ménages et des épiceries de quartier avec Coppée. On reconnaît l'héritage de Gautier, le goût des inventaires, la lecture des dictionnaires, ou Hugo lui-même... En 1891 Leconte de Lisle disait encore à Jules Huret qu'il avait pris la dernière matière à mettre en vers, soit les mythes grecs, orientaux, barbares, et qu'après lui la poésie était donc finie. Dès lors, fallait-il s'étonner de voir, dans la même *Enquête*, de jeunes poètes jeter tous ces Delille dans le même sac, renvoyer Leconte dans la classe de l'abbé, lui aussi bon technicien et grand didactique?

A-t-on remarqué que sur le tableau ci-dessus, officiel et glorieux, du Parnasse, ne figurent pas deux des Tétrarques, Baudelaire et Banville? C'est que précisément ils échappent par bien des côtés à ces caractères. Ce sont non seulement des anté-parnassiens, mais aussi, par un certain côté, des anti-parnassiens. Ils échappent au Parnasse, Baudelaire par sa musique intérieure, cette musique que le Parnassien authentitique amenait à la périphérie, extériorisait, exterminait sous la lumière, la peinture et les mots, Banville par sa volonté de poésie pure, soit purifiée d'éloquence, de substance didactique, de prose (je dis sa volonté, car sa facilité et le théâtre le faisaient tomber à l'occasion dans les mêmes ornières que les camarades). Or c'est à Baudelaire et à Banville que se rattache Mallarmé : Baudelaire moins l'originale sensibilité, Banville moins l'abandon à la facilité. Baudelaire présage Mallarmé quand il fait marcher le poète dans « les vastes éclairs de son esprit lucide » et Banville quand son clown, fou d'agilité, s'en va rouler dans les étoiles : la *Prose pour des Esseintes*, hyperbole de lucidité, *Un Coup de dés*, hyperbole de

perte par en haut dans les étoiles (comme il y a par en bas la « perte » d'un fleuve dans les grottes), voilà les deux pointes des cornes du faune mallarméen.

Mallarmé est l'héritier exact et comblé du Parnasse en matière de technique. Il a poussé plus loin que personne la science auditive et visuelle du vers, le jeu des rimes riches, des assonances et des allitérations; Baudelaire était le seul tétrarque, mais Mallarmé le seul épigone parnassien, qui aient subi profondément l'influence du vers anglais, surtout celui de Poë, avec son jeu ordinaire d'homophonies, de sorte que les deux techniques, la parnassienne et l'anglaise, se fondent chez lui dans une essence lumineuse et une vibration hyperbolique. Mais la technique est affectée chez Mallarmé d'un exposant de mystique. L'atelier parnassien avec lui devient laboratoire, et mieux que laboratoire : on passe de l'enseignement technique à un tableau noir comme celui d'Henri Poincaré : « Je lui ai dit un jour, écrit Valéry, qu'il était de la nature d'un grand savant. Je ne sais si le compliment fut de son goût, car il n'avait pas une idée de la science qui la lui rendît comparable à la poésie. Il les opposait au contraire. Mais moi je ne pouvais ne pas faire un rapprochement qui me semblait inévitable entre la construction d'une science exacte, et le dessein, visible chez Mallarmé, de reconstituer tout le système de la poésie au moyen de notions pures et distinctes, bien isolées par la finesse et la justesse de son jugement, et dégagées de la confusion que cause dans les esprits qui raisonnent sur les lettres la multiplicité des offices du langage. » Et voilà le tournant inattendu du scientisme parnassien.

Tout existe, a dit Mallarmé, pour aboutir à un livre. Mais la dignité éminente d'un livre consiste à être conçu, écrit, de telle manière qu'un univers y soit compris, non formellement, mais éminemment, c'est-à-dire à l'état d'allusion, de signe, de symbole, de suggestion. Mallarmé a été halluciné par la possibilité d'un état radiant du livre. On conçoit que, même si elle n'avait pas été encombrée de besognes strictement nourricières, son existence n'eût pu aboutir qu'à deux livres, les deux temps d'un rythme : un livre de vers, soit la parole à l'état pur, la chose présente au poète; et un livre de prose,

soit la parole déjà usuelle, dans son rôle pragmatique de commentaire, la chose présentée par le poète. Ici *Poèmes*, là *Divagations*. Ici un absolu, là des mouvements multiples et convergents pour montrer, approcher, diversifier cet absolu (sans oublier la concession polie au « dehors » lequel entendra le mot « divagations » dans sa langue, et qui en sera moins tenté de sanctionner en cette même langue les états de rareté du poète). Entre les poèmes et les divagations, cet intermédiaire par lequel débutent *Divagations*, les admirables poèmes en prose, *Nénuphar blanc* ou *Phénomène futur*. Et puis, au-dessus d'eux, et comme leur ciel étoilé, le miraculeux *Coup de dés*, ce livre de révolution nue par lequel tout livre est insolemment déclassé, cette pièce de monnaie qui circule parmi les autres, monnaie prédestinée, ici symbolique et spirituelle, à laquelle nous avons pensé quand les physiciens nous ont dit quelle source d'énergie fournirait la désintégration totale d'un sou; obole du Styx que le poète emporta dans sa main, puisqu'il est mort en septembre 1898 sur les épreuves du *Coup de dés*, en mettant au point la figure architecturale de ces pages, de cette machine à transcender le verbe.

Mallarmé a vécu dans une disponibilité perpétuelle de poésie. Les propos, devenus célèbres, de ses mardis en étaient chargés. Les adresses de lettres, les cartons de ses dîners, étaient en vers. Il pouvait rimer avec opulence et inattendu n'importe quoi, et l'on se prend, eh oui ! à regretter qu'il n'ait pas demandé sa subsistance, comme Ponchon, à une gazette en vers hebdomadaire. Pour bien comprendre Mallarmé, il faudrait en commencer la lecture par les *Vers de circonstance*. Le miracle est ici le degré auquel, refusant cette facilité qu'il possède avec surabondance, et dont, dans le privé, il joue avec grâce, Mallarmé n'admet à l'écriture qu'un langage purifié, exempt même de la moindre allusion à un cliché possible. Si le cliché est le péché originel du style, Mallarmé semble s'être posé toujours le problème de l'Immaculée Conception.

De là ces vers difficilement obtenus par l'auteur, difficilement « compris » par le lecteur, ces vers où, selon le mot du poète, l'initiative est cédée aux mots, mais comme à des maîtres exigeants et redoutables qui planent dans une atmo-

sphère de glacier, et qui, libérés de l'usage domestique, contractent sur les sommets une fraîcheur sauvage d'êtres naturels. La *Prose pour des Esseintes*, qui est l'Art poétique de Mallarmé, et peut-être aussi la plus pure poésie de la langue française, rend cette condition immédiatement sensible, intelligible d'un jet; respirable, comme une rose, d'une haleine. *Hérodiade* en est la tragédie, jouée, en un monologue unique, sous le masque doré du Parnasse, l'*Après-midi d'un faune* en est l'idylle, de climat banvillien (elle faisait originellement une broderie sur la comédie de *Diane au bois*) comme les premiers poèmes, ceux du *Parnasse contemporain*, respiraient dans un climat baudelairien; les plus beaux sonnets, le *Toast*, le *Cygne* héroïsent toujours cette situation du poète et cette condition du langage pur. La poésie de Mallarmé est non seulement lucide, mais translucide, n'est guère mobilisée et animée que par ce sujet unique, qui y passe et y joue comme un rayon dans les facettes d'un cristal : l'extrémité de la poésie, l'essence du langage, la forme sans matière de l'être verbal. Cela, sa poésie l'est, sa prose le dit, et ces pages qui sont au delà de la prose et du vers, celles d'un *Coup de dés*, le jouent.

Le nom de Mallarmé est devenu synonyme de ceci : des spéculations sur une limite, un au-delà de tout, figuré par le vers, un doigt levé, un *Allons!* désespéré, dément... Nous sentons depuis Mallarmé qu'il y a dans toute poésie haute un mallarmisme latent, comparable au quichottisme qui existe dans tout héroïsme. Mallarmé pourrait mettre à quatre siècles de poésie française le point final que *Don Quichotte* a mis à quatre siècles de romans de chevalerie. Le conditionné s'achève dans le gratuit, l'acte engagé et serf dans l'acte pur, une route éternelle de l'esprit est dessinée. Et il faut que Mallarmé soit « obscur » comme don Quichotte est ridicule. Mais le Kamtchatka de Sainte-Beuve nous paraît aujourd'hui aussi important que le sont devenus les arpents de neige de Voltaire. Parlant à un banquet de poètes, Mallarmé portait ce toast :

Une ivresse belle m'engage,
Sans craindre même son tangage,
A porter debout ce salut.

Solitude, récif, étoile,
A n'importe ce qui valut
Le blanc souci de notre toile.

que don Quichotte modifierait à peine :

Ridicule, gloire, silence,
A n'importe ce qui valut
Le bois levé de notre lance.

Don Quichotte a abouti à un livre, celui de Cervantes, Mallarmé a abouti à un livre, le sien. Il y a eu les poètes du théâtre, les poètes de l'amour, les poètes de la pensée, Mallarmé demeure par ce livre le poète de la poésie, et du même fonds dont il en avait été l'aventurier. Il ne l'eût pas ainsi cherchée, s'il ne l'avait trouvée.

***

Verlaine qui, né en 1844, avait deux ans de moins que Mallarmé, débuta en 1866, et par le *Parnasse*, et par le livre des *Poèmes saturniens*. Et il sera le seul des Cinq qui écrira normalement, publiera, toute une vie, de vrais livres : une quinzaine de volumes de vers, d'une variété de ton remarquable, qui vont d'un Parnasse sculptural à un musicalisme immatériel, de la poésie catholique, édifiante, au recueil de luxures qui ne se vend que sous le manteau, et cela jamais sur une commande de l'extérieur, mais poussé toujours par un vif et authentique démon personnel. Il est le seul aussi qui, quoi qu'on en ait dit, ne présente aucun grain d'excentricité ni de folie. Verlaine avait achevé de bonnes études, était bachelier, mais assez paresseux et passif, fait pour un emploi de bureau parisien comme tant de poètes. Il en occupa un à l'Hôtel de Ville, sous l'Empire, pendant le siège et sous la Commune, ce qui le fit révoquer, et lui valut toute sa vie, en France et en Belgique, l'étiquette de communard, qu'il ne reniait pas. Sans position sociale, ayant pris pendant le siège de Paris l'habitude de la boisson, marié dans une famille avec laquelle il ne s'entendait nullement, il fit comme des centaines de milliers de Français très normaux, se consola de sa femme avec des amis de café, — et de lettres. L'influence de l'un

d'entre eux, Arthur Rimbaud, un cerveau, qui, malgré une bonne santé, ne résistait pas aux consommations, le style de son ivresse, pessimiste et méchant, qui lui valut en Belgique dix-huit mois de prison, une radicale faiblesse de volonté, la perte rapide de la petite fortune qu'il tenait de ses parents, la carence du public devant sa littérature, le jetèrent dans une vie de misère physique dont il mourut, autant que d'alcoolisme, à cinquante-deux ans : Verlaine ne fut pas un Coupeau de lettres, mais l' « homme qui boit » traditionnel de la province française, ou du quartier de la Bastille. Bien qu'il parlât quelque anglais, en eût même enseigné, il n'a pas été touché par la poésie anglaise, non plus que par n'importe quel exotisme. Ce pur Français, sentimental, et même clérical, ainsi que son ami Coppée, n'ayant rien d'un alchimiste exilé, d'un aérolithe tombé comme Mallarmé. Ni l'intelligence avisée, ni la finesse matoise ne lui manquaient. Son livre de critique, les *Poètes maudits*, est sensible, clairvoyant, nouveau, marque même une date. Sauf quand il avait bu, c'était, comme on dit, un homme qui se rend compte. Au contraire des romantiques, au contraire de son voisin et ennemi à monocle, Leconte de Lisle, il ne rejette pas sur la société la responsabilité de son infernal destin. Il montre plus de bon sens, et, sous son infirmité, plus de raison :

> Si je me sens puni, c'est que je le dois être.
> Ni l'homme, ni la femme ici ne sont pour rien,
> Mais j'ai le ferme espoir d'un jour pouvoir connaître
> Le pardon et la paix promis à tout chrétien.

Nous reconnaissons déjà Verlaine entier dans les *Poèmes Saturniens*. Sous le placage parnassien et les exercices d'école, ondulent ces vers proprement verlainiens, à forme de liane, déposés aussi naturellement par une sève végétale que les vers parnassiens étaient alors construits artistement sur un établi sonore. On comprend que Verlaine ait été bientôt traité, par ces artistes du cuir et du métal, en compagnon négligeable.

Il ne trouva un public, d'abord restreint et raillé, qu'au bout de vingt ans. Il avait alors produit tous ses chefs-d'œuvre. Les *Poèmes saturniens* (1866), *Fêtes galantes* (1869), musique

XVIIIe siècle pour poèmes de Watteau, *la Bonne Chanson* (1870) vers de fiançailles, *Romances sans paroles* (1874), vers de route et d'exil, musiques insubstantielles, où se sent l'influence du Rimbaud des *Illuminations*, *Sagesse* (1881), en partie ses vers de prison, le plus beau livre religieux de la poésie française, supérieur comme sentiment, sinon comme ampleur, aux *Harmonies* et aux *Contemplations*, l'apogée de Verlaine touché de la grâce comme poète autant que comme chrétien. A la même époque que *Sagesk* se rapportent les meilleurs morceaux de *Jadis et Naguère*, publiés seulement en 1884, d'*Amour* en 1888, dont la pièce liminaire, l'admirable *Prière du matin*, vaut n'importe quoi de *Sagesse*, et qui se termine par les *Pauca Meo* sur Lucien Létinois : le dernier des sept chefs-d'œuvre! Verlaine est célèbre, devient prince des poètes, trouve quand il le veut quelque confort, mais l'époque de sa gloire devient celle de son déclin poétique. A partir de *Parallèlement*, son inspiration stagne dans un érotisme morne. On serait tenté de préférer alors à ses vers sa prose, originale, cocasse et fine. Il ne faut donc le juger que sur les sept premiers recueils qui font de lui, en poésie, l'égal des plus grands. Mais l'essentiel n'est pas d'être l'égal; c'est d'être autre. Qu'apporte-t-il de nouveau?

D'abord un contact jusqu'alors inconnu avec la poésie populaire, lui qui fut si longtemps le moins populaire des poètes. Nous entendons par poésie populaire cette poésie assonancée, œuvre de chansonniers locaux demeurés anonymes, qui n'a jamais cessé, depuis le moyen âge, de pousser en France, et qui forme le sous-bois touffu, fleuri, odorant de la forêt lyrique française. Il est remarquable que la poésie romantique n'en ait nullement été touchée, que les romantiques eux-mêmes ne s'en soient pas préoccupés, à l'exception de Gérard de Nerval. Mais Gérard, à la fois si racinien et si romantique, si français et si germanique, précurseur de Villiers de l'Isle-Adam dans *le Rêve et la vie*, de toute la poésie symboliste dans ses sonnets, ne nous introduisait-il pas déjà dans le pays de Verlaine? Pas plus que le grand Meaulnes quand son plan l'a conduit au château des Galais, le lecteur de Sylvie n'est surpris quand il débouche dans le parc des *Fêtes galantes*, et qu'il y reconnaît la garde-robe du pavillon, les costumes selon Favart et Moreau le Jeune.

Précisément dans ce chef-d'œuvre de musique, *Romances sans paroles*, qui tourne si absolument le dos au Parnasse (on comprend qu'en 1873, quand il s'agit de publier la plaquette, il écrive à Lepelletier : « J'ai trop d'ennemis — pourquoi, grands Dieux! — chez Lemerre... ») il est curieux de dénombrer les épigraphes : la première est de Favart :

Le vent dans la plaine
Suspend son haleine

la chanson qui devient l'*impair* verlainien, la deuxième est de Rimbaud (*il pleut doucement sur la ville...*) la troisième de Pétrus Borel, la quatrième de Cyrano, la cinquième est ainsi libellée : « *Conquestes du Roy* » (vieilles estampes) — la sixième est le :

Par Saint-Gille
Viens-nous-en
Mon agile
Alezan

un des rares rythmes « populaires » du lyrisme romantique.

Les *Romances*, annonce-t-il à Lepelletier, auront quatre parties « Romances sans paroles — Paysage belge — Nuit falote (XVIIIe siècle populaire) — *Birds in the night* ». Le troisième titre a disparu du volume, mais ce « XVIIIe siècle populaire » révèle toute l'atmosphère. Nous possédons, écrit par lui-même, l'inventaire du mobilier de Verlaine à Paris, en 1871. On y trouve « un recueil de pièces XVIIIe siècle », entre autres *Ninette à la Cour*, par Favart, avec une eau-forte initiale; et seulement deux tableaux, achetés par lui : un paysage par Courbet, et un tableau sur bois de Monticelli, pris chez un brocanteur à l'époque où Monticelli ne passait que pour un marchand de croûtes, échangées péniblement à la terrasse des cafés pour d'autres croûtes, mais de pain. C'étaient des *Femmes s'ébattant sur une herbe ensoleillée*. Monticelli, le XVIIIe siècle populaire, et Courbet, le populaire tout court!

C'est le moment où Rimbaud jette sur le papier les *Illuminations*, a recours aux musiques populaires, aux romances, mais à des romances toutes d'impression nue, épurées comme poésie de ce qui n'est pas musique, et comme musique de ce

qui n'est pas poésie. Non plus ici poésie pure selon l'idéal mallarméen, Délie de Scève, l'Idée, mais une Belle au bois dormant de cette grande forêt originelle, qui fut d'abord toute la Gaule, où les poésies classique, romantique, parnassienne ont taillé des clairières avec la hache disciplinaire, ordonné des parcs avec le cordeau rationnel, rendu le vert correct en le faisant académique, ignoré la Belle dans les fourrés du bois populaire.

La Belle au bois dormait, Cendrillon sommeillait,
Madame Barbe-bleue? Elle attendait ses frères....

L'apparition de Rimbaud dans la destinée de Verlaine prend ici un sens admirable. Rimbaud a fait sans doute le malheur de sa vie (un autre ou une autre l'eût fait à sa place), mais il a fécondé son génie. Malléable comme il l'était, l'auteur du *Soldat laboureur* et de la *Bonne Chanson* eût pu devenir une manière de Coppée, en conservant avec cela son emploi de l'Hôtel de Ville, et de chemin faire son petit bonhomme. L'auteur de la *Saison en Enfer* le tira de son ménage, le jeta dans la vie de la route, dans la poétique nouvelle, lui montra les tréteaux dans la rosée, les parties de cartes au fond de l'étang, les anges en robe de laine sur les routes du ciel, tira de lui, comme une étincelle sacrée d'un caillou, l'*Art poétique*. Ni l'un ni l'autre, dans les témoignages écrits, ne paraissent s'être rendu entièrement compte du bagage littéraire de cette amitié, de cet intense feu de cèdre, qui ne dura que comme un feu de paille, et au bout duquel tous deux, lâchés par l'ange, tombèrent, chacun de leur côté, Verlaine dans la prison, Rimbaud dans une vie éteinte.

Dix-huit mois de prison, la séparation de corps d'avec sa femme, prononcée pendant sa détention, une misère morale atroce, le jetèrent vers Dieu. Que parlions-nous des *Harmonies* et des *Contemplations*, écrits par des poètes romantiques, qui n'étaient plus chrétiens, ne le redevinrent jamais, reconnurent d'autres papes, Pères ou docteurs, ne purent admettre qu'on voulût des prêtres quand on les avait, eux? Et qu'allions-nous chercher à Verlaine des amitiés dans le Valois de Nerval?

C'est vers le moyen âge énorme et délicat

que tout cela nous conduit. La chanson verlainienne ramenait celle des trouvères. Mais la poésie catholique de *Sagesse* est dictée au poète, authentiquement, totalement par l'Église,

> Haute théologie et solide morale,
> Guidé par la folie unique de la Croix,

comme les sculpteurs des cathédrales étaient endoctrinés par les indications et les théories précises des théologiens. L'aventure poétique est ici l'aventure des artistes de porches et de vitraux, telle que l'expose Émile Mâle. Le poète a demandé l'aumônier de la prison, brave homme borné, fantassin sans galons de l'armée sacerdotale, qui manque d'onction et qui n'a pu, son métier sacramentaire fini, que mettre entre les mains de son pénitent le catéchisme de persévérance de Mgr Gaume. C'est du catéchisme officiel que vient l'irréprochable et subtile théologie de *Sagesse*, cette poésie de la Grâce qui unit à la précision d'un Sully Prudhomme le génie brûlant du *Mystère de Jésus*, et produit le seul livre de littérature chrétienne pure digne des *Pensées*.

> J'ai l'extase et j'ai la terreur d'être choisi,
> Je suis indigne, mais je sais votre clémence
> Ah! quel effort, mais quelle ardeur! Et me voici

> Plein d'une humble prière, encor qu'un trouble immense
> Brouille l'espoir que votre voix me révéla,
> Et j'aspire en tremblant. —
> Pauvre âme, c'est cela.

La poésie est assise sur le dogme, mais c'est toujours la même poésie de chansons bien douces, de *Lieder* immatériels, de sons filés. Des quarante-quatre poèmes de *Sagesse*, il n'en est presque pas un qui ne demeure dans la mémoire avec l'insistance d'un chant et la pureté d'une prière. Quand le volume parut en 1881, les pièces authentiquement cellulaires ayant été notablement accrues de poèmes écrits plus tard, il ne trouva pas un seul acheteur, et l'éditeur catholique dut mettre au pilon une partie des trois cents exemplaires.

Jadis et Naguère, fait de pièces anciennes, témoigna sim-

plement de la virtuosité du poète, des moyens qu'il aurait eus pour toucher bien des cordes, *Amour* apporta de nouvelles raisons de voir dans sa poésie la seule de son temps qui équilibrait les *Contemplations*, *A Villequier* par *Prière du matin*, et *Léopoldine Vacquerie* par Lucien Létinois. Ensuite Verlaine se répéta, et le poète inventeur ne survécut guère plus à sa quarantième année que Rimbaud à sa dix-huitième.

Autour de Mallarmé et de Rimbaud, les cénacles se sont élargis, ont fini par faire à peu près un public. Mais Verlaine est le seul des Cinq qui ait pénétré librement, largement, profondément dans toute la zone de grand public que connaissent les grands poètes. Il a agrandi, ce faisant, singulièrement le domaine de la poésie. En l'agrandissant dans l'espace il l'a approfondi et relié dans le temps. Comme Banville avait rétabli le contact du lyrisme avec l'art des rhétoriqueurs du xve, Verlaine renoue la tradition perdue d'une poésie populaire, à la fois naïve et fine, pantoufle de verre qui a circulé longtemps et qu'on a vue avec étonnement au pied de ces cendrillons, la Muse au cabaret, la Muse à l'église.

***

C'est en 1873, l'année où Verlaine remet à Lepelletier le manuscrit des *Romances sans paroles* que Tristan Corbière publie les *Amours jaunes*, qui, ignorés alors de Verlaine, inaugurent avec les *Romances* le recours à la poésie populaire, extraient de cette mine le métal d'un lyrisme nouveau.

La valeur et le rôle de Corbière sont évidemment fort inférieurs à ceux de Verlaine. C'était un Breton du pays de Morlaix, né en 1845 et fils d'Édouard Corbière, lequel avait écrit des romans maritimes vivants, curieux, sentant la mer, qu'il avait bien pratiquée. Fixé à Roscoff, dont le climat convenait à sa pauvre santé, Tristan y écrivit ses premiers poèmes, tous consacrés à la mer. A Paris il les acheva par des poèmes parisiens, publiant le tout sous le nom d'*Amours jaunes*, que personne, absolument, ne remarqua. En plein temps du Parnasse, il tombait bien! Corbière mourut dix-huit mois après, à trente ans, ayant gardé jusqu'au bout sa figure de solitaire original, de réprouvé goguenard, de marin loustic

à bord du grand Chasse-Diable des légendes, n'ayant guère chanté, et bien naturellement, dans son livre, que les inclassables et les malchanceux.

C'est plein de fatras, de barbarismes et de barbarie, et écrit en bourgeron de marin, dans l'ombre d'une pipe. La maladie avait interrompu des études pour lesquelles Corbière n'avait guère de goût, et ses auteurs à lui ce sont les romans de son père et les cantiques, les complaintes, l'imagerie bretonne. Il en a tiré une poésie d'embrun, imprégnée d'eau-de-vie. La belle, l'attique Provence a pu être exprimée, en *Mireille* et en la *Communion des Saints*, dans sa langue. La pauvre Bretagne n'a pas de langue pour poètes, et le pâle français de Brizeux, c'est de la convention pour les messieurs de Paris. Sa vraie poésie tient entre le français et le breton, dans la langue et les vers sauvages de Corbière, dans la *Rapsodie foraine* et le *Pardon de Sainte-Anne*, où vivent, corps et âme, misère et mysticité, les pardons d'Armor.

Des paroisses environnantes
De Plougastel et Loc-Tudy
Ils viennent tous planter leurs tentes
Trois nuits, trois jours, jusqu'au lundi

Trois jours, trois nuits, la palud grogne
Selon l'antique rituel,
— Chœur séraphique et chant d'ivrogne —
LE CANTIQUE SPIRITUEL :

Mère taillée à coups de hache,
Tout cœur de chêne dur et bon,
Sous l'or de sa robe se cache
L'âme en pièce d'un franc Breton!

— Vieille verte à la face usée
Comme la pierre du torrent
Par des larmes d'amour creusée,
Séchée avec des pleurs de sang.

Quelque chose d'important et de nouveau paraît avec Corbière, et qu'on ne rencontre ni chez le délicat et correct Mallarmé, ni chez le brave Verlaine : le *Non!* rugueux et méprisant, craché comme un jus de chique du côté de la poésie officielle. Les Français qui ont voulu présenter la Bretagne

le font rire, ceux qui ont voulu dire la mer le feraient pleurer. Hugo! celui qu'il a baptisé le garde national épique dans un jeu de massacre de tous les bonzes, Hugo, a écrit *Oceano nox!* Du latin, et, sous ce latin, de la rhétorique française! Attends, mon ami.

Allons! c'est leur métier, ils sont morts dans leurs bottes,
Leur boujaron au cœur, tout vifs dans leurs capotes...
... Qu'ils roulent infinis dans les espaces vierges!...
Qu'ils roulent verts et nus,
Sans clous et sans sapin, sans couvercle, sans cierges,
— Laissez-les donc rouler, *terriens* parvenus!

Au Vieux Roscoff, berceuse en nord-ouest mineur, ne fait guère penser à Gautier, mais aux complaintes : comme celles de la *Rapsodie foraine* il faudrait chanter ces stances sur un air populaire, et à plus forte raison la *Rose au rosier, dondaine.*

Corbière ne sortit de l'ombre absolue où était tombé son livre qu'en 1883, quand Verlaine, à qui un ami de Tristan, Léo Trezenik, avait signalé les *Amours jaunes*, écrivit dans *Lutèce* l'article qui prit place l'année suivante dans les *Poètes maudits.*

***

Il semble qu'en trois années de vie littéraire (1870-1873) Arthur Rimbaud ait essayé, abandonné, chacune des directions où vers les quatre points cardinaux les quatre autres *Maudits* ont tenté l'aventure. Premier contact avec la poésie, à seize ans, quand il envoie par la poste à Paris ou apporte dans ses poches des poèmes parnassiens inspirés de Banville et de Baudelaire : une phase saturnienne, qui rappelle celle de Verlaine, avec un métier surprenant, et une précocité qui dépasse celle de Victor Hugo. — Des recherches d'alchimie verbale, des spéculations sur la mystique poétique, qui évoquent Mallarmé. — Une poésie défaite en musique populaire, en assonances, sœur de celle des *Romances sans paroles* et qui a alors une cousine inconnue en Corbière. — Une saison en enfer comme celle de Lautréamont. — Puis, à dix-neuf ans, i

retire d'un coup, brutalement, définitivement, tout intérêt à la littérature, et pendant les dix-sept ans qui lui restent, rien, dans la vie ou sous la plume de l'aventurier, du voyageur, du commerçant, ne nous indique que quoi que ce soit de la vie poétique, même de l'ombre de cette vie, de l'allusion à cette vie, ait continué à exister pour lui.

Sa poésie semble avoir poussé comme un printemps du cercle polaire, selon une loi de rapidité, point synchronique avec les autres climats. A quinze ans, Rimbaud, tenu par la discipline de la mère la plus rigide et la plus bornée, élève du collège de Charleville, n'a encore lu que des récits de voyage et des livres d'enfants. Mais voici qu'un jeune professeur de rhétorique, Izambard, le remarque, lui fait connaître la littérature contemporaine, Hugo, Musset, Baudelaire, Leconte de Lisle, Banville, les *Fêtes galantes* de Verlaine, et spontanément, immédiatement, ses lectures, comme l'humidité du dehors sur les vitres d'une chambre, se condensent chez lui en imitations : le *Forgeron*, *Ophélie*, *Tête de Faune*, le *Châtiment de Tartufe*, ni meilleures ni pires que la moitié du *Parnasse contemporain*, auquel il tâche de collaborer. C'est de 1871 et de 1872 que datent ses chefs-d'œuvre poétiques, les *Assis*, les *Poètes de sept ans*, *Bateau ivre*, les *Chercheuses de poux*. Ses poésies restent manuscrites. Il les donne, les perd insoucieusement, sans essai de publication, n'y pensant plus après les avoir écrites, méprisant déjà cette défroque, pressé de liquider, hanté seulement par les fourmillements de ses longues jambes, les départs, la fuite loin d'un monde, d'une famille, de compagnons dépassés.

Cette poésie est d'un homme, d'un grand homme par la sûreté, l'élan, la force de sa musique, par une poussée de vers purs qu'on ne retrouve à ce degré que chez de rares poètes français, Chénier, Hugo, Baudelaire, Verlaine.

Il écoute chanter leurs haleines craintives
Qui fleurent de longs miels végétaux et rosés...

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes
Et les ressacs et les courants; je sais les soirs,
L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir

J'ai vu le soleil bas, taché d'horreurs mystiques
Illuminant de longs figements violets,
Pareils à des auteurs de drames très antiques,
Les flots, roulant au loin leurs frissons de volets.

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
Baisers montant aux yeux des mers avec lenteur,
La circulation des sèves inouïes,
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs.

Mais elle reste d'un enfant, fraîchement et originalement d'un enfant, par sa source et ses thèmes. L'enfant est le héros des *Poésies*. L'adulte y est vu du dehors comme un monstre, l'ennemi, qu'il s'agisse des hommes, avec les *Assis*, Calotus, les rentiers carolopolitains aussi ridicules pour Rimbaud que ceux de Rennes pour les collégiens auteurs d'*Ubu*, ou de la femme, avec *Vénus Anadyomène*. Un ami de Rimbaud a déclaré, et c'est vraisemblable — que le sonnet des *Voyelles* avait son origine dans un livre d'alphabet à images coloriées. A cet alphabet colorié matériel, s'associent des couleurs de voyelles, telles que les voient fréquemment des enfants, garçons ou filles, qui une fois grands les oublient totalement : elles leur passent avec le goût des billes ou celui des pommes vertes, et il n'en reste pas même un sonnet. — Le goût de la pourriture, de l'ordure et de l'obscénité qui règne dans les poésies de Rimbaud marque la même origine et les mêmes traits enfantins : on songe à Fourier, qui, dans son phalanstère et son régime d'attraction passionnelle, confie les travaux de vidange aux enfants, pour cette raison qu'eux seuls les feront avec goût. Plus remarquable est dans les poésies l'absence de la femme, même l'horreur de la femme. Le gendarme ardennais qu'était la dure mère Rimbaud y est pour quelque chose! Les *Sœurs de charité*, contrairement aux poèmes baudelairiens du cycle de madame Sabatier, au « tendre cœur, soyez mère! », c'est le refus de la femme, du haut en bas, sur tout le plan, par l'adolescent de seize ans. La femme fait l'enfant, doublement, le produit et l' « élève ». Elle prétend ensuite faire l'homme. Absurdité. Non!

Le jeune homme, devant les laideurs de ce monde,
Tressaille dans son cœur, largement irrité,
Et, plein de la blessure éternelle et profonde,
Se prend à désirer sa sœur de charité.

Mais, ô Femme, monceau d'entrailles, pitié douce,
Tu n'es jamais la Sœur de Charité, jamais!..

C'est toi qui pends à nous, porteuse de mamelles,
Nous te berçons, charmante et grave Passion.

... Tu nous rends tout, ô Nuit pourtant sans malveillance,
Comme un excès de sang épanché tous les mois.

L'idéal est ailleurs, et toute la vie de Rimbaud jusqu'à sa mort à l'hôpital de la Conception semble tenir dans ce quatrain

Qu'il croit aux vastes fins, Rêves ou Promenades
Immenses, à travers les nuits de Vérité,
Et t'appelle en son âme et ses membres malades
O Mort mystérieuse, ô sœur de charité!

On retrouve le même puérilisme (ne disons pas puérilité) dans le côté révolutionnaire de sa poésie, né en partie des *Châtiments*, plein aussi de la révolte adolescente contre le monde des personnes, des parents. Il vibre avec la Commune comme le jeune Henri Brûlard, à dix ans, avec la Révolution; dans un de ses devoirs d'histoire, au collège, il avait d'ailleurs écrit, au scandale du professeur, un prêtre : « Robespierre, Couthon, Saint-Just! les jeunes vous attendent! » Joignons-y un élan férocement antireligieux, celui des *Premières Communions*, un misothéisme qui rappelle celui de Lautréamont et qu'on retrouvera chez leurs disciples surréalistes. Éphébocratie, crépuscule des vieux!

Ce feu révolutionnaire n'embrase heureusement que sa littérature. C'est quelques jours avant la semaine sanglante, le 15 mai 1871, que Rimbaud écrit la lettre dite du voyant. Il brûle le Louvre, et jette par terre la Colonne. A bas « cet odieux génie français qui a inspiré Rabelais, Voltaire, Jean de La Fontaine, commenté par M. Taine » et surtout le poète du même M. Taine, Musset « quatorze fois exécrable pour nous, générations douloureuses éprises de visions, que sa paresse d'ange a insultées ». Cette lettre publiée pour la première fois en 1912, donne la clef de Rimbaud. Elle est établie sur l'antithèse du *reçu* et du *vu*. On veut imposer à ce jeune sauvage, à ce poète, un monde habituel, reçu. A huit ans, dans le premier texte que nous avons de lui, il écrivait : « Que

m'importe à moi que je sois reçu? A quoi cela sert-il d'être reçu? A rien, n'est-ce pas? Si, pourtant : on dit qu'on n'a une place que quand on est reçu. Moi, je ne veux pas de place, je serai rentier. » Le poète de dix-sept ans ressemble en 1871 au poète de sept ans. Il refuse le reçu. Le reçu des Parnassiens, les seconds romantiques, comme il les appelle, appliqués à « reprendre l'esprit des choses mortes ». Le Louvre! Même Baudelaire... « Baudelaire est le premier voyant, roi des poètes, un vrai Dieu. Encore a-t-il vécu dans un milieu trop artiste : et la forme si vantée en lui est mesquine. Les inventions d'inconnu réclament des formes nouvelles. »

Comme un jeune philosophe s'efforce de « dépasser Kant », il semble que l'effort de Rimbaud consiste alors à dépasser Baudelaire. Le *Bateau ivre* paraît inspiré par la dernière pièce des *Fleurs du mal*, la *Mort*, et continue le rythme du

O Mort, vieux capitaine, il est temps, levons l'ancre!

Et précisément la comparaison de la *Mort* et du *Bateau* nous éclaire parfaitement sur le genre et l'ampleur du pas que ce garçon de seize ans et demi entend allonger par rapport à Baudelaire. Qu'est-ce que le *Bateau ivre* sinon le mythe du poète *déréglé*? Or « le poète se fait *voyant* par un long, immense et raisonné *dérèglement* de *tous les sens*. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie, il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable fortune où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, — et le suprême savant! car il arrive à l'*Inconnu*! puisqu'il a cultivé son âme, déjà riche, plus qu'aucun! Il arrive à l'inconnu et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innommables : viendront d'autres horribles travailleurs; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé ».

Le poète voleur de feu, explorateur de l'inconnu : l'ordre de route du *Bateau ivre* tenait dans le dernier vers des *Fleurs du mal*.

Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau!

Le poète, selon Rimbaud, « définirait la quantité d'inconnu s'éveillant en son temps dans l'âme universelle ». Le poète de seize ans et demi formule ici la tâche naturelle de tous les hommes de seize ans et moins qui existent à un moment donné sur la planète et qui représentent en effet la quantité d'inconnu, de nouveauté, de révolution éveillée en même temps dans l'âme universelle en tant que cette âme s'exprime par l'humanité : drapeau d'une génération montante, mot d'ordre d'une éphébocratie en puissance, devoir d'un chef de bande dans cette *Croisade des enfants* qui fait, depuis cette époque, partie des rythmes de la vie littéraire.

La lettre du voyant institue le conflit poétique sur le même terrain que l'éternel conflit religieux : entre le prophète et le prêtre. Elle nous explique que Rimbaud ait abandonné à cette époque la poétique régulière, où il était maître : « Les inventions d'inconnu réclament des formes nouvelles » et le voyant doit créer sa forme. De là les deux formes qui vont succéder au vers régulier : les vers assonancés et à moitié libres de 1872, et les « phrases » des *Illuminations*. Rimbaud est le vrai créateur du vers libre, dans son expression et dans ses raisons. Seulement il ne l'a créé que pour lui, n'a pas communiqué son jeu solitaire.

C'est dans de telles dispositions, que, sur l'appel de Verlaine, à qui il a envoyé le *Bateau ivre*, il part pour Paris, en octobre. On comprend le dégoût de l'auteur de la *Lettre* devant le Parnasse d'alors. Admis à ses réunions, il en fut expulsé pour avoir accueilli en ricanant des alexandrins bramés, un après-dîner, par leur auteur Jean Aicard, et avoir chassé, avec la canne à épée de Verlaine, un autre non-voyant, défenseur de l'aède varois, le poète photographe Carjat, lequel de rage aurait broyé sous son talon les clichés qu'il avait pris de Rimbaud. Chahut de l'écolier à l'étude, expulsion de l'élève indiscipliné. Et son ami Verlaine qui fait claquer les portes du Parnasse en même temps que celles de son ménage pour

> Un fier départ à la recherche de l'amour
> (Il paraît que des gens dirent jusqu'à Sodome)

des deux poètes vers Bruxelles et Londres, où personne évidemment ne vit ce que nous pouvons y voir, la première

école post-parnassienne. A deux on fait déjà équipe et les *Romances sans paroles* et les *Illuminations*, prose et vers, font équipe, appliquant à leur manière les principes de la *Lettre du voyant*, complétées par l'*Art poétique* que Verlaine, qui ne le publia que plus tard, écrira dans la compagnie et sous l'influence de Rimbaud. Voilà des aventures qui importent à l'histoire de la poésie. Elles se terminent par l'entrée de Verlaine en prison et par l'abdication définitive de Rimbaud.

Non sans qu'il nous ait laissé les *Illuminations* et *Une Saison en Enfer*, qui, beaucoup plus que ses poésies régulières, demeurent le chef-d'œuvre du voyant, le diamant de la houillère d'inconnu alors sous-jacente au monde littéraire.

Les *Illuminations*, prose et vers, furent écrites en 1872 et 1873, à Paris, à Charleville, à Londres, et publiées « incomplètement » en 1886 par le beau-frère de Verlaine dans *la Vogue*.

Les trois apports paraissent reconnaissables, Paris ayant fourni les impressions d'apéritifs, les Ardennes les sensations de route, Londres les visions de fantastique urbain. Les *Poésies* étaient le monde de tout le monde, vu, flagellé, quitté par un poète. Les *Illuminations* ne sont plus que le monde pur du poète. Les images s'allègent, perdent deux de leurs trois dimensions, ne se présentent plus que par la tranche, mais dans une succession inépuisable et une radiation indéfinie. Montaigne parle de ceux qui naturalisent l'art et de ceux qui artialisent la nature. Rimbaud est l'un et l'autre. Il exprime la nature en termes de fabrication, et le monde fabriqué par l'homme est remis par lui dans les matrices d'une nature autonome. Mais le dérèglement de tous les sens ne peut rester que très limité, et l'on n'a pas toujours sur le front, comme le cerf de la *Tentation*, soixante-douze andouillers creux où faire chanter les vents. Rimbaud lui substitue un dérèglement de la nature, un jeu d'expériences libres; dans une île unique, un symbolisme universel d'images l'une à l'autre équivalentes, une manière, pour le Voyant, de définir et d'exprimer la quantité de non-vu qui s'éveille dans chaque image, de voir « une école de tambours faite par des anges, des calèches sur les routes du ciel, un salon au fond d'un lac, les monstres, les mystères » et d'expliquer ces « sophismes magi-

ques avec l'hallucination des mots ». Quand Rimbaud dit qu'il finit par trouver sacré le désordre de son esprit, c'est qu'il se juge du dehors, le jeu fini, abandonné. Du dedans des *Illuminations*, le lecteur nie le désordre, accepte le sacré. Ce répertoire de visions est un univers. Dans une prairie, le soir, ce cirque s'installe, occupe tout : « C'est un peuple pour qui se sont montés ces Alleghanys et ces Libans de rêve! Des chalets de cristal et de soies se meuvent sur les rails et des poulies invisibles. Les vieux cratères ceints de colosses et de palmiers de cuivre rugissent mélodieusement dans les feux. Des fêtes sonnent sur les canaux pendus derrière les chalets. La chasse des carillons crie dans les gorges. Des corporations de chanteurs géants accourent dans des vêtements et des oriflammes éclatants comme la lumière des cimes. Sur les plateformes, au milieu des gouffres, les Rolands sonnent leur bravoure. Sur les passerelles de l'abîme et le toit des auberges, l'ardeur du ciel pavoise les mâts. L'écroulement des apothéoses rejoint les champs des hauteurs où les centauresses séraphiques évoluent parmi les avalanches... » Le poète convoque les manières de voir qui n'ont pas réussies, qui sont restées flottantes, vierges, hors des sens communs, et bien entendu, du sens commun, comme le mathématicien retrouve et rassemble les géométries non commodes, moins efficaces pour la fabrication et l'action.

La vraisemblance, l'être de ces visions sont commandés, assurés par le style. On ne saurait parler ici de poème en prose. Cette prose se suffit sans aspirer au poème. Claudel la compare au bois d'un Stradivarius. Mais cette matière sèche, résonnante, vivante et vibrante ne ressemble à rien d'autre en littérature. Certain minerai à radium ne se trouve que là.

Les vers jetés dans les *Illuminations* donnent une impression toute différente. Comme Gide le dira de Jammes, la prose de Rimbaud, c'est son *Carmen vinctum*, et ses vers, surtout dans les *Illuminations*, c'est son *Carmen solutum*. « Maintenant je fais des chansons, écrit-il en 1873, c'est enfantin, c'est rustique, naïf, gentil. » — Des « espèces de romances » comme les *Romances sans paroles*. Rimbaud y retrouve lui aussi la forme des poèmes populaires. Il est à remarquer que

selon le précepte verlainien, il y préfère l'impair, en effet plus vague et plus soluble dans l'air, la stance assonancée de vers de cinq syllabes, de sept, de onze, ou mêlés, comme la *Rivière de Cassis*, *Michel et Christine*, *Larme*. *Larme* est, je crois bien, le chef-d'œuvre de ce mètre.

Que pouvais-je boire dans cette jeune Oise,
Ormeaux sans voix, gazon sans fleurs, ciel couvert,
Boire à ces gourdes vertes, loin de ma case
Claire : quelque liqueur d'or qui fait suer?

Effet mauvais pour une enseigne d'auberge!
Puis l'orage chargea le ciel jusqu'au soir.
Ce furent des pays noirs, avec des perches.
Des colonnades sous la nuit bleue, des gares

L'eau des bois se perdait sur les sables vierges,
Le vent de Dieu jetait des glaçons aux mares,
Et, tel qu'un pêcheur d'or et de coquillages,
Dire que je n'ai pas eu souci de boire!

Les *Poésies* ont été généralement écrites sinon pour des poètes et des amis, tout au moins pour aller manuscrites dans les mains d'autrui (tous les vers que nous avons de Rimbaud nous sont venus par cette voie). Les *Illuminations* paraissent avoir été jetées sur le papier pour le poète lui-même, exigence gratuite d'écriture, monde qui veut exister, et c'est tout. *Une Saison en Enfer* est le seul ouvrage de Rimbaud qu'il ait écrit avec la pensée d'un public, un dessein d'impression, d'existence littéraire. Il y travaille en 1873, et écrit à un ami : « Titre général : Livre païen ou Livre nègre. C'est bête et innocent... Mon sort dépend de ce livre pour lequel une demi-douzaine d'histoires atroces sont encore à inventer. »

Une Saison en Enfer est le livre des premiers mois de 1873 : solitude à Roche, dans la partie plate des Ardennes, nouveau voyage à Londres sur l'appel de Verlaine, altercations, départ pour Bruxelles, et cette scène du coup de feu qui se termine par l'emprisonnement de Verlaine, après une assez lâche déposition de Rimbaud. Il revient à Roche humilié, brisé par les dégoûts, sinon les remords, achève la *Saison* dans les crises de sanglots et de fureurs qui secouaient souvent ce grand

corps sauvage. Le caractère infernal de cette saison, pendant ces six mois de 1873, est fait à la fois de ces misères pathétiques et d'une confrontation définitive de l'homme avec son destin, sa formule, son pourquoi, une rage d'y voir clair en lui. Cette clarté, il l'obtient, et il nous la livre.

Le Voyant est l'homme de la lumière pure, qui écarte du ciel l'azur, ce noir, et vit « étincelle d'or de la lumière *nature* »! un être primitif, un nègre, fils du soleil et qui en porte la marque. Nègre, ou sauvage, ou gaulois, mots interchangeables qui veulent dire : hors la civilisation. « Je ne comprends pas les lois; je n'ai pas le sens moral : je suis une brute. » Mais le droit de rester ce sauvage et cette brute, cette étincelle de lumière pure, ce rayon qui vibre avec le cœur des choses et ce midi sans ombre, ce droit lui est dénié. Dénié par ces blancs qui débarquent avec leurs missionnaires, l'ont conquis, le tiennent sous leur canon, le baptisent, le font travailler sous l'œil de leurs contremaîtres et dans leurs cadres. Ils lui ont imposé leur religion, la chrétienne. Soit! C'est une vie à vivre, le bien, le bonheur, le salut. Mais il l'a manquée parce qu'il n'avait pas de langue commune avec les « blancs ». Échec des relations du cœur. Il est resté seul dans les déserts de l'amour, compagnon époux infernal de cette vierge folle, Verlaine devant laquelle son âme devenait vide. Ce sont les deux drames de la première vie rimbaldienne, la poésie et Verlaine.

Pas de lumière *nature*! On ne vit que dans la lumière arrangée, atténuée, civilisée, celle des Parnassiens, celle des fidèles ménages. Évidemment tous ces hypocrites sont des blanchis plutôt que des blancs : « Magistrat, tu es nègre, empereur, vieille démangeaison, tu es nègre! » Mais le magistrat et l'empereur disent à leur tour : « Mon garçon, tu es blanc, blanc par ton baptême, blanc par nos registres et par nos lois. Rien à faire pour t'évader! Et tu es un blanc esclave. Tu n'as pas d'argent. Ta mère ne t'en a jamais donné. Nous ferons comme ta mère. » Soit. L'aventure est finie. « J'ai essayé d'inventer de nouvelles fleurs, de nouveaux astres, de nouvelles chairs, de nouvelles langues, j'ai cru acquérir des pouvoirs surnaturels. Eh bien! je dois enterrer mon imagination et mes souvenirs. Une belle gloire d'artiste et de conteur emportée! Moi! moi qui me suis dit mage ou ange, dispensé

de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher et la réalité rugueuse à étreindre! Paysan! »

Le poète liquide et s'en va. Les *Illuminations* annonçaient déjà les soldes : « A vendre, les voix reconstituées... les corps sans prix... l'anarchie pour les masses, la satisfaction irrépressible pour les amateurs supérieurs... les applications de calcul et les sauts d'harmonie inouïs. » La *Saison* reprend l'inventaire. Tout cela est déclassé. Une vie neuve à entamer. Partir. Agir.

Il a essayé d'inventer de nouvelles langues. C'est fini, il apprendra les langues des hommes. Départ pour Londres, afin d'achever son anglais. A Stuttgart, pour l'allemand. Puis l'Italie. Routes. Ports. Besognes de hasard. Enrôlement à Java. Employé de cirque en Danemark et en Suède. Égypte, contremaître dans les carrières de Chypre. Retour dans les Ardennes. Littérature : néant. A un ami carolopolitain (1879) qui a acheté des bouquins chez Lemerre : « Idiot, tu portes une boule sur tes épaules qui doit remplacer tous les livres. » Retour à Chypre. L'Égypte. Aden en août 1880, employé de la maison Viannay, Mazeran, Bardey; et l'Abyssinie, argent gagné, économies, mais nourri « de chagrins aussi véhéments qu'absurdes, sous des climats atroces »; grandes explorations pour la maison Bardey, quarante mille francs d'or dans sa ceinture (vingt kilos à traîner), des amours abyssines, le rêve d'un mariage et d'un foyer en France, d'un fils ingénieur « habitué à la vie errante, libre et gratuite ». Mais sans joie. Ne peut être ni nègre ni blanc. Ignore que les *Illuminations* paraissent à Paris (1884) avec préface de Verlaine. Quand il demande à suivre comme correspondant du *Temps* la guerre italo-abyssine, le rédacteur colonial du journal, Paul Bourde, lui écrit : « Vous ignorez sans doute, vivant si loin de nous, que vous êtes devenu à Paris, dans un très petit cénacle, une sorte de personnage légendaire, un de ces personnages dont on a annoncé la mort, mais à l'existence desquels quelques fidèles persistent à croire et dont ils attendent obstinément le retour. On a publié dans les revues du Quartier Latin et même réuni en volume vos premiers essais, prose et vers. Quelques jeunes gens (que je trouve naïfs) ont essayé de fonder un système littéraire sur votre sonnet sur la

couleur des lettres. » Mais lui se lamentera sur son existence « sans famille, sans occupation intellectuelle » dont le plus triste « est dans la crainte de devenir peu à peu abruti soi-même; outre qu'on est éloigné de toute société intelligente ». Abrutissement de Rimbaud par la vie coloniale : incontestable. Mais en dix ans économies : cent mille francs. De France une femme le suivrait-elle en attendant le fils ingénieur? En février 1891, arthrite au genou droit, maladie terrible. Après onze ans d'Abyssinie, il rentre en France. Là dix mois de torture et de désespoir, après lesquels Rimbaud meurt dans un hôpital de Marseille. Les dernières années et le lit de mort de Rimbaud l'ont laissé absolument ignorant de sa destinée littéraire et de l'avenir de son nom.

Toute sa vocation tient en un mot : solitude. Solitude familiale : il a puisé dans l'éducation qu'il a reçue, dans la compression qu'il a subie la haine de sa famille, de ses compatriotes, de son pays, de tout le bazar social. — Solitude sentimentale : pas d'amour, mépris de la femme, rupture cruelle des deux seules amitiés vraies et dévouées qu'il ait suscitées, Izambard et Verlaine : « Ce qui fait ma supériorité, dit-il, c'est que je n'ai pas de cœur. » Oui, et à un degré aussi diabolique que Pierre Schlemihl n'a pas d'ombre. Le climat de la saison en enfer. — Solitude littéraire. Ses rapports avec le Parnasse prennent immédiatement la forme elliptique des rapports de Cambronne avec l'armée anglaise. Il ne fait équipe, école qu'avec un seul poète, Verlaine. Or que représente Verlaine de 1870 à 1880? Un déchet ignoré du Parnasse, un ivrogne et un raté sans lecteurs, qui, son père ayant laissé quelques sous non encore bus, fait imprimer à ses frais des plaquettes dont personne ne parle. Et ce ne serait rien : mais dans sa compagnie Rimbaud apprend à le mépriser; s'il aima d'abord son admiration, il ne tarda pas à n'aimer que son argent. Le couvercle était bien mis. Nulle communication avec le dehors. Or, toute production appelle un lecteur. On ne produit pas dans cette solitude absolue, où les fantômes remplacent les hommes : « Par une route de dangers, ma faiblesse me menait aux confins du monde et de la Cimmérie, patrie de l'ombre et des tourbillons. » De dangers parce qu'il est seul, qu'il monte sans guides ni porteurs. Les écoles littéraires font plus de bien que

de mal; remédiant à cette solitude de l'inventeur, l'associant à une génération qui se lève. Rimbaud, comme le reste des Cinq, et même plus longtemps, aurait dû attendre pendant des années ses contemporains vrais, sa génération, son école. Il a donné un coup de pied dans le bazar de cette vie à terme, et il est parti pour une vie au comptant, n'ayant d'ailleurs jamais, comme poète, senti autrement la vie.

***

Nous savons peu de choses d'Isidore Ducasse, qui emprunta à un roman d'Eugène Sue son nom littéraire de comte de Lautréamont. Il naquit à Montevideo en 1847. Son père était des Hautes-Pyrénées, chancelier de la Légation française. Il vint à Paris en 1867 pour y faire ses études. Son dossier de police (il s'agit bien de ce Ducasse, et non d'un autre) le montre occupé surtout à quelque agitation républicaine (on songe à l'arrivée du jeune Leconte de Lisle). Il écrivit en quelques nuits dans sa chambre d'hôtel, en buvant immodérément du café, le premier chant de *Maldoror*, qu'il publia en 1868 dans une brochure à trente centimes, puis confia en 1869 les cinq autres à un imprimeur de Bruxelles, à qui le livre resta pour compte, comme la *Saison en Enfer* à un autre imprimeur belge : les exemplaires ne purent sortir qu'en 1874.

Le dessein des *Chants de Maldoror* est simple. On y voit une manière de saison en Enfer, le monologue d'un être halluciné qui refuse tout ce qui n'est pas le mal, le blasphème, le meurtre : « Quelque chose, écrit-il à un ami, dans le genre du Manfred de Byron, et du Conrad de Mickiewicz, mais bien plus terrible. » On a relevé dans *Maldoror* d'autres influences de lectures, Milton, Dante, Gœthe, Young, Poë, Lewis, N'oublions pas Eugène Sue, surtout le *Juif errant*, avec sa scène initiale dans les glaces polaires et son fantastique macabre. Lewis, Maturin, Radcliffe, Sue, on devine sous *Maldoror* tout un matelas de feuilletons terrifiants. Mais une originalité torrentielle emporte tout.

Celle du style d'abord. Parmi les cinq, Lautréamont seul représente l'oratoire. Avant que l'évolution poétique lui torde le cou, l'éloquence produit un monstre extraordinaire

dans le genre des sauriens de l'époque secondaire. Ces phrases puissantes, nombreuses, tendues, s'abattent l'une sur l'autre comme une houle indéfinie, peuplée de monstres mugissants. Si par le style Mallarmé est spéculation, Verlaine confession, Rimbaud propos à soi-même, Corbière chanson de bord ou de route, Lautréamont, lui, est proclamation, gestes à la fenêtre, bouche tonnante, et tension continue, contraire des bonds de Rimbaud. On comprend que, comme les romantiques, il ait eu une vie à la fois de poète et d'orateur de réunion publique. On peut discuter le contenu de *Maldoror*, le tenir pour objet de scandale, de risée ou de dégoût. On ne peut nier le phénomène de ce style, ni l'exclure des anthologies. Or, il n'y a pas d'exemple qu'une création de style, comme celle-là, aille en littérature sans création d'une vision neuve. Mais il semble aussi qu'il faille grandement tenir compte, chez Lautréamont, d'une exigence verbale, irrépressible, de la vocation des mots pour les mots, d'un besoin d'écrire (les aliénistes disent graphomanie) qui nous interdit de supposer qu'il eût pu s'il eût vécu, renoncer comme Rimbaud : « Lorsque j'écris ma pensée, dit-il, elle ne m'échappe pas. » Il lui faut écrire pour se prouver qu'il pense, qu''il existe. « Je saisis la plume qui va construire le deuxième chant... J'ai besoin d'écrire ma pensée, j'ai le droit, comme un autre, de me soumettre à cette loi naturelle... » Les difficultés, la plume inerte, c'est Dieu qui ne veut pas. Sus à Dieu! Le blasphémateur fonce sur lui, et la pensée folle passe!

Inhumaine. Animale d'abord. Leconte de Lisle est, comme Barye, un grand animalier. On opposera au poète animalier le poète animal qu'est Lautréamont, animal d'une certaine espèce : un monstre marin. Tout se passe comme si le premier chant de *Maldoror*, celui que Lautréamont fait imprimer sitôt écrit, avait été jeté sur le papier dans l'*aura* encore présente de la traversée océanique, entre Montevideo et le Havre, de l'estuaire de la Plata à l'estuaire de la Seine. « Il n'y a pas longtemps que j'ai revu la mer et foulé le pont des vaisseaux, et mes souvenirs sont vivaces comme si je l'avais quittée la veille. » Dans ce premier chant, qui commence par l'imitation d'un chant de Dante, il semble que l'admirable invocation à l'Océan soit aussi gratuite que l'épisode d'Ulysse dans la

Comédie. « Je me propose, sans être ému, de déclamer à grande voix la strophe sérieuse et froide que vous allez entendre. » En réalité, elle sert de basse profonde aux six chants. Il y a chez Lautréamont un sens planétaire, celui des créations animales impossibles et monstrueuses par lesquelles la nature passa comme par une phase romantique, et dont la mer, avec ses cétacés, ses poulpes, ses monstres étrangers à toute collusion avec l'homme, a gardé la figure, la force et le secret. Maldoror a connu Dazet, son ami, un homme. Il en fait le « poulpe au regard de soie ». A ses instincts, à sa pensée, à son être, et à ceux des autres, continuellement Maldoror donne la forme d'animaux marins, plus rarement terrestres, qui ne sont point des abstractions, mais paraissent nés de l'imagination d'un Breughel nègre ou avoir passé dans la *Tentation* d'un saint Antoine pré-colombien. C'est le crabe tourteau, c'est le requin. Maldoror « se rappelle avoir vécu un demi-siècle sous la forme de requin dans les courants sous-marins, qui longent les côtes de l'Afrique ». C'est l'extraordinaire Amphibie du quatrième chant, visible au seul poète, parce qu'il est le poète lui-même. C'est dans le même chant le merveilleux rêve où Maldoror devient pourceau. C'est le bouledogue, qui viole les filles après lui, c'est le vampire, c'est le crapaud, c'est l'acarus sarcopte. Et, au deuxième chant, le morceau des poux, rencontre singulière avec Rimbaud; le pou est une relation d'enfance, une connaissance des jeunes fronts aux rouges tourmentes, mais thème poétique chez l'enfant Rimbaud, cosmique chez l'enfant Ducasse. On pense aux gravures des *Songes drolatiques* de *Pantagruel* trempées ici dans un bain de fleuve dantesque et de mer cimmérienne. — Si je vous comprends bien, Lautréamont serait le serpent de mer de la poésie? — Pourquoi pas? En tout cas le caractère de bête marine, serpent, requin ou thon, est évident. « Les mystères, a-t-il dit, au fond desquels notre existence étouffe comme un poisson au fond d'une barque. » Avant les physiciens, un mythe du *Phedon* nous montre l'homme au fond d'un océan d'air. Lautréamont assume cette vie océane. La puissance mythique de *Maldoror* est immense.

Si Lautréamont refuse l'humanité, si le rêve dans lequel Maldoror se sent pourceau le laisse, à son désespoir, retomber

au réveil dans la condition humaine, à plus forte raison ne saurait-il être question de norme et de santé. Ses disciples se sont indignés contre Gourmont et Bloy qui tout en l'admirant (les pages de Bloy sur Lautréamont éclatent de splendeur) l'ont déclaré aliéné. Mon Dieu! la poésie donne ses meilleurs fruits au voisinage de la folie, comme la vigne ses grands vins à sa limite géographique de culture vers le nord et le froid. Le génie de Hugo éclate entre un frère et une fille enfermés dans les asiles, et Boileau lui-même s'enorgueillit de passer pour piqué aux yeux de son jardinier. Il est certain que Lautréamont se trouve sur les limites de la folie, tantôt en deçà, tantôt au delà. Il écrit assez généralement en deçà. Et après? « A moi l'histoire d'une de mes folies » : c'est, par Rimbaud, l'exposé de sa tentative poétique. « Cela ne vous semble-t-il pas absolument insensé? » dit Mallarmé d'*Un Coup de dés*, à Valéry. La *Saison*, *Un Coup de dés*, *Maldoror*, sont des châteaux, en un style différent, du même *limes*, sur la même frontière, frontière de terre pour Rimbaud, frontière de ciel pour Mallarmé, frontière de mer pour Maldoror.

Non plus que Rimbaud, Lautréamont, bien qu'il n'ait écrit *Maldoror* qu'à vingt et un ans, ne peut passer pour un adulte. Gide fait de Lautréamont « avec Rimbaud peut-être, le maître des écluses de la littérature de demain ». L'image inverse vaudrait mieux, celle des écluses rompues et du bateau ivre. *Maldoror*, c'est un bouillonnement d'adolescence, de mue, de libre folie, une bordée démoniaque, un chaudron ensorcelé de lectures et de rêveries solitaires. Il réussit auprès de jeunes gens épris d'îles désertes, de robinsonisme, de non-conformisme.

Enfin, comme Rimbaud, il refuse la civilisation. Rimbaud se déclare nègre. Lautréamont se sentirait plutôt d'une race rouge, habituée aux sacrifices humains, adoratrice du démon, liée à l'animal par des liens totémiques. Dieu est pour lui une idole mexicaine dégouttante de sang, qu'on excuserait presque s'il n'avait créé que des animaux, mais, qui, crime d'un monstre, a encore produit l'homme! « Ma poésie ne consistera qu'à attaquer, par tous les moyens, l'homme, cette bête fauve, et le Créateur, qui n'aurait pas dû engendrer pareille

vermine. » Lautréamont veut inflexiblement le mal. « Il s'aperçut qu'il était né méchant : fatalité extraordinaire! Il cacha son caractère tant qu'il put, pendant un grand nombre d'années; mais, à la fin, à cause de cette concentration, qui ne lui était pas naturelle, chaque jour le sang lui montait à la tête, jusqu'à ce que, ne pouvant plus supporter une pareille vie, il se jette résolument dans la carrière du mal... Moi, je fais servir mon génie à peindre les délices de la cruauté... Le génie ne peut-il pas s'allier avec la cruauté dans les résolutions secrètes de la Providence?... Pardon, il me semblait que mes cheveux s'étaient dressés sur ma tête; mais ce n'est rien, car avec ma main, je suis parvenu facilement à les remettre dans leur première position. » Ce ne sont pas des boutades isolées : c'est l'élan des six chants de *Maldoror*. Les indications selon lesquelles il s'agirait d'une farce énorme existent, mais il ne faut pas les exagérer, *Maldoror* est bien dans la littérature la part du mal, l'invective oratoire, démesurée, non du classique paysan du Danube, mais d'un sorcier des races disparues. Il est remarquable que la vogue de Lautréamont ait coïncidé avec celle de l'art pré-colombien, et que ses disciples aient exploité à la fois les deux domaines.

Comme on reconnaît dans Mallarmé et Verlaine des résurgences ou des ressemblances qui les rapprochent de la poésie anglaise, ainsi certain primitivisme insulaire et prophétique de la littérature anglaise n'est-il pas sans affinités avec Lautréamont. On a parlé, à son propos, de William Blake et Lautréamont, dit un critique anglais « n'est pas un étranger pour nous : la tournure de son imagination a même quelque chose d'anglais. Nous en avons la preuve dans le *Roi Lear* de Shakespeare, une âme passionnée en appelant aux vents pour briser les moules de la nature ». C'est en effet contre les moules de la nature qui ont réussi, qu'est dirigé *Maldoror*. L'appel aux vents des mers vient d'une raison qui sombre. Et il est remarquable qu'à la galerie des *Poètes maudits* de Verlaine manque précisément le poète même de cette « malédiction » dont Lautréamont a peut-être transposé quelque chose dans le nom même de Maldoror.

***

Ribot remarquait dans la préface de la *Psychologie anglaise contemporaine* que la psychologie française était restée jusqu'alors celle de l'homme normal, adulte, blanc et civilisé. Et en effet la psychologie depuis trois quarts de siècle a été complètement renouvelée du fait qu'elle a fait une part prépondérante à l'étude de l'animal, du fou, de l'enfant, des races de couleur et des primitifs.

Cette vue de 1870, contemporaine de l'entrée des Cinq dans la littérature, il faudrait peut-être la retenir pour l'appliquer, d'une certaine façon, à la poésie lyrique. Romantique ou parnassienne, la poésie a exprimé évidemment une nature humaine plus individuelle que ne l'était la nature humaine idéale et généralisée de la poésie classique : elle n'en a pas moins exhalé des sentiments quasi publics, ceux-là que le poète partageait avec l'homme de la rue, qu'il se soit agi de la patrie, de la famille, de l'amour, de la mort, des regrets du pays natal, de la vieille garde à Waterloo ou du petit épicier à Montrouge.

L'animal? Chien de Lamartine, chouette et crapaud de Hugo, canari de Coppée, éléphants de Leconte de Lisle, il n'est vu que dans son passage sur la grande route des sentiments humains.

L'anormal? Quand certaines figures, pourtant si ordinaires de l'amour anormal apparaissent dans la poésie de Baudelaire, l'hypocrite lecteur, son semblable, son frère, le condamne, s'il est magistrat, en lacérant les *Fleurs du mal*, l'anathématise ou le passe sous silence s'il écrit des manuels : même son père poétique, Sainte-Beuve, épouvanté et plein de blasphèmes, l'exile en Sibérie, au Kamtchatka. Une atmosphère sulfureuse l'entoure en France jusqu'au début du XXe siècle, comme elle entoura Poë en Amérique.

L'enfant? Évidemment on a « chanté » l'enfant. Les poètes ont connu l'art d'être grand-père, d'être père, d'être parrain, ils ont attendri leur public sur leurs enfants vivants, l'ont fait pleurer sur leurs enfants morts. Mais enfin ce sont toujours là des enfants dans la famille, en représentation pour le public,

et l'on voit un peu derrière eux l'ombre du petit Joas, dans la bouche de qui Dieu lui-même a mis sa sagesse.

On ne s'étonnera pas que les émotions propres à l'homme blanc aient rempli la poésie. L'extraordinaire dynastie, à moitié nègre, des Dumas, ne lui a rien apporté. L'exotisme parnassien est du domaine des *curious*.

Enfin la poésie, en France, plus encore qu'ailleurs, et au XIXe siècle autant qu'au XVIIe, appartient éminemment à cet ordre de valeurs qu'on appelle la civilisation. Elle éclaire, affine, élève l'homme, elle relève du goût exigeant d'une élite, l'élite parisienne, la plus cultivée et la plus concentrée de l'Europe. Elle peut ajouter à ce goût par ses conquêtes, l'enrichir par ses difficultés, le conquérir par ses victoires, l'intéresser en l'inquiétant, mais toujours elle en appelle à une civilisation plus consciente et plus riche. On verra en Baudelaire lui-même, en Baudelaire surtout, le poète type d'une capitale et d'une forte culture.

On le verra d'ailleurs, pareillement ou plus encore, en l'alchimiste Mallarmé, qui a lu tous les livres et descend, comme Anatole France, de libraires parisiens. Pareillement, ce qui apparaît de sensibilité enfantine restée nue en Verlaine et en Corbière, certain refus de la civilisation dans leur genre de vie, n'empêchent pas l'auteur des *Fêtes galantes* et de *Sagesse* de se relier à des traditions françaises et occidentales claires et authentiques, l'auteur des *Amours jaunes* de répéter à sa manière cette arrivée du Breton dans la littérature qui, avec Chateaubriand, Lamennais, Renan, Villiers de l'Isle-Adam, éclate dans notre géographie comme un trait de route bien frayée.

Mais le rôle éminent de Rimbaud et de Lautréamont, parmi les Cinq, ce fut le *Non!* massif d'une poésie à l'homme normal, adulte, blanc et civilisé. Dans ces deux adolescents, une plaque tournante, ou la giration d'un bateau ivre, font se succéder, sous une expression puissamment littéraire, des visages d'animal, de fou, d'enfant, de nègre, et de primitif. Il ne s'agit plus d'observer, ni de « chanter » du dehors, en spectateur sympathique, ces mondes excentriques. Il s'agit de les être, de les vivre, de sentir qu'on les est et qu'on les vit, et de dire, comme tout poète vrai, ce qu'on est et ce qu'on vit. Le réalisme

de Restif et de Champfleury a été une conquête analogue de l'écrivain peuple qui sent et exprime en peuple. Le fou, le sauvage, le primitif, le gorille féroce et lubrique de Taine, la *Libido* de Freud, frappent à la porte, et ce fut la folle prétention d'un romantique que de limiter à un sexe et à un nombre l'univers de l'être malade et douze fois impur. C'est une autre prétention, celle des éducateurs, que de borner la poésie à ce qui purge les passions, élève l'âme, humanise et civilise. Mais dès que le génie est là, la critique indépendante le prendra tel qu'il est, le regardera jouer son jeu autonome, confiante, d'ailleurs dans l'élan de cette civilisation qui assimile peu à peu ses contraires et ses ennemis. Est-ce que le Kamtchatka de Baudelaire n'est pas devenu une manière de Saïgon ou d'Honolulu poétique? Rimbaud a été jusqu'au pôle, mais à ce pôle l'auteur des *Illuminations* voit bâtir un Splendid-Hôtel, et l'avenir l'a justifié. Les disciples de Lautréamont saccagèrent récemment un cabaret qui avait pris pour enseigne le nom de leur maître. Mais eux-mêmes ont mis ce nom sur le drapeau surréaliste, en ont donc fait leur homme-drapeau. Il y a eu, longtemps après Rimbaud et Lautréamont, une révolution rimbaldienne et maldororale, pour laquelle nous pouvons choisir ce titre que les manuels donnent à l'histoire de la fin du xve siècle : La Découverte des Mondes nouveaux.

ALBERT THIBAUDET

L'OFFENSIVE DE NIVELLE[1]

Si l'offensive avait eu lieu à la date fixée tout d'abord, on aurait devancé le coup de main des Allemands, on aurait pu hâter l'attaque française dont les préparatifs auraient été terminés à ce moment afin de ne pas laisser à l'ennemi le temps d'organiser sa défense. Il aurait peut-être encore occupé son ancienne position sur la Somme, et les divisions qu'il comptait économiser par le redressement Hindenburg auraient encore été occupées à défendre cette ligne inutile. Le temps lui aurait manqué pour faire venir les divisions de Russie et de Roumanie. Les divisions épuisées n'auraient pu prendre de repos. La Révolution russe n'ayant pas encore éclaté, les divisions d'élite d'Orient auraient pu être remplacées par les divisions fatiguées d'Occident.

Avant que l'attaque fût déclenchée, les délais l'avaient déjà condamnée à l'échec — à tel point que les principaux collaborateurs de Nivelle, entre autres Pétain, Franchet d'Esperey et Micheler, cherchaient à persuader au général en Chef d'y renoncer complètement et de trouver un autre parti. Chose intéressante et consolante pour ceux qu'on a accusés du crime de stratégie en chambre, le premier et seul parti qui vint à l'esprit de ces éminents généraux fut une offensive sur le front italien. M. Painlevé, qui était alors ministre de la Guerre, a rapporté que Pétain, Franchet d'Esperey et Micheler « déclarèrent à l'unanimité que si nous n'attaquions pas, nous devions immédiatement envoyer une armée dans le Trentin ». S'ils

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er août.

n'insistèrent pas pour faire accepter cette idée par le Gouvernement, c'est qu'ils avaient déjà envoyé l'armée anglaise à l'attaque d'Arras — en fait le bombardement anglais avait déjà commencé. Ils ne pouvaient revenir sur leur accord avec les Anglais. Il était trop tard maintenant pour entamer de nouveau la question. De plus ils sentaient qu'en France, depuis trois mois, on promettait à l'opinion publique monts et merveilles de cette offensive; la déception serait écrasante si l'on y renonçait brusquement et si l'armée française d'attaque était expédiée en Italie.

Il est triste de penser que si l'attaque n'avait pas été différée à cause de difficultés en grande partie imaginaires et qu'une sincère bonne volonté aurait dissipées, les armées alliées auraient surpris les Allemands en train de « déménager » avec toute la confusion traditionnelle qui accompagne cette migration familiale. Au lieu de cela, longtemps avant l'attaque, les Allemands s'étaient installés confortablement dans leurs nouvelles tranchées; ils connaissaient le lieu, la direction et le poids du coup que les Alliés se disposaient à assener. Comme les préparatifs de l'attaque avaient cessé d'être secrets, ils eurent tout le temps de perfectionner leur défense. L'esprit des « 250 trains » était intervenu, lent, méthodique et évident. On avait pris le temps de protéger l'autorité de Sir Douglas Haig contre l'unité de commandement, mais on avait aussi accordé aux Allemands le temps de terminer leurs travaux de défense. A ce moment amis et ennemis connaissaient tous les détails du plan; les premiers en parlaient librement, les autres se préparaient. L'attaque de surprise était devenue l'attaque la plus étudiée, la plus entourée de publicité qu'on eût encore vue. Les Français eux-mêmes ne savaient encore pas, semble-t-il, que les Allemands s'étaient emparés de leurs plans en février. L'État-major général de France n'ignora pas l'incident du 4 avril et sut que tous les plans étaient livrés à l'ennemi, mais il garda un silence complet vis-à-vis du War Cabinet et même, autant que j'en puis juger, de l'État-major anglais. M. Painlevé a affirmé que ces incidents si graves qui auraient dû changer tous les projets ne furent révélés au gouvernement français qu'après la bataille. Ils transformèrent le caractère de l'opération dont le succès dépendait

entièrement de la surprise. Nivelle attaquait le plus formidable bastion du front allemand alors que l'ennemi avait reçu des renseignements nombreux et précis sur ses intentions.

Le plan de Joffre évitait une attaque directe sur cette forteresse et proposait de l'étreindre, sans assaut de front, par des attaques sur les deux flancs. Nivelle pensait que les Allemands ne s'attendraient jamais à une attaque de front sur une position si formidable et placeraient leurs réserves sur des secteurs plus vulnérables. L'avance accomplie, même pour une attaque qui avait été prévue et préparée depuis deux mois, montra que les calculs de Nivelle n'étaient pas complètement faux. Si cette forteresse avait été capturée, Laon se trouvait dans les mains de Nivelle et la ligne allemande aurait été enfin tournée. Mais pourquoi persista-t-il lorsque le secret eut été divulgué et lorsque l'élément de surprise sur lequel il comptait eut complètement disparu? On ne peut faire qu'une seule réponse. Ces grandes offensives, quand elles ont enflammé l'imagination d'un général en chef, cessent d'être des plans destinés à assurer la victoire. Elles deviennent une passion irrésistible. Comme toutes les passions qui s'emparent des hommes, elles bannissent la sagesse, la prudence et la crainte. Plus Joffre, Nivelle et Haig étaient critiqués et combattus, plus farouche devenait leur amour pour leurs plans bien-aimés. Ils ne tenaient aucun compte des difficultés, ils dissimulaient les faits désagréables et ne se les avouaient même pas à eux-mêmes. Le plan devient une ivresse et l'ivresse un délire. Quand ce désir ardent le possède, le plantomaniaque est aveugle. En décembre, le général Nivelle était un stratège froid et compétent. En avril il était transformé en un risque-tout. Nous avons constaté plus d'une fois ce changement chez des hommes d'affaires qui, au cours d'une carrière heureuse et honorable, ont gagné une grande réputation de clairvoyance et de prudence. S'ils se trouvent en face d'un obstacle inattendu dans l'exécution d'un projet soigneusement médité dont ils ont le droit d'attendre beaucoup, ils perdent brusquement la tête, jettent leurs trésors de sagesse à tous les vents et décident de jouer le tout pour le tout sans peser les risques. Plus d'une fortune bien assise a été ainsi gaspillée et plus d'une honorable réputation perdue.

Nivelle n'ignorait pas que les Allemands connaissaient ses plans, qu'ils se préparaient à les contrecarrer, que la Révolution russe avait libéré beaucoup de leurs meilleures réserves d'Orient et que ces réserves avaient été ajoutées à celles qui étaient destinées à riposter à la « surprise » française. Ces faits, qui lui étaient connus et que les plus capables de ses collaborateurs lui présentaient avec insistance, ne semblent pas avoir pesé une once dans l'esprit de ce général arrivé au comble de l'égarement à force de boire à longs traits à la coupe inépuisable d'un triomphe anticipé. Il était dans un état d'ivresse et d'exaltation qui détruisit son équilibre accoutumé. L'homme modeste et réservé devint bavard, vantard, violent. Cet état d'esprit explique la plupart des offensives stupides qui eurent lieu pendant la guerre et surtout l'obstination des généraux qui s'acharnaient à les continuer quand leur échec était devenu évident à tout spectateur impartial et raisonnable.

Comme il était convenu, les Anglais attaquèrent les premiers. Leur attaque fut précédée d'un long bombardement qui dura cinq jours. L'infanterie attaqua le 9 avril. A ses débuts, l'assaut fut un brillant succès. La crête de Vimy fut capturée, les défenses allemandes enfoncées jusqu'à une profondeur de 6 kilomètres, 12 000 hommes et 150 canons capturés, et le général Ludendorff qui commandait l'armée allemande dit lui-même qu'à la fin de la première journée la situation était extrêmement critique et aurait pu avoir « de sérieuses conséquences si l'ennemi avait continué son avance »; nous pouvons l'en croire sur parole. Ses autres commentaires sur la victoire remportée par les armées anglaises le 9 avril sont dignes d'être cités; ils montrent en effet que nous étions sur le point d'arriver à un résultat qui, sinon décisif, aurait du moins forcé les Allemands à se replier très loin de la ligne qu'ils occupaient le matin de la bataille.

La bataille d'Arras du 9 avril fut un mauvais commencement pour la lutte décisive de cette année.

Le 10 avril et les jours suivants furent critiques. Il est difficile de faire face aux conséquences d'une trouée sur un front de 12 à 15 kilomètres de large et de plus de 6 kilomètres de profondeur. Les lourdes pertes en hommes, en canons et en muni-

tions qui l'accompagnaient demandaient des efforts colossaux pour réparer le dommage. C'était le rôle du Grand Quartier Général de fournir des réserves en quantités suffisantes. Mais avec les troupes à notre disposition, et en raison de la situation militaire, il était impossible que nous ayons une seconde division immédiatement derrière chaque division qui pouvait être décimée. Une journée comme celle du 9 avril déjouait tous les calculs. Bien des jours durent s'écouler avant qu'une nouvelle ligne fût formée et consolidée. Même si les troupes étaient disponibles, la fin de la crise était douteuse; tout dépendait de l'ennemi, comme il arrive presque toujours en pareil cas, car après sa première victoire il pouvait attaquer de nouveau et par un autre succès nous rendre encore plus difficile de former une nouvelle ligne. Notre position ayant été affaiblie, de telles victoires ne seraient gagnées que trop facilement. Les Anglais attaquèrent de nouveau sur le même point à partir du 10 — leurs effectifs étaient nombreux, mais leur offensive fut assez réduite[1].

La capture du document français révélant l'objectif de Nivelle sur l'Aisne avait aidé l'armée anglaise en décidant les Allemands à concentrer des réserves derrière le Chemin des Dames. Nous pûmes donc, non seulement percer la ligne allemande, mais avancer de 9 kilomètres à un certain point. Un officier m'a raconté qu'il fit avec sa compagnie cinq cents mètres au delà de l'endroit où son bataillon avait reçu l'ordre de s'arrêter, sans trouver un Allemand à l'exception de quelques traînards qui se rendirent sans lutte. Le lendemain ce terrain évacué fut repris par l'ennemi. Si l'attaque ne fut pas poussée à fond avec toute la force de l'armée anglaise, ce fut sans doute parce que des officiers de cavalerie commandaient notre armée dans des campagnes où les tactiques du génie, de l'artillerie et de l'infanterie étaient seules importantes et où les charges de cavalerie comptaient pour moins que rien, et que ces officiers éprouvaient en leurs régiments une confiance qui allait jusqu'à l'obsession. Des milliers et des milliers de cavaliers étaient rassemblés à un point bien choisi derrière la ligne, prêts à s'élancer dans la trouée. Ce fut en pure perte, et il n'en résulta que la charge funeste de Monchy où chevaux et

1. *Mes souvenirs de guerre.* Général Ludendorff. Vol. II, p. 421-422.

cavaliers furent décimés par quelques mitrailleurs dès qu'ils arrivèrent à leur portée. Il fallut avoir recours à l'infanterie pour capturer le village. La cavalerie ne faisait que retarder l'avance. Elle différait l'emploi des mesures appropriées et quand on y revint, il était trop tard. Avec la cavalerie la méthode d' « infiltration », dont les Allemands firent un usage si efficace en mars 1918, fut impossible. Grâce à cette méthode, si la ligne adversaire tenait à un point, elle devait céder à un autre. Les Allemands avec leurs mitrailleuses avançaient partout où se trouvait une brèche. Ils entouraient les hommes qui défendaient la ligne et les forçaient à battre en retraite ou à se rendre. Mais il fallait pour les grandes charges de cavalerie qui balayaient toute résistance une ouverture assez large. Les annales d'Australie nous montrent que les Australiens, impatients d'attaquer par surprise la droite de l'armée ennemie, furent retenus pendant plusieurs jours parce qu'aucune brèche n'avait été faite pour la cavalerie. Quand elle put avancer, les Allemands avaient reçu leur réserves, ils avaient affermi leur résistance et reconstruit leurs lignes de défense. Il en résulta des attaques sanglantes et inutiles contre Bullecourt. Enfin, à force de courage et de ténacité, la cavalerie s'empara d'une misérable ruine et créa un nouveau saillant, mais sans aucun avantage de tactique. On perdit l'occasion de gagner une victoire retentissante et presque décisive qui aurait pu avoir des conséquences considérables en forçant les Allemands à affaiblir encore les réserves qu'ils avaient sur l'Aisne. Comme nous ne sûmes profiter d'une occasion que nous donnaient l'élan et la valeur de nos soldats et la négligence de nos ennemis, les Allemands jugèrent inutiles d'exécuter l'opération qu'ils avaient envisagée le 9 : la retraite jusqu'à la position Wotan à plusieurs kilomètres derrière leurs anciennes lignes. Cette position à cette époque était encore en voie de construction et incomplète et aurait pu être capturée dans la déroute, comme le furent nos défenses sur le front d'Amiens dans la débâcle de mars 1918. En réalité les Allemands eurent tout le temps de se rassembler et de faire appel à leurs réserves. Au moyen de contre-offensives, ils purent consolider leur défense sans perdre beaucoup plus de terrain.

La bataille se transforma en une série d'attaques et de contre-

attaques inutiles et sanglantes sur des villages et des postes isolés.

Le 16 avril, les Français déclenchèrent leur grande offensive sur le plateau au-dessus de l'Aisne. Fût-ce une victoire ou une défaite? Les Allemands affirment que ce fut une victoire pour eux. Bien des généraux et des hommes politiques parmi les Alliés ont été de cet avis. Au contraire, des généraux distingués, qui n'avaient pris aucune part à la stratégie et aux tactiques de la bataille, l'ont considérée comme un succès modéré. Voici l'opinion de Foch, Gouraud et Bruyère qui avaient été nommés par la Chambre française pour faire une enquête sur les circonstances du combat et la façon dont il fut dirigé :

Ce fut un succès, mais qui ne suffit pas à enfoncer les lignes ennemies.

« *Pour résumer : du 17 avril au 23, date à laquelle les recherches de la Commission se sont arrêtées, le général Nivelle abandonna toute idée de se frayer violemment et rapidement un chemin vers Laon et borna son objectif dans cette direction à la capture de la crête du Chemin des Dames.*

Toutes les mesures qu'il prit avaient pour but de libérer Reims de l'ennemi, résultat qu'il essaya d'obtenir par des attaques combinées de la 4e et de la 5e armée. La première par une série d'efforts successifs devait tâcher d'avancer vers le nord en traversant le massif de Moronvillers. La seconde devait essayer de progresser vers le nord-est après avoir capturé toutes les hauteurs de Brimont-Spin et de Sapigneuil. La bataille qui avait pour but d'enfoncer les lignes ennemies prit peu à peu le caractère d'une bataille de longue durée, destinée à user les troupes de l'ennemi. Cette méthode eut des effets rapides. Le 1er avril, l'ennemi avait sur le front occidental 50 divisions fraîches en réserve, c'est-à-dire un tiers de ses forces totales sur ce front. A la fin d'avril toutes ces réserves avaient été épuisées. Les Allemands furent obligés de dégarnir des secteurs calmes du front pour continuer le combat. D'abord les divisions retirées des lignes du front purent prendre quelques jours de repos avant de retourner à leurs secteurs. Bientôt ce ne fut plus possible. L'épuisement devint plus rapide qu'on n'aurait pu le croire possible. Les restes

des troupes ramenées du front furent envoyés directement dans des secteurs calmes, tels que ceux de l'Argonne ou les hauteurs de la Marne. C'est ainsi que la seconde division de la Garde, qui avait été décimée à Harazœ du 5 au 16 mai, ainsi que la 28e division, fut reconnue le 25 sur la colline de Talon.

Les divisions n'avaient comme repos que le temps qu'elles mettaient pour aller d'un endroit à l'autre.

Sur le front anglais on remarqua les mêmes résultats.

Cela ressemble beaucoup à l'explication officielle de l'insuccès de Passchendæle. Les lignes ennemies ne furent pas défoncées, mais une partie d'une crête convoitée était capturée et les divisions ennemies avaient été épuisées.

Les derniers préparatifs furent faits, l'attaque elle-même fut déclenchée dans des conditions peu favorables qui ne pouvaient produire ce calme et cette concentration indispensables à l'exécution d'une entreprise si critique.

L'opinion que le gouvernement français se faisait sur l'évolution, les conséquences (et les résultats) de l'offensive Nivelle ne fut pas officiellement communiquée au gouvernement anglais. Mais des renseignements filtrèrent et révélèrent l'atmosphère de doute qui s'épaississait autour de l'offensive.

Pendant le combat, le War Cabinet examina la situation. Le 16 avril, j'annonçai au War Cabinet que j'avais eu par M. Thomas quelques détails sur l'attitude prise récemment par le gouvernement français à l'égard du général Nivelle. A ces renseignements s'en ajoutèrent d'autres fournis par le chef d'État-major de l'Empire : le général Nivelle avait convoqué une réunion de généraux de son armée; son plan futur d'opérations avait été critiqué par le général Pétain qui, quoique plus ancien que lui dans l'armée, était son inférieur. En voyant ce qui s'était passé, le général Pétain communiqua directement avec le Ministère de la Guerre français et le général Nivelle fut convoqué à une conférence où il refusa d'expliquer ou de justifier son plan devant un de ses subordonnés. Certains ministres s'étaient alors rendus sur le front français pour discuter la situation, et tout était rentré dans l'ordre.

Le chef d'État-major de l'Empire remarqua que, après

avoir approuvé le plan adopté par le général en chef français, le gouvernement français avait ensuite soulevé des doutes sur sa valeur; cependant rien ne s'était passé dans l'intervalle qui justifiât ce changement, et cette attitude n'était pas équitable à l'égard de l'homme qui devait exécuter les opérations.

Je répondis que, à mon avis, il eût été difficile que le gouvernement français ne tînt aucun compte des arguments présentés par un officier aussi haut placé que le général Pétain.

Sans doute, à la veille d'une grande offensive il devait être pénible pour un général d'avoir à subir les objections, les questions et les doutes de subordonnés et d'hommes politiques. Parfois les débats avaient lieu aux quartiers généraux de Nivelle, d'autres fois il devait courir à Paris pour expliquer et défendre ses dispositions. Non seulement ces procédés irritaient le général en chef, mais ils démoralisaient les généraux qui devaient prendre part à l'offensive; l'atmosphère de crainte et de doute se propagea rapidement parmi ceux qui avaient la responsabilité de conduire l'attaque contre des positions presque imprenables. Une délégation de membres du Parlement français assista à l'attaque; sans aucun doute l'abandon de la lutte, lorsque les efforts pour enfoncer les lignes ennemies eurent échoué, fut dû à leur intervention. Ils furent témoins des horreurs qui accompagnent toujours une grande bataille et se répandirent en plaintes exagérées sur le nombre des morts. Voici comment les généraux chargés de l'enquête résument leur opinion sur le résultat atteint par l'attaque combinée qui constituait le plan Nivelle :

En tout cas, si l'offensive fut loin d'arriver aux résultats espérés, il n'en est pas moins vrai qu'elle constitua un vrai succès pour nos armées. Sous la menace de sa préparation, l'ennemi refusa de combattre sur une partie de son front et évacua 2 000 kilomètres carrés de terrain, libérant ainsi le huitième du territoire envahi. Quant à l'attaque elle-même, elle procura 55 000 prisonniers, 800 canons et 1 000 mitrailleuses.

En plus de ce résultat matériel, grâce à l'épuisement rapide des réserves de l'ennemi, elle dégagea le front italien sur le Tren-

tin, nous délivra de tout danger venant du front russe et nous donna l'initiative des opérations.

Les parlementaires français avaient beaucoup exagéré les pertes subies par l'armée française. Les chiffres exorbitants qui avaient été prononcés furent ramenés à leur juste proportion par la Commission d'enquête française qui observe à propos de ces pertes :

Quant aux pertes elles-mêmes qui ont tant ému l'opinion publique, elles n'ont pas dépassé celles qui ont été subies dans les grandes batailles précédentes. La bataille d'avril 1917 peut être comparée à la bataille de Champagne de septembre 1915. Toutes deux avaient pour but d'enfoncer le front de l'ennemi. Or, en Champagne, au cours de septembre 1915, sur un front de 40 kilomètres, nous avons perdu 195 000 hommes. Nos pertes sur l'Aisne pendant une période analogue sur un front de 80 kilomètres n'ont pas dépassé 117 000 hommes.

On aurait pu faire un rapprochement analogue entre les pertes et les gains de cette bataille et ceux de la Somme; la comparaison aurait été à l'avantage de l'offensive de Nivelle.

La Commission blâma les efforts faits par les ennemis du général Nivelle pour faire croire que la bataille du Chemin des Dames était une grande défaite.

Pour comprendre la portée des avantages qu'elle a donnés, il suffit de songer à l'impression qui aurait été produite en France si le même résultat avait été atteint par notre adversaire. On imagine aisément le ton triomphant de leurs communiqués. Toute l'Allemagne aurait été pavoisée.

Ce rapport arriva trop tard pour dissiper les bruits qui avaient couru dans les couloirs des Chambres et qui avaient été propagés par les députés, témoins trop sensibles de la bataille et des horreurs inséparables de si grands conflits dans les conditions modernes. Le véritable chiffre des pertes fut doublé et même triplé; ces nouvelles erronées frappèrent de stupeur l'imagination populaire. Le choc était d'autant plus grand que l'espoir avait été immense et qu'on tombait de plus haut.

Quand Nivelle succéda à Joffre, comme je l'ai déjà remarqué tout Français, soldat ou civil, s'écria : « Enfin la situation va changer! » Quand on s'aperçut qu'on avait simplement remplacé « le cormoran par la cigogne », le désespoir engendra la colère et la colère fit naître la révolte dans les tranchées et au Parlement.

Les bruits qui couraient parmi la population civile atteignirent bientôt les camps où les soldats attendaient le moment d'être envoyés à l'abattoir. Le mécontentement se propagea et çà et là éclatèrent des mutineries assez sérieuses pour faire craindre la révolution. La Chambre française s'insurgea contre le haut commandement. Le gouvernement français demanda la démission de Nivelle. Le général Pétain fut nommé à sa place. Il avait toutes les qualités requises pour réussir. C'était un homme de grand calme et de grand bon sens et toute l'armée savait qu'il s'était opposé à l'attaque qui avait échoué avec de si lourdes pertes. Les soldats français n'ignoraient donc pas que la nomination de Pétain mettait fin à ces offensives sanglantes et téméraires qui, pendant trois ans, avaient gaspillé la jeunesse française en expériences ou en plans préparés par des états-majors dont la plupart des membres n'avaient jamais vu un vrai combat dans les tranchées.

Le tact, le jugement et la fermeté de Pétain rétablirent la confiance des armées françaises. Mais en ce qui concernait les grandes offensives, ces armées avaient cessé, au moins pour un an, d'être une puissante machine de combat.

Pour éclaircir le doute qui existait dans l'esprit de notre général en chef et du chef d'État-major de l'Empire, sur les intentions françaises, on décida qu'à la fin d'avril une conférence aurait lieu à Paris et que les chefs politiques et militaires y assisteraient. Elle fut fixée au 4 mai. Le 1er mai, le War Cabinet examina attentivement l'attitude que les représentants anglais devraient adopter à la Conférence. Quelques jours avant la réunion, le général Smuts se rendit aux quartiers géneraux en France pour constater la situation exacte. Sir Douglas Haig semble avoir profité de cette visite pour montrer au général Smuts l'importance d'une offensive destinée à libérer la côte des Flandres. Il revint enthousiasmé par

cette idée. A ma requête, il coucha par écrit ses opinions sur la situation militaire. Comme ce document est une vue d'ensemble fort intéressante sur la situation telle que la vit un observateur compétent et indépendant, je la cite littéralement :

LA STRATÉGIE MILITAIRE ET LA SITUATION MILITAIRE ET EN PARTICULIER CELLES DU FRONT OCCIDENTAL

1° Vue générale. — *La situation stratégique et militaire actuelle est déterminée non seulement par l'évolution antérieure de la guerre, mais en grande partie aussi par notre conception de la méthode générale, par les buts politiques que nous cherchons à atteindre et la possibilité de définir et de limiter énergiquement ces buts.*

Une situation militaire désespérée en raison d'un programme politique trop grand et trop ambitieux peut encore être rassurante et offrir de l'espoir si ce programme est impitoyablement réduit au minimum et si nous n'envisageons que les buts et les victoires que nous jugeons indispensables. Cette limitation de nos buts de guerre est devenue essentielle à cette période avancée d'une lutte longue et épuisante, et elle a été exécutée par deux commissions du War Cabinet. Ces commissions ont donné des conseils et ont limité nos buts de guerre aux quatre suivants :

a) *Destruction de l'empire colonial allemand pour assurer à l'avenir la sécurité de toutes les communications indispensables à l'empire anglais. C'est déjà chose faite et ce résultat de valeur inestimable ne doit pas être compromis au cours des négociations de paix.*

b) *Arracher à l'empire turc toutes les régions qui peuvent donner à l'Allemagne une occasion de s'étendre jusqu'en Extrême-Orient et d'exposer notre situation de puissance asiatique. Ce but a été atteint, mais la conquête de la Palestine peut encore être nécessaire pour compléter cette tâche.*

c) *Évacuation par l'ennemi de la Belgique, du nord de la France, de la Serbie, du Monténégro et de la Roumanie et indemnités versées à la Belgique et peut-être à la France et à la Serbie.*

d) *Remaniement de l'Europe qui limitera ou détruira la supériorité militaire des puissances germaniques, mais les*

détails de ce remaniement doivent être laissés à la Conférence de la paix.

Ces deux derniers buts ne sont pas encore atteints. Le résultat net de la guerre jusqu'ici peut être exposé de la façon suivante : tandis que toutes les autres nations ont subi de lourdes pertes de territoire, l'empire allemand et l'empire britannique ont tous deux gagné, l'un dans l'Europe centrale, l'autre sur le reste du globe. Nos gains ont raffermi notre situation, mais un danger demeure : l'empire allemand peut avoir gagné relativement plus que nous et, s'il n'est vaincu, peut être à l'avenir une menace encore plus sérieuse pour nous que jadis. Comment peut-on le vaincre?

J'ai déjà dit mon opinion au War Cabinet et je répète ici ce que je pense : la défaite de l'Allemagne ne sera pas simplement d'ordre militaire. De grands succès militaires seront indispensables; il faut y arriver non seulement parce qu'ils sont nécessaires, mais aussi pour infliger une leçon durable au militarisme prussien.

Mais des forces plus grandes que nos armées combattent pour nous. Cette guerre sera réglée en grande partie par les impondérables, par l'opinion publique qui, dans le monde entier, a été soulevée par les crimes allemands, par la crainte que les classes dirigeantes de l'Europe centrale éprouvent pour les sombres forces de la révolution qui se rassemblent déjà au loin, par le spectre décharné de la misère ou même de la famine qui se met en marche; et par tous ces facteurs moraux auxquels Napoléon lui-même attachait plus d'importance qu'aux prouesses de ses armées. Ainsi la faiblesse actuelle de l'armée russe est presque compensée — et sera peut-être effacée — par la crainte que l'exemple d'une révolution victorieuse inspire aux chefs de l'Europe centrale. Et la déclaration de guerre de l'Amérique pacifique montre la force croissante des impondérables mis en liberté dans les esprits des nations.

A ce propos deux considérations ne seront jamais trop clairement comprises. D'abord, dans notre diplomatie et notre direction de la guerre, nous devrons nous efforcer de garder l'opinion mondiale de notre côté et de ne pas nous laisser détourner de notre voie par la barbarie des méthodes allemandes. Ceci s'applique à la question des représailles et à la contrainte exercée sur les

petites nations neutres. Nous devons même accentuer la générosité traditionnelle de notre politique dans les affaires purement domestiques et les questions analogues. En second lieu, n'oublions pas que les impondérables continueront à agir après la guerre et produiront des changements plus grands que tous ceux que nous pouvons accomplir ou même envisager dans le traité de paix. Il semble maintenant probable que la démocratisation de l'Europe centrale qui sera une conséquence inévitable de cette guerre nous aidera plus à atteindre notre but que toutes les mesures que nous pourrions prendre. Mais cependant de grands succcès militaires seront nécessaires. Comment ces succès sont-ils possibles? Ceci m'amène à l'examen de la situation stratégique et militaire d'aujourd'hui.

Le fait dominant qui ressort est que le champ de nos opérations militaires s'est considérablement rétréci au fur et à mesure de la guerre. Les occasions d'actions offensives qui au début nous étaient offertes se font de plus en plus rares et plusieurs brillantes idées ne pourront pas être mises à l'épreuve. Au contraire, même nos champs d'opérations devront peut-être être revisés et restreints. *Les avertissements du ministre de la Marine au sujet de la situation navale sont devenus si graves et si urgents qu'il serait extrêmement dangereux de continuer indéfiniment à faire la sourde oreille. Cette question se pose donc : quelle est celle de nos campagnes d'outre-mer qui importe le moins à l'accomplissement de nos projets et qui impose la plus lourde charge à notre flotte? C'est sans aucun doute la campagne de Salonique dont le but n'a pu être réalisé et qui deviendra non seulement une gêne militaire et navale de plus en plus grande, mais aussi un obstacle politique. A l'exception d'une offensive victorieuse qui pourrait sérieusement menacer Sofia, je ne vois que deux avantages à cette campagne* : a) *elle peut seconder notre diplomatie dans ses tentatives pour détacher la Bulgarie des Puissances centrales*; b) *elle peut servir de protection à la Grèce et empêcher les Allemands de l'atteindre, d'y rassembler de nouvelles ressources en hommes, et de trouver des bases sous-marines et des repaires sur ses côtes et dans ses îles.*

Avec les forces que nous avons actuellement sur ce front, je considère qu'une réelle menace à la Bulgarie est hors de question. La situation géographique et stratégique en Europe centrale est

telle que le front des Balkans devrait être le mieux pourvu en hommes et en canons ou complètement abandonné. Les moyens termes que nous avons adoptés sont inefficaces ou dangereux...

Le Foreign Office *doit examiner sans tarder s'il est possible de détacher la Bulgarie des Puissances centrales. En ce cas la campagne de Salonique n'allongerait pas la liste de nos échecs. Et une Bulgarie non seulement puissante et satisfaite, mais qui aurait trahi l'Allemagne au moment le plus critique de la guerre, jouerait un grand rôle dans le règlement économique des Balkans, sans parler des avantages militaires que nous en retirerions immédiatement. Si c'est possible, il faut essayer. Sinon je ne puis que conseiller un changement de plan : quittons ce front à un moment où notre départ ne compromettra pas la situation de nos Alliés qui resteront sur le front resserré. La situation balkanique est devenue avant tout une situation diplomatique, et nos plans militaires doivent être revisés en conséquence.*

Immédiatement après la Bulgarie, vient la Turquie; il serait possible de l'éloigner des Puissances centrales si le gouvernement russe renonçait définitivement aux droits que lui donne l'accord du Bosphore. Cependant, nous courons le risque que la Russie se retire de la guerre sous un prétexte quelconque, et cet acte aurait des conséquences si graves et si durables que je ne crois pas que nous devons débattre cette question pour le moment : laissons la situation s'arranger d'elle-même au cours des événements. Les agaceries ne sont pas bonnes pour un malade. Supposons donc que notre campagne contre l'empire turc continuera dans toute sa vigueur.

En ce qui concerne la Mésopotamie, nous avons atteint le but que nous nous proposions; nous pouvons donc raffermir notre situation et la rendre imprenable à toute contre-attaque future. Au point le plus commode de son front, le général Maude doit choisir et préparer une forte position défensive pour s'assurer contre toute éventualité en continuant à harceler l'ennemi plus loin...

Cette campagne de Palestine présente d'intéressantes possibilités militaires et même politiques. En progressant vers Jérusalem et Damas, elle constituera pour l'empire turc une menace beaucoup plus grande que tout ce que nous avons entrepris jusqu'ici, à l'exception de la campagne des Dardanelles et de

Gallipoli. Nous devons donc nous attendre à la résistance acharnée et il est indispensable que nous envisagions le transport lent mais complet de nos forces de Salonique sur ce front. Ainsi nous aurons moins besoin d'avoir recours à la dangereuse Méditerranée pour nos opérations d'outre-mer, car l'armée de Palestine pourra être en grande partie ravitaillée par l'Orient, l'Australie et l'Afrique du Sud, et les navires maintenant employés en Afrique orientale seront bientôt attribués à cette tâche. La contraction du front de Salonique et la pression croissante en Palestine amèneront sans aucun doute toutes les forces turques sur les fronts asiatiques de l'empire turc. Il faut bien comprendre que si l'on n'oblige les Russes à peser de tout leur poids en Arménie et si le général Maude ne continue à menacer l'ennemi sur son front, l'armée de Palestine rencontrera une formidable opposition avant même d'atteindre Jérusalem. En tout cas, si nous décidons une vigoureuse offensive, disons-nous bien que ce front très probablement prendra une importance qui ne sera bientôt dépassée que par celle du front occidental. Il faut juger et apprécier la campagne prochaine de ce point de vue si l'on veut éviter les surprises ou les déceptions.

2° *Front occidental.* — Il reste à examiner la question beaucoup plus importante et plus compliquée du front occidental. J'ai toujours considéré comme un malheur, sans doute rendu inévitable par les circonstances, que les armées anglaises soient entièrement accaparées par ce front. Il en résulte que dans un théâtre choisi par l'ennemi, les deux plus importantes armées de l'Entente sont immobilisées sur un front composé de positions presque imprenables. *Il est indispensable que nous gardions l'initiative de l'offensive, mais c'est extrêmement difficile dans la situation où nous sommes placés. Je ne crois pas que nous puissions enfoncer la ligne ennemie sur une grande longueur. Sans doute, grâce à notre supériorité d'artillerie lourde, nous pouvons ébranler un point de la ligne ennemie, mais jusqu'ici nous n'avons pu réaliser qu'une avance relativement courte et aucune raison ne permet d'espérer un changement dans l'avenir immédiat à moins qu'une catastrophe imprévue n'accable l'ennemi. Sur ce front, j'ai admiré le moral de nos officiers et de nos soldats, magnifiques de confiance et d'énergie. Mais ma visite n'a fait que raffermir mon impression : on ne pourra*

arriver à une décision sur ce front qu'en épuisant impitoyablement l'ennemi. Et c'est une méthode lente, coûteuse et aussi dangereuse pour nous que pour l'ennemi. Cette guerre d'usure menace d'épuiser nos réserves en même temps que les réserves allemandes. La victoire en ce cas est fort onéreuse pour le vainqueur.

Mon séjour sur ce front m'a aussi montré combien était peu favorable la situation présente en ce qui concerne la direction suprême de la guerre et l'état de nos réserves stratégiques. Sur ces deux points, j'ai écrit mon opinion dès mon retour au chef d'État-major de l'Empire; il l'a fait figurer dans la note du 17 avril adressée au War Cabinet (0.I. 95 à 274) *et qui a sans doute été attentivement examinée. Je vais répéter brièvement cette opinion.*

Nous avons commencé la guerre très modestement avec une très petite armée, et plutôt en qualité d'auxiliaire de la France qu'en combattant principal. Ce fait a eu une grande influence sur l'ensemble de notre politique militaire qui a été nécessairement fort modeste et presque complètement subordonnée à celle de la France. Notre armée a pris position côte à côte avec celle de la France pour défendre le sol français, et au fur et à mesure que nos forces augmentaient, nous occupions une partie de plus en plus grande des lignes françaises. L'effacement de notre politique et la subordination de notre rôle à celui de la France ont continué; cependant, au cours des deux dernières années, toute la situation s'est transformée et nous sommes maintenant le plus grand adversaire des empires centraux et le principal soutien financier, naval et militaire de l'Entente. Cette situation est anormale.

Mais, chose plus grave, il en résulte que toutes nos armées (à l'exception des forces qui exécutent ailleurs des campagnes) ont été immobilisées sur le front occidental et il ne nous reste aucune réserve stratégique pour des circonstances imprévues. Pour des raisons sans doute excellentes, nous avons peu à peu pris sur nos épaules la charge de la défense de la France et ainsi les armées anglaises et françaises sont fixées sur le front occidental. Les Allemands ont sans doute de grandes réserves; ils pourraient les jeter contre un des fronts ou s'en servir pour faire une diversion et remporter ainsi une victoire...

Je considère que l'heure a sonné pour nous de remédier résolument à ces trois anomalies. Nous devons nous efforcer de recouvrer la haute main de la diplomatie surtout dans les Balkans; nous devons, après l'offensive actuelle, reprendre l'indépendance de notre direction militaire et par-dessus tout récupérer sur le front occidental au moins une de nos armées qui resterait dans le nord de la France ou dans le voisinage de la frontière belge et formerait une réserve employée seulement en cas de graves dangers. Une grande armée, telle que la nôtre, qui n'a pas de réserves stratégiques, court de grands risques. Grâce à leurs réserves stratégiques, les Allemands en décembre dernier ont frappé un grand coup en Roumanie dès qu'ils ont pu craindre que la Roumanie n'envahît la Transylvanie; nous serions également à l'abri de l'imprévu.

Les impressions que j'ai rapportées du front ont été raffermies depuis, car le bruit court que plusieurs membres du gouvernement français n'approuvent pas l'offensive actuelle du général Nivelle et considèrent la défensive comme le système le plus sûr pour l'armée française. Exécuter ce système et l'appliquer aussi à l'armée anglaise, c'est avouer qu'à la fin de la troisième année de la guerre, l'ennemi a encore réussi à nous réduire à la défensive. De plus, les forces de l'ennemi sont plus nombreuses que jamais, elles ont conquis et gardent de grandes parties du territoire de l'Entente; la campagne sous-marine, déjà si grave, augmente en violence; tous ces faits ajoutés ensemble pourraient faire croire à une défaite et démoraliser les nations de l'Entente; le découragement pourrait hâter chez elles de sérieuses tentatives de paix. Et une fois la décomposition commencée, il serait difficile de l'arrêter. Sans doute, le poids de l'Amérique se fera sentir en 1918, mais nous risquons de ne pas arriver jusque-là si des opérations actives ne sont entreprises et si une série de succès militaires ne soutient le moral des nations jusqu'à ce que l'Amérique devienne un facteur décisif.

Le danger d'une méthode purement défensive me paraît si grave que je ferais les propositions suivantes au cas où les Français l'adopteraient. Nous leur demanderions alors de prendre une grande partie de la ligne que nous occupons sur leur front. Comme ils n'auraient pas besoin de grandes réserves pour l'offensive, ils pourraient le faire. Nos forces seraient concentrées vers

le nord; une partie irait à l'arrière comme réserve stratégique, tandis que le reste s'efforcerait de s'emparer de la côte nord de Belgique et de chasser l'ennemi de Zeebrugge et d'Ostende. Ce sera une tâche formidable, surtout si les Russes et les Français restent passifs, et il faudrait faire tous les efforts pour les pousser à être aussi actifs que possible, même s'ils ne peuvent vraiment reprendre l'offensive. Mais, aussi difficile que ce soit, notre offensive doit être continuée à tout prix, et une attaque destinée à reprendre la côte belge et à priver l'ennemi de deux bases sous-marines avancées me paraît plus avantageuse que l'offensive actuelle qui, si elle réussit à chasser l'ennemi de France, rendra les Français peu désireux de dépasser ce but. Si les Français sont résolus à continuer l'offensive, notre tâche, c'est-à-dire la tâche des Anglais, sur le front occidental, deviendra si difficile que le Cabinet décidera peut-être de renoncer à la campagne de Palestine et d'amener nos troupes de Salonique sur notre front occidental comme renfort.

Je le signale parce que, à mon avis, le moment approche où l'ensemble de la situation militaire devra être soigneusement examinée par le War Cabinet et les circonstances peuvent obliger nos ministres à restreindre nos fronts militaires plus encore que je ne l'ai proposé. Nous approchons de la dernière période de cette longue lutte et nous ne pouvons nous permettre de faire d'autres fautes, et tout faux mouvement d'un côté ou de l'autre pourrait être décisif et fatal.

3° Éventualités. — *C'est pourquoi je désire qu'on établisse une réserve stratégique suffisante. Le chapitre des hasards de guerre est long et curieux et plus d'un combat a été décidé à la dernière minute par un incident imprévu. Nous voulons qu'une force de réserve nous assure contre les surprises et les accidents et aussi nous permette de saisir les occasions favorables d'offensive qui peuvent se présenter à nous...*

4° Révision des systèmes. — *Il est un dernier point sur lequel je demanderai avec insistance l'attention du War Cabinet : le moment est venu, ou viendra bientôt, où la situation stratégique, à la fois militaire et navale, relativement à nos ressources et à notre diplomatie, devra être de nouveau examinée dans son ensemble; dans la mesure du possible une ligne de conduite précise devra être formulée sur les points indiqués dans cette note aussi bien*

que sur d'autres dont je me suis abstenu de parler. Si le ministre de la Marine et le chef d'État-major de l'Empire ne dirigent pas le War Cabinet sur les questions de politique générale, il leur est impossible d'obtenir de la machine de guerre qu'ils font marcher le rendement le plus grand et le plus efficace.

J. C. S.

29 avril 1917.

Sir William Robertson envoya au War Cabinet le commentaire suivant sur les documents Smuts.

OPÉRATIONS SUR LE FRONT OCCIDENTAL

1° *Le Gouvernement français apparemment ne tient pas à poursuivre une sérieuse offensive. Si c'est vrai, cela amènera un changement radical dans la situation militaire. Les offensives locales que les Français, dit-on, envisagent, n'auront aucun véritable effet. Il n'y a pas de milieu : ou on livre bataille avec la résolution de vaincre l'ennemi ou l'on se borne à la défensive. Des expressions comme la défensive active et l'offensive défensive ne sont que des mots sans signification réelle.*

2° *Si les Français s'arrêtent et ne veulent plus entendre parler de combats violents et de grosses pertes, il sera difficile, sinon impossible, de leur persuader d'entreprendre de nouveau une grande offensive. En mettant les choses au mieux, on peut penser qu'ils ne recommenceront pas à se battre avant le printemps de 1918, car tant que l'armée américaine n'aura pas débarqué en France, aucune raison ne permet de supposer que les Alliés seront en meilleure posture que maintenant pour combattre sur le front occidental.*

3° *Voici les avantages que les Français peuvent invoquer pour l'inaction : l'Allemagne peut être réduite à la famine (nous ne pouvons y compter, car déjà elle peut se ravitailler en Rounie et elle aura peut-être plus tard la Russie); les pertes seront moins grandes et par conséquent le nouveau système sera populaire en France (cet argument est celui qui a le moins de portée); l'Amérique peut envoyer des troupes. Mais est-il certain que dans neuf ou douze mois nous aurons assez de navires pour transporter*

environ 500 000 Américains en France et les y maintenir[1]*? Est-il certain que notre marine tiendra bon encore une année et que les Anglais et les Français pourront supporter une année d'inactivité tout en subissant des privations de plus en plus grandes?*

4° *Pourrons-nous garder à nos côtés l'Italie et la Russie si l'Allemagne est libre de les frapper de toutes ses forces? Pour le moment, la Russie est une proie facile et ne peut pas supporter une attaque formidable. Quelle sera l'attitude du nouveau gouvernement russe à notre égard si nous permettons que son pays soit écrasé de nouveau? Le danger italien est bien connu et il est inutile d'en parler davantage.*

5° *Les dangers que je viens d'énumérer brièvement sont les dangers de l'inaction. Quels sont les avantages d'une continuation de l'offensive?*

Dans chaque bataille un moment de grande tension arrive et celui des deux adversaires qui serre le plus fort les dents est habituellement le vainqueur.

Pour remporter un succès décisif, il faut que les réserves de l'ennemi soient épuisées. C'était autrefois une question d'heures, c'est maintenant une question de semaines et de mois. Le général qui a les dernières réserves gagne presque toujours la victoire.

Quand le général Nivelle exposa son plan au War Cabinet, je dis que je ne croyais pas dans une percée aussi prompte que celle qu'il envisageait. Je n'avais jamais cru dans une percée de ce genre et ce n'était d'ailleurs pas nécessairement le prélude d'une paix satisfaisante. Si nous épuisons suffisamment les réserves de l'ennemi, nous remporterons sans doute un succès assez grand pour le persuader que de pires désastres l'attendent et qu'il est inutile de continuer la lutte.

6° Dans la bataille actuelle notre succès a dépassé nos espoirs (par exemple nous avons capturé environ 250 canons) et si les Français ont été déçus, c'est surtout parce que leurs espoirs étaient ridiculement exagérés. Ils n'ont pas gagné beaucoup de terrain, mais nous avons fait ensemble dans les réserves allemandes une brèche plus grande que nous ne l'avions cru possible. Sur 40 divisions, 20 ont été entraînées

1. L'Angleterre à elle seule a pu trouver assez de vaisseaux pour transporter un million de soldats en France en 1918. Les vaisseaux américains en amenèrent un autre million.

dans le combat sur le front français et 16 sur le nôtre. Le combat, quoique sans aucun doute très violent, progresse lentement et régulièrement en notre faveur, et si l'ennemi nous repoussait chaque jour et avait déjà pris 40 000 prisonniers et 400 canons, je crois que nous ne serions pas sans anxiété. Il ne l'est pas non plus, comme le montrent les renseignements venus d'Allemagne et le ton des récents communiqués allemands. *Pour la première fois depuis la guerre, l'Allemagne doit résoudre chez elles des difficultés de main-d'œuvre vraiment graves. La proclamation du général Grœner (télégramme de Sir W. Townley daté du 27 avril) en est un témoignage incontestable. L'Allemagne se propose évidemment de garder la défensive en Occident et de résister jusqu'à ce que sa campagne sous-marine ait eu le temps de produire ses effets. Elle espère que ceci arrivera avant les prochaines récoltes, car dans l'intervalle les privations de son peuple seront terribles. Si, aux inquiétudes que lui inspire la question de nourriture, nous ajoutons les inquiétudes d'ordre militaire, nous l'obligerons à capituler. Nous la faisons combattre malgré elle et cela seul justifie la continuation de l'offensive.*

Au contraire, si, par notre inaction, nous laissons l'Allemagne remporter des succès faciles sur des fronts autres que le front occidental, si nous la laissons proclamer au monde que nous sommes vaincus, elle gardera certainement la confiance de son peuple et de ses alliés, et grâce à ses avantages et à ses récoltes augmentées par les récoltes roumaines, elle sera, en 1918, dans une situation militaire qui lui permettra de regarder avec calme l'arrivée d'une douzaine de divisions américaines sur le front occidental en admettant que nous ayons assez de navires pour les amener et les maintenir.

7° *A mon opinion, les risques de l'attente sont trop grands, et nous devons faire tous nos efforts pour décider les Français à combattre. Dans un document qui vient d'être mis en circulation, le général Smuts justifie cette opinion. Il dit en parlant du front occidental : « Il est indispensable que nous gardions l'initiative et l'offensive, mais elles sont difficiles dans la situation où nous sommes placés sur ce front...*

« *...Les impressions que j'ai rapportées du front ont été raffermies depuis, car le bruit court que plusieurs membres du gouvernement*

français n'approuvent pas l'offensive actuelle du général Nivelle et considèrent la défensive comme le système le plus sûr pour l'armée française. Exécuter ce système et l'appliquer aussi à l'armée anglaise, c'est avouer qu'à la fin de la troisième année de la guerre, l'ennemi a encore réussi à nous réduire à la défensive. De plus, les forces de l'ennemi sont plus nombreuses que jamais, elles ont conquis et gardent de grandes parties du territoire de l'Entente; la campagne sous-marine, déjà si grave, augmente de violence; tous ces faits ajoutés ensemble pourraient faire croire à une défaite et démoraliser les nations de l'Entente; le découragement pourrait hâter chez elles de sérieuses tentatives de paix. Et une fois la décomposition commencée, il serait difficile de l'arrêter. Sans doute, le poids de l'Amérique se fera sentir en 1918, mais nous risquons de ne pas arriver jusque-là si des opérations actives ne sont entreprises et si une série de succès militaires ne soutient le moral des nations jusqu'à ce que l'Amérique devienne un facteur décisif... »

8° *Si nous ne pouvons persuader aux Français de combattre, ou s'ils acceptent de combattre mais que nous ne soyons pas absolument sûrs qu'ils ont l'intention de le faire avec vigueur, nous insisterons comme pis aller pour qu'ils prennent une grande partie de notre front et nous continuerons nos préparatifs pour attaquer en Belgique. Je ne conseille pas que cette opération soit exécutée si les Français ne font rien et si sur le front occidental les troupes allemandes sont aussi nombreuses que maintenant, car je doute que ce soit possible dans ces circonstances*[1].

Mais il est très important que cette opération soit entreprise si elle est praticable, et dès que l'ennemi nous donnera une chance de succès nous en profiterons; malgré tout ce qu'on peut dire et faire, nous sommes obligés de continuer la bataille que nous avons commencée avec les Français; nous n'avons pas le choix des moyens.

9° *Depuis longtemps je montre au War Cabinet combien il est nécessaire que nous prenions plus d'autorité dans les questions d'ordre militaire, car j'ai toujours senti qu'un moment*

1. L'opinion exprimée ici par le chef d'État-major est contraire à l'attitude qu'il adopta en juin, quand la question d'une grande offensive pour libérer la côte belge fut résolue.

viendrait où le gouvernement français flancherait. Ce moment est venu; une seule ressource nous reste : nous charger, et sans perdre de temps, de toutes les responsabilités. Je joins une note du lieutenant-général Wilson qui est de mon avis.

W. ROBERTSON
C. I. G. S.

30 avril 1917.

En raison des allusions méprisantes à « l'échec de l'offensive Nivelle » qui devinrent après un des clichés de l'État-major, il est intéressant de rappeler en quels termes mûrement réfléchis Sir William Robertson résuma le résultat obtenu quinze jours après la bataille. A son avis, « nos espérances étaient dépassées ». Français et Anglais avaient fait dans les réserves allemandes « une brèche beaucoup plus grande que nous ne l'avions cru possible ». Il était si satisfait de l'avance accomplie qu'il était désireux de continuer l'offensive. En ce qui concernait notre politique générale, il retournait à la stratégie de l'usure. Il n'avait qu'une idée dans la tête : épuiser les réserves de l'ennemi. Il ne semble pas avoir songé que peut-être en même temps nous épuisions nos forces et que le succès d'une guerre d'usure dépend de l'équilibre des pertes. Il est très pessimiste, même méprisant, à l'égard de l'aide américaine. L'avenir lui paraît également très sombre en ce qui concerne l'attaque sous-marine et ses effets. Il croit qu'en 1918 les Alliés n'auront pas assez de vaisseaux pour amener un demi-million d'Américains et les maintenir. Il envisageait aussi qu'à cette époque la disette nous aurait peut-être forcés à conclure une paix désavantageuse. C'était un ami intime de Jellicoe et ils travaillaient dans la plus étroite collaboration. Tous deux calculèrent le résultat probable de l'attaque sous-marine des Allemands. C'est le vrai sens de ses allusions aux navires. Cela peut expliquer son consentement au projet d'une campagne dans les Flandres. Dans sa note, il ne se montre pas très optimiste sur les chances de succès, mais il la considère presque comme un dernier effort désespéré. Il ne peut trouver autre chose en attendant que l'offensive Nivelle continue.

Il faut que j'ajoute un mot sur mon attitude à l'égard de cette offensive.

A la Conférence de Rome, je fis en vain tous mes efforts pour dissuader mes collègues français de tenter une autre grande offensive en France cette année et j'indiquai quel en serait le résultat. Je conseillai une attaque ailleurs, sur le front italien. Quand ils insistèrent sur l'annulation de notre engagement de Chantilly, je pus d'autant moins reprendre la signature anglaise et risquer de rompre l'Alliance que tous nos conseillers militaires se rangeaient de leur côté. Lorsque, à Rome, Robertson prit parti pour la thèse française, il n'ignorait aucune des modifications que Nivelle avait fait subir au plan de Chantilly. A cette conférence ce fut son avocat le plus ardent et le plus acharné. Quand l'opération Nivelle fut la seule laissée sur le tapis, je fis tout ce que je pus pour qu'elle réussît et je donnai tous les moyens de transport, le matériel et les hommes dont nous pouvions disposer. Je présentai l'unité de commandement comme une condition essentielle de succès. Malheureusement la première expérience ne réussit pas. Les faits que j'ai racontés permettront aux lecteurs de cette lamentable histoire d'absurdités, de querelles, de jalousie, de manque de tact et de mauvaise humeur, de blâmer ceux qui ont compromis la victoire. L'unité de direction dut attendre que les événements aient forcé les généraux à faire passer les exigences d'une cause commune en danger avant leur orgueil personnel et leurs susceptibilités nationales. Il fallut un plus grand désastre que la déception Nivelle pour arriver à ce but. Malgré tout, cette offensive fut pour l'armée anglaise un succès marqué beaucoup plus grand que la bataille sur la Somme. Elle aurait pu s'achever par un triomphe si l'on avait su en tirer profit habilement et résolument. Mais une fois de plus les « cavaliers » avaient gâté la fête.

N'y avait-il rien de plus à gagner en continuant une attaque entreprise avec tant de craintes dans notre secteur? C'est une question que je ne suis pas assez compétent pour trancher. J'étais porté à me ranger à l'avis de Pétain et à croire qu'on ne gagnerait rien en poursuivant une grande offensive. Mais je savais que d'autres membres du Cabinet étaient d'une opinion différente, en particulier le général Smuts que le Cabinet avait envoyé sur le front pour faire un rapport sur la situation et qui revenait de sa visite aux quartiers généraux

partisan convaincu de l'offensive occidentale. Je m'aperçus par la suite que la plupart des membres du War Cabinet étaient frappés par l'appui enthousiaste qu'il accordait aux calculs et aux avis de l'État-major.

Aucune mauvaise nouvelle ne nous était encore arrivée de France. Les plus graves vinrent plus tard. Si nous avions connu l'exacte condition de l'armée française à ce moment, je suis convaincu que le général Smuts aurait hésité à rejeter le sage conseil de Pétain.

Les documents de Smuts et de Robertson furent mis en circulation parmi les membres du Cabinet et furent examinés à la réunion du 1er mai. Au cours de la discussion, le chef d'État-Major de l'Empire lut une lettre de Sir Douglas Haig. Celui-ci remarquait qu'on ne savait qui était *de facto* le Général en Chef de l'armée française puisque le général Nivelle était encore le Général en Chef titulaire tandis que le général Pétain avait été nommé chef d'État-major au Ministère de la Guerre français. En tout cas le field-maréchal ne doutait pas que le gouvernement français n'eût pris la haute main sur les opérations et qu'il ne fût en faveur de la défensive. Sir Douglas Haig jugeait qu'il ne pouvait continuer son offensive si les Français n'y apportaient pas un concours actif et il proposait de modifier ses plans pour s'adapter à la situation.

Les questions soulevées au War Cabinet furent les suivantes :

1° A la Conférence anglo-française, le représentant anglais presserait-il le gouvernement français de poursuivre activement l'offensive?

2° Quelle attitude le représentant anglais adopterait-il si les Français refusaient de prendre l'offensive, ou bien s'ils acceptaient, mais montraient par leur attitude qu'ils n'avaient pas l'intention de remplir leur promesse jusqu'au bout?

Je résumai les arguments auxquels les représentants anglais auraient sans doute à répondre. Les Français, remarquai-je, pouvaient avancer que deux très grands généraux étaient hostiles aux grandes offensives : le général Alexeieff et le général Pétain. Le premier avait déclaré que la Russie ne pouvait entreprendre une grande offensive cette année-là; par conséquent, en Occident, les Alliés trouveraient devant

eux la grande masse des réserves allemandes, et s'ils attaquaient, épuiseraient leurs forces dans une opération qui n'offrait aucune chance de succès, affaiblissant ainsi leur faculté d'offensive pour 1918. Le général Pétain, diraient les Français, avait prédit avec exactitude l'échec de l'offensive du général Nivelle, et préférait des attaques faites par surprises, moins ambitieuses mais plus fréquentes. Les Français demanderaient quelles chances de succès pouvait avoir une offensive sur le front occidental cette année. A l'aide de chiffres ils prouveraient que les Allemands étaient supérieurs en artillerie lourde et que numériquement les Alliés n'avaient pas une vraie supériorité, en un mot, qu'on manquait d'hommes et de matériel nécessaire pour entamer une offensive victorieuse. Ils exposeraient que les effets du blocus se faisaient sentir sur l'ennemi; qu'en 1918 la situation russe serait définitivement réglée d'une façon quelconque et que les États-Unis enverraient cinq cent mille hommes sur le champ de bataille. Si nous n'avions pas assez de navires pour transporter l'armée américaine sur le font occidental, on pourrait l'envoyer en Russie où les Américains auraient amélioré les moyens de transport. Ils plaideraient en faveur de la méthode défensive sur le front occidental, disant que pendant ce temps nous pourrions employer nos troupes supplémentaires à régler la situation ailleurs — en Syrie par exemple, — et à éliminer de la guerre, d'abord la Turquie, puis la Bulgarie et enfin peut-être même l'Autriche. Ils déclaraient que la confiance des généraux anglais ne prouvait rien car les généraux anglais et français avaient maintes fois exprimé leur confiance avant d'autres offensives en Occident qui cependant n'avaient jamais réussi.

Ces considérations, remarquai-je, ne pouvaient être repoussées avec mépris et je reconnaissais qu'elles ne me laissaient pas insensible. De plus, il existait une possibilité que nous ne pouvions négliger; dans quelques mois peut-être des demandes instantes de paix nous seraient faites. Si la Russie s'effondrait, vaincre l'Allemagne serait au-dessus de nos forces, car le blocus perdrait beaucoup de son efficacité, et l'ennemi disposerait de toutes ses forces contre les Alliés d'Occident. La perspective d'une Conférence de Paix, alors que l'ennemi

était en possession d'un grand morceau de territoire allié et sans que nous ayons achevé la conquête de la Mésopotamie et de la Syrie, était peu engageante. On disait que le général Pétain était un homme résolu et déterminé et que M. Painlevé lui prêterait un appui énergique. En nous refusant leur concours, les Français nous empêchaient de continuer l'offensive et nous ne pourrions réussir si une grande partie des réserves allemandes n'étaient retirées. Enfin je rappelai au War Cabinet que nous n'avions pas assez d'hommes pour soutenir un combat avec la masse des réserves allemandes avant que les États-Unis nous aient apporté leur aide. Je rappelai aussi que pour maintenir notre marine au minimum exigé par la guerre, il nous fallait construire trois millions de tonneaux; nous ne pouvions donc envoyer au front les ouvriers de constructions navales ou d'autres métiers analogues. La flotte était pour le moment notre point faible et nous ne pouvions retirer les hommes des chantiers. Au contraire, les enquêtes faites au cours de la semaine précédente m'avaient fait conclure que nous serions obligés d'enlever les hommes à l'armée pour les remettre dans les chantiers. En exposant ainsi tous les arguments contre la continuation de notre offensive en Occident, j'expliquai que je ne prenais pas fait et cause pour eux, mais que je considérais qu'ils méritaient un examen sérieux. Cette déclaration représentait mon opinion sur la situation militaire et les perspectives pour 1917. Aucun de mes collègues cependant ne se rangea à mes côtés pour défendre mon attitude et ma ligne de conduite.

La discussion qui s'engagea montre que le Cabinet dans son ensemble n'approuvait pas mon opinion.

On déclara que si les Alliés se contentaient d'un système défensif en Occident ou du système de petites offensives attribué au général Pétain et qui, aux yeux du chef d'État-major de l'Empire et du général Smuts, ne différait pas d'une simple défensive, les Allemands pourraient tourner leurs réserves contre la Russie ou l'Italie. La Russie, convenait-on en général, était le point faible de l'Alliance. Mais une offensive allemande contre la Russie serait-elle avantageuse ou non? Les avis différaient là-dessus. Les uns pensaient qu'une attaque pourrait affermir la résistance russe et faire renaître

l'union dans la nation; les autres qu'une défaite décisive et de lourdes pertes amèneraient un effondrement complet. Tout en admettant que les Alliés n'avaient pas de grandes chances d'enfoncer la ligne allemande cette année, on déclarait qu'à force de harceler l'ennemi, nous pourrions l'amener à se soumettre à une paix honorable pour les Alliés. A ce sujet on remarqua que l'Allemagne atteindrait probablement le dernier degré de dépression et de misère avant les prochaines récoltes. Les Alliés, au contraire, pouvaient encore fournir un grand effort militaire. Plus tard, après de lourdes pertes causées par une longue guerre sous-marine, bien que loin d'être réduits à la famine, nous devrions employer tous nos navires pour subvenir aux besoins essentiels de la nation et par conséquent réduire notre effort militaire. Nous retirer maintenant de la lutte serait perdre le moment où notre force était à son maximum et où les anxiétés de l'ennemi étaient les plus vives. On insinuait aussi qu'abandonner nos efforts à cette période de la guerre serait assener un coup fatal au moral des Alliés. A ce sujet, on remarqua que les socialistes français avaient par deux voix seulement refusé de se rendre à une conférence socialiste internationale convoquée à Stockholm, dans l'intérêt de la paix, et où des socialistes allemands devaient assister.

Le général Smuts insistait sur la question du moral. Il considérait qu'abandonner l'offensive dans la troisième année de la guerre serait funeste et le commencement de la fin. On ne pourrait maintenir la confiance du peuple; le pessimisme et le désespoir se déchaîneraient parmi les Alliés, tandis que les Allemands reprendraient espoir et auraient le temps de sortir de leur abattement. Il ne pensait pas que nous enfoncerions la ligne allemande, mais en harcelant impitoyablement l'ennemi, nous pourrions l'obliger à capituler. Sans enfoncer ses lignes, nous pouvions lui briser le cœur. C'était une dure tâche et elle entraînerait de lourdes pertes, mais aussi malheureux que ce fût, le front occidental représentait un grave problème qui ne serait résolu que par cette méthode. Pour remplacer les pertes, nous pouvions compter sur les États-Unis, mais attendre pour agir l'aide des États-Unis, c'est-à-dire 1918, pourrait être désastreux. Si les Français refusaient

de prendre l'offensive nous ne devrions pas nous arrêter et nous devrions leur demander de prendre la ligne que nous avions occupée pour favoriser les plans du général Nivelle. De plus le général Smuts affirmait que dans aucun cas les Français ne resteraient entièrement passifs. Il considérait que d'un point de vue purement anglais, mieux valait attaquer dans les Flandres où les Anglais avaient des buts importants à atteindre et laisser aux Français le stimulant de chasser les ennemis de France, stimulant qui manquerait si les récentes opérations avaient réussi à repousser les ennemis de l'autre côté de la Meuse.

Le ministre de la Marine remarqua que la flotte pourrait être le facteur décisif et s'engagea à examiner les moyens de transport qu'on pourrait mettre à la disposition des Américains en 1918.

Après avoir examiné de nouveau les considérations ci-dessus, le War Cabinet décida :

1° Que les représentants anglais qui assisteraient à la Conférence engageraient les Français à continuer l'offensive;

2° Si, après avoir entendu l'opinion du général Pétain ou après une conférence entre le chef d'État-major de l'Empire et le général Pétain, ils n'étaient pas sûrs que l'offensive française pût être efficace, ils réclameraient notre entière liberté d'action et demanderaient à l'armée française d'occuper de nouveau les tranchées récemment prises par les forces anglaises.

Persuadé par ces considérations, le War Cabinet se rangea à l'avis de ses chefs militaires et décida que la meilleure ligne de conduite dans l'avenir immédiat était de continuer à harceler les Allemands sur le front français; on les empêcherait ainsi d'attaquer la Russie déchirée par la discorde pour la mettre hors d'action; on les empêcherait aussi d'envoyer des troupes à l'aide des Autrichiens que les Italiens se disposaient à attaquer. Par la suite, nous nous aperçûmes que l'offensive en Occident aboutissait à un résultat tout différent et se terminait par l'hécatombe de notre armée.

Sir Douglas Haig et Sir William Robertson me demandèrent de les accompagner à Paris pour assister à la Conférence tenue le 4 mai afin de discuter l'ensemble de la situation avec le gouvernement français et le nouveau général en chef. Avant la

réunion des ministres et des généraux, une Conférence militaire eut lieu au Ministère de la Guerre. Nous arrivâmes là à un accord et une déclaration exposant les résultats de cet accord fut lue à la Conférence qui, l'après-midi, réunit les ministres et les généraux.

Voici la copie de la déclaration faite par Sir William Robertson :

24 mai 1917.

Je me suis entretenu ce matin avec les généraux Pétain et Nivelle et le field-maréchal Sir Douglas Haig. Nous avons examiné toute la situation, y compris la situation en Russie et en Italie, et l'entrée de l'Amérique dans la guerre, et nous avons conclu d'un commun accord qu'il est indispensable de continuer l'offensive sur le front occidental. Une grande partie des réserves ennemies ont déjà été épuisées par les attaques françaises et anglaises. Si l'ennemi a le temps de se remettre, les fruits de ce succès seront perdus. Il sera libre d'attaquer ou la Russie ou l'Italie, et ni l'une ni l'autre n'est maintenant en état de résister à une attaque puissante. Son but est d'encourager son peuple à tenir bon jusqu'à ce que la guerre sous-marine ait agi; et si on lui permet de remporter des succès faciles et de proclamer au monde qu'il a vaincu ses deux principaux adversaires, il atteindra ce but. Cela pourrait être fatal à nos espoirs de victoire. Nous pensons donc à l'unanimité que la situation a changé depuis que le plan pour l'offensive commencée en avril a été accepté par les deux gouvernements et que ce plan n'est plus en vigueur. Il ne s'agit plus d'enfoncer le front de l'ennemi et de nous proposer des objectifs éloignés. Il s'agit d'user et d'épuiser la résistance de l'ennemi et, ceci fait, d'en profiter le mieux possible. Pour y arriver nous sommes d'accord qu'il est absolument nécessaire de combattre avec toutes nos forces disponibles afin de détruire les divisions de l'ennemi. Il n'y a pas, pensons-nous, de milieu entre cette solution et la défensive qui, à cette période de la guerre, équivaudrait à un aveu de défaite. Nous sommes tous d'avis que notre but peut être atteint en attaquant sans cesse avec des objectifs limités, en tirant le meilleur parti de notre artillerie. Nous espérons ainsi arriver au but avec le moins de pertes possible.

Ayant accepté à l'unanimité les principes ci-dessus, nous considérons que les méthodes à adopter pour les mettre à exécu-

tion doivent être laissés aux généraux à qui incombe cette tâche et qu'ils doivent immédiatement les examiner et les arrêter.

Puis suivit une discussion qui mit en relief toutes les conditions de l'accord.

Le général Pétain exprima son approbation et déclara que les généraux acceptaient les détails aussi bien que le principe général. En résumé, il s'agissait de maintenir une offensive par une action limitée avec des objectifs définis, et les généraux anglais insistèrent sur le fait que toutes les forces anglaises et françaises devaient être employées dans ce dessein. J'appuyai sur ce point avec énergie et j'affirmai qu'il était indispensable de réunir toutes nos forces contre l'Allemagne. Je fis remarquer que la France et l'Angleterre étaient portées à sous-estimer les succès remportés parce qu'elles les comparaient aux espoirs peut-être exagérés qui avaient entouré le début de l'offensive.

Je demandais quels seraient nos sentiments si nous avions perdu 45 000 prisonniers, c'est-à-dire en réalité 5 divisions de combattants, 450 canons, comprenant quelques canons de lourd calibre, environ 800 mitrailleuses, si nous avions eu 36 divisions de réserve mises hors de combat et si nous avions perdu 70 milles carrés de territoire. Le pessimisme se serait emparé des deux pays et il eût été difficile de ranimer leur ardeur. Les documents capturés prouvaient que les Allemands manquaient de matériel et nous savions que le problème de la nourriture était plus sérieux pour eux que pour nous. Nous devions continuer à frapper de toutes nos forces; les Allemands finiraient par s'effondrer comme ils le faisaient toujours.

M. Ribot approuva mes paroles. Il dit que nous borner à la défensive après trois années de guerre serait un système inconsidéré et imprudent. Il ne fallait pas abandonner la lutte. Mais la question des effectifs était vraiment sérieuse, surtout pour la France qui avait soutenu seule le choc du combat en attendant que l'armée anglaise fût prête. C'est pourquoi la France, tout en déployant toute sa force, devait se garder des pertes excessives.

Je répétai que nous étions prêts à engager toute notre force dans l'attaque, mais que c'était inutile si les Français ne nous

imitaient pas. Sinon les Allemands opposeraient leurs meilleurs hommes, leurs canons et toutes leurs munitions à l'armée anglaise et plus tard aux Français. Les attaques faibles et sans conviction finissaient par être les plus coûteuses.

M. Painlevé dit que le gouvernement français était de mon avis, mais il fallait remettre les choses au point. Depuis la dernière offensive, on croyait que la France demandait une offensive passive pour épargner la vie de ses enfants. En réalité le gouvernement français avait l'intention d'adopter la meilleure méthode pour utiliser les ressources françaises avec un minimum de pertes; il pensait que tous les membres de la Conférence décidaient à l'unanimité de continuer à faire à l'ennemi le plus de mal possible.

La discussion se termina par des protestations de confiance : les deux nations étaient sûres que chacune d'elles apporterait toutes ses forces à la cause commune.

Le général Pétain ne se départit pas de son système d'offensives « limitées ». La stratégie de la rupture qui avait inspiré les offensives de la Champagne, de la Somme, du Chemin des Dames et plus tard celle des Flandres, fut ainsi complètement rejetée en faveur de la méthode d'offensives limitées avec un objectif précis qui fut plus tard exécutée avec tant de succès par le général Pétain à Moronvilliers et à Verdun.

Il faut remarquer que, à la Conférence et après, Sir William Robertson accepta sans réserve la méthode de Pétain qui consistait à « tirer le meilleur parti de l'artillerie ». Par ce système, Pétain épargnait la vie de ses hommes et décimait l'ennemi au moyen d'un violent bombardement. Le chef d'État-major de l'Empire affirmait catégoriquement qu'il « ne s'agissait plus d'enfoncer le front ennemi et de se proposer des objectifs éloignés ». Ainsi, implicitement, il blâmait le projet d'une grande offensive ayant pour but d'enfoncer les lignes allemandes dans les Flandres et de libérer la Belgique. Une telle opération ne pouvait être décrite comme une offensive limitée sans objectif éloigné.

Tel fut le résultat de la Conférence de Paris.

LLOYD GEORGE

(Traduction de madame FOURNIER-PARGOIRE.)

LE BOUQUET PORTUGAIS

ENVOI

à Madame Branca de Gonta Colaço.

Je vous envoie un bouquet que ma main...
(C'est du Ronsard, vous le savez, Madame) :
Moi, mon bouquet sera fané demain,
Mais, près de vous, chère cueilleuse d'âmes.

Il vient du temps où mon désir erra
Au doux pays des douces poétesses,
Des peintres purs, des belles Senhoras,
Royal azur où vivent les déesses.

Je n'aurai vu de ces mille splendeurs
Que ce qu'en voit le passant, et qui rêve,
Mais un voyage est un jardin d'odeurs
Dont le parfum plus tard en nous s'élève.

Et l'étranger reviendra, je le sais,
Un clair matin de printemps ou d'automne,
Vous rapportant, mieux qu'un bouquet français,
Son cœur, fidèle aux amis de Lisbonne.

J'irai revoir ces villes, et ces champs,
Peuplés d'histoire ou rayonnants de grâce,
Et réentendre, aux auberges, le chant
Qu'offre à la nuit la campagne qui passe...

Mais, retrouvant ces trésors en faisceau,
Je reverrai, sourire d'ambroisie,
Le beau salon de Jorge Colaço
Où vous régnez comme la Poésie.

DANS LES CAFÉS DE LISBONNE

à Madame Irène de Gonta.

Dans les cafés de Lisbonne,
Que de rêves j'ai semés.
La bière était belle et bonne,
Les cigares parfumés.

Gentiment inconfortables
Et peu faits pour l'étranger,
A leurs minuscules tables
Qu'il fait bon pourtant songer.

Le soleil, les bruits, la rue,
Un verre de Moscatel,
Toute peine disparue,
On peut s'y croire immortel.

Là, sans tapage et sans gestes,
Des hommes noirs discutaient;
De charmants plats indigestes
S'en venaient, et repartaient.

Au marché, les jardinières
Vous sourient pour deux œillets.
Le pied nu des sardinières
Fleurit les pavés mouillés,

Et leur grâce souveraine
Fait croire au sort triste et beau
De « la petite Sirène »
Vu par Valéry-Larbaud.

Plus tard quelques élégantes
Au teint de rose et de lait
Rangent leurs autos fringantes
Près des marbres d'un palais.

Là-bas, la rade étincelle
Entre la terre et les eaux;
Et dans l'azur qui ruisselle
Nage un grand cercle d'oiseaux.

Sur la Place magnifique,
Le crépuscule lilas
Sort son pavois pacifique
Pour de sublimes galas,

Cependant qu'un couchant rose,
Apprêts d'un céleste bal,
A longs feux dorés arrose
Les façades de Pombal.

LEIRIA

à M. E.-A. Pimentel de Figueiredo.

O petite ville innocente,
Image pure et ravissante
Des plaisirs que le voyageur
Nourrit sous son manteau songeur,

Leiria rieuse et paisible,
Pays du bonheur invisible,
Je sens en moi briller toujours
L'arc-en-ciel de tes simples jours.

Nymphes-madones paysannes,
Tes campagnardes sur leurs ânes,
Pâles, passaient au petit trot,
Belles comme Inès de Castro.

A ta fontaine, les servantes,
Rustiques guirlandes vivantes,
Fleurissaient ton air de leur chants
Mélancoliques et touchants.

Puis sur les douceurs coutumières
Le soir mit ses humbles lumières :
Le marché s'est vidé soudain,
Des amoureux vont au jardin.

Professeurs, architectes, peintres,
Se réunissent sous les ceintres
De ce café d'Abadia
Que l'amitié me dédia.

Au bruit de l'eau qui se désole,
D'autres promènent, sous les saules
Chers à Narciso da Costa,
Et que le progrès dévasta.

Enfin minuit, ou sa demie,
Tinte sur la ville endormie;
Tout là-haut, le château puissant
Veille, baigné par le croissant :

— O lune de Lusitanie,
Quelle suave litanie
Égrenait pour ton Ariel
Votre soir immatériel...

LES ÉTUDIANTS A COÏMBRE

à Madame Allard.

Les étudiants, à Coïmbre,
Sont tout de noir habillés :
Cape et redingue, leur ombre
N'a plus où mettre les pieds.

Ils circulent en cohortes,
Dévisageant sans douceur
L'étranger qui se hasarde
A se vêtir de couleur.

Parfois leur cohue immense,
Étendards, rubans et cris,
Emplit la cité charmante
D'un flot comme de conscrits.

Ils baignent d'un beau vacarme
Les hôtels et les cafés,
(Les bourgeois mangent et dorment
A l'époque des congés).

Ils semblent aimer le monde
Plus que l'Université,
Mais le passant se demande
S'ils ont bien tort, et se tait :

Car peut-être la sagesse,
C'est, comme ces écoliers,
D'être gai, bruyant et jeune,
Mais tout de noir habillé...

NOUVEAUX COPHÉTUESQUES

Bonne Aventure.

— Rossignol que j'entends
Tout là-haut sur les roches,
Devant qu'il soit longtemps
Tu préludes aux Cloches.

— Il faudra croire à l'Ange
Que l'on nomme Hasard,
Quand dans la ville étrange
Vous entendrez Mozart.

— Au fond de la forêt
Brille un lac de lumière,
O Belle : vous aurez
Un cœur et la chaumière.

Épitaphe.

I. m. P.-J. T.

Les roses de France et la violette,
Et le laurier noir plus doux que les lys,
Muse, et vous, amis! Qu'ils ensevelissent
Le sommeil dernier où sourit Toulet.

Philatélie.

Où est ce temps
céleste
quand dans ma serviette
de lycéen

entre *les Mots grecs* et le *De viris*
j'emportais l'album de timbres
d'Arthur Maury
(la plus ancienne maison française
fondée en 1860)
Enfance! Douceur sainte!
On échangeait toujours les mêmes
mais moi je cédais mes plus rares
pour le baiser distrait suave
d'une petite fille
qui préférait hélas
une « surcharge oblitérée »
à mes sonnets de quatorze vers;
j'avais dix ans.
Les petites filles d'à-présent
préfèrent-elles
les timbres-poste ou les poèmes
ou les baisers...
Mon Dieu, comme tout change!
Allons, allons pas d'histoires
on ne peut pas toujours
faire de la poésie
(surtout en vers libres
les gens n'aiment pas ça)
il faut être pratique
et ne pas oublier que les philatélistes
sont des artistes
après tout
comme vous
et moi.

Le Cinéma des cœurs.

I. m. Dolly B.

Au Cinéma des cœurs,
On tourne un film étrange,
Opérateurs :
Les Anges.
Ni paroles ni texte, ou si peu qu'on en meurt :
Nous tournons tendrement la bande « Les dormeurs ».

O ralentis divins,
Que nous reconnaissons ces décors, ces images,
Et ce Pays dont on revient
Chaque fois plus triste et moins sage,
Ce Pays dont le souvenir
Se mêle en rêve à nos désirs!
La route avec les beaux ombrages,
Le petit pont et la cascade en bas,
La place et sa fontaine, et l'enclume qu'on bat,
Et la maison du garde où l'on boit le laitage,
En se séchant après l'orage.

Vous souvenez-vous de ces jours?
Sous un ciel hongrois, dans la plaine,
La vieille berline était pleine
D'enfants silencieux aux étranges atours,
Et près d'un carrefour,
Dans nos mains frissonnantes,
Les belles Bohémiennes
Aux grands yeux de velours
Lisaient en mots brûlants votre vie, et la mienne.
Un lac brillait. Un train sifflait, départs futurs.
Un cyprès jaillissait d'un mur.
D'immenses villes à coupoles
Ruisselaient de neige et d'azur.
Et dans l'ombre, sur de virginales épaules,
Des fourrures d'argent mettaient un nimbe pur.
Plus tard, un petit port fumait, au crépuscule.
Près de l'auberge, au bord de l'eau,
On entendait tinter les sonnailles des mules;
De la montagne un chant descendait, blanc sanglot,
Et des chasseurs passaient — trompes, rubans, grelots.

Alors, nous écrivions, de Florence ou de Londres,
Des lettres bienheureuses,
Ou nous nous amusions à feuilleter dans l'ombre
Des cartes poussiéreuses

Où se lisaient des noms inconnus, ô magie!
Marrakech! Maroc! Nostalgies...
Un grand château nous attendait,
Plein de musique et de bougies,
Et le cœur débordait...
Nos jeunes belles-sœurs couraient dans des charmilles
Où traînaient leurs mantilles,
Nous appelant dans les grands escaliers
Par de beaux prénoms oubliés.

— C'était peut-être aux bords de l'Italie,
Peut-être dans une autre vie,
Peut-être en un jardin charmant, dans les faubourgs
De Prague ou de Saint-Pétersbourg...
Nous y visitions les musées,
Puis nous allions dans la rosée
Cueillir la rose de Noël,
Et tout avait l'odeur du bonheur et du miel.

— Mais un jour que nous traversâmes
Je ne sais plus quel ciel de notre paradis,
Comme nous fûmes attendris,
Lisant tous quatre au seuil d'un vieux mur rose et gris
Ces mots qui pour nous seuls avaient un sens béni,
Et réveillèrent dans nos âmes
Je ne sais quel passé chéri :
Ici vivaient les Balaÿ...

ALPHONSE MÉTÉRIÉ

LETTRES D'AMOUR

D'un geste impatient, Pierre Loraine, le célèbre romancier, posa la plume sur l'encrier. Non, cela n'allait pas! Depuis une heure, il ne faisait que corriger et recorriger les mêmes phrases qui ne voulaient pas prendre forme. Il avait envie de tout déchirer. C'était la troisième fois, depuis quelques semaines, que cela lui arrivait... à peine commencé, il était déjà las de son sujet.

Il demeura assis, les coudes sur la table, fixant le papier devant lui. La lampe de travail, avec son abat-jour vert, éclairait fortement son menton volontaire et ses lèvres serrées, laissant dans l'ombre ses tempes grisonnantes et ses yeux bleus, d'habitude si étrangement limpides. A ce moment, ils semblaient s'éteindre sous leurs paupières lourdes d'inquiétude.

Que se passait-il en lui? Que signifiait cette soudaine impossibilité de s'attacher à un sujet? D'ordinaire, une page blanche était pour lui comme un écran lumineux, sur lequel les images se succédaient si vite que sa plume ne pouvait les suivre. Mais, ce soir encore, c'était un espace vide, noir. L'incroyable facilité avec laquelle il savait construire un roman, insuffler de la vie à ses personnages, s'enthousiasmer, lui-même, de ses créations, lui paraissait un paradis lointain. perdu!

Il se leva et se mit à arpenter la pièce, soucieux, le dos rond. Le terrible fait était là... il n'avait plus rien à écrire. Il avait déjà tout écrit, traité tous les sujets : les amours malheureuses,

les amours heureuses, l'adultère tragique, l'adultère comique, la vie de famille et ses misères, les héritiers cupides, les êtres bons, dont on abuse..., etc... Les questions sociales, aussi : la stupidité de la guerre, la politique corrompue, le communisme, le capitalisme dans l'abîme... enfin, tout! dans ses romans, ses contes, ses articles.

Ses amis, parmi les critiques, l'appelaient « une force de la nature intarissable ». Ah, s'ils le voyaient en ce moment! Intarissable! Il n'avait pas une seule idée en tête...

L'abominable spectre de l'âge dansait devant ses yeux...

Fini? lui? à quarante-huit ans? Mais non, mais non... quarante-huit ans, c'est la fleur de l'âge pour un écrivain. Il éprouvait seulement une certaine fatigue, ces jours-ci. Du reste, son mécontentement du roman commencé était, sans doute, tout à fait injustifié! On finissait par devenir un critique trop sévère pour soi-même.

Il se remit à son bureau pour feuilleter les vingt pages qu'il avait écrites. Ses yeux s'arrêtèrent aux phrases suivantes :

... Lucie demeura aux écoutes, près de la porte, pour entendre s'éloigner les pas de son mari. Puis, avec un profond soupir de soulagement, elle se jeta sur le divan. Enfin quelques moments de repos, de solitude, pendant lesquels elle pouvait penser à lui! *sans avoir à craindre que son sourire heureux pût la trahir. Ah! quel supplice était donc la vie commune avec ce mari méfiant, dont le regard la scrutait, la poursuivait sans cesse. Dès qu'il entrait dans la pièce, elle avait la sensation que toute sa personne n'était que mensonge... ses yeux, sa bouche, chaque geste, chaque parole...*

Cet état ne pouvait durer. Elle sentait la sourde menace du mutisme de son mari. La catastrophe était inévitable, mais elle était arrivée presque à la souhaiter. Ah! si elle avait été sûre que lui l'aimerait autant, si elle était libre...! Mais les hommes...

Les lèvres de l'auteur se contractèrent dédaigneusement. Pouah! quelle banalité exécrable! Combien de fois n'avait-il pas écrit (et lu!) de choses semblables? Il déchira la feuille... toutes les feuilles.

De nouveau, il demeura pensif. Qu'allait-il faire? Recom-

mencer un autre sujet pour le déchirer, celui-là aussi? Il avait promis à son éditeur le manuscrit d'un nouveau roman pour le 1er mars... dans six semaines! Impossible. Ce serait la première fois, depuis quinze ans, qu'il ne publierait pas un roman, au mois d'avril... l'événement littéraire de l'année. Quelle joie pour ses chers confrères! « Fini, enfin, celui-là, » se diraient-ils, « nous pouvons respirer, nous autres! »

Une lourde colère s'empara du romancier. Cette stérilité inquiétante de son cerveau... c'était la faute de Sylvie! C'était son amour exagéré, sa tendresse accaparante qui l'avaient enchaîné, mis en cage. Il avait besoin d'être libre, de se renouveler, d'aller encore une fois à l'aventure...

Rester six ans avec la même femme, c'était insensé. Un écrivain, qui aime son métier, ne devrait jamais se lier à une femme. Évidemment, il avait commis une très grave faute, lui-même. Sa promesse de mariage... quelle incroyable bêtise! Il avait perdu la tête. Mais il était ainsi. Il avait toujours eu de tels élans dangereux... surtout quand il se heurtait à des obstacles. Il avait, pour ainsi dire, forcé la pauvre Sylvie à divorcer et à quitter ses enfants... Comment se débarrasser de cette responsabilité?

Ah l'amour! Est-il bien autre chose qu'une maladie cérébrale qui obscurcit notre lucidité? Dire, qu'à quarante-deux ans, il avait encore cru que, cette fois-ci, ce serait pour l'éternité!

Non... tout bien réfléchi, il n'avait rien à reprocher à Sylvie. Au contraire, elle avait été très bien. Jamais, après la déclaration de son divorce, elle ne lui avait demandé de tenir sa promesse... elle n'y avait même pas fait allusion! Mais, bien entendu, cette attitude très élégante de sa maîtresse n'avait fait que resserrer la chaîne. C'est terriblement encombrant de beaucoup estimer une femme. Passe encore pour sa femme légitime! Mais une maîtresse qu'on aime et qui n'exige rien... c'est le désastre! On est cloué sur place...

C'était justement pour la droiture de son caractère, pour son âme confiante, pour son cœur fidèle, qu'il aimait Sylvie. Et pourtant... pourtant... quelle monotonie! Jamais une parole inattendue! Jamais une inquiétude, une énigme à résoudre! Toujours le même tendre sourire, la même phrase

sur le même ton doux, indulgent, quand il arrivait en retard à leur rendez-vous... « Enfin, te voilà chéri! » toujours suivie du même regard amoureux et patient. Ah! qu'elle avait tort! Une femme ne doit jamais se livrer complètement à l'homme qu'elle aime. Il faut qu'elle lui garde toujours, en réserve, quelques coins secrets à conquérir...

Il s'ennuyait avec Sylvie! Oui... voilà!... maintenant il se l'avouait, enfin : il s'ennuyait mortellement avec elle!

Les scènes, les cris, la jalousie, les caprices, les exigences des autres femmes qu'il avait eues... et méprisées...! comme il aurait préféré tout cela, en ce moment. Ah oui! l'estime!... il n'y a rien de plus destructeur pour un homme qui aime...

Tiens!... voilà un beau sujet de roman : l'estime qui tue l'amour! Pas banal, cela. Montrer comment une petite vicieuse sait accaparer un homme, aux dépens de la femme parfaite!...

Mais non, cela, aussi, avait été écrit mille fois! Seigneur, comment trouver un sujet un peu original? Ah! ce n'est que la vie même qui invente les situations imprévues et nouvelles. Oui, la vie même!... mais pas si on vit dans une cage...

Il *fallait* se libérer, il le fallait! Se libérer à n'importe quel prix!

Au fait, pourquoi son amour pour Sylvie ne lui avait-il jamais inspiré le sujet d'un roman? Les autres liaisons « sérieuses » qu'il avait eues, lui avaient toutes servi pour des romans, après. Eh oui! voilà... après!

Tant qu'on vit en relation intime avec une femme, il est difficile de la traiter en « matière première », de la remodeler, déformer, élever ou rabaisser, d'après les nécessités du roman. Les femmes ne sont pas assez intelligentes pour comprendre les « retouches du peintre ». Elles s'imaginent qu'il fait des allusions blessantes! Et alors, bien entendu, des scènes et des larmes.

Il fallait donc attendre. Mais, sûrement, un jour, il écrirait un très beau livre sur sa liaison avec Sylvie. Oui... un jour... un jour!... mais c'est maintenant qu'il en avait besoin!

Subitement, le romancier se rappela qu'il avait gardé des lettres d'amour du début de leur liaison... de très belles lettres, fraîches, spontanées, sincères, et d'une grande valeur littéraire. Il y trouverait peut-être quelque chose qu'il pourrait employer!

Où donc les avait-il rangées?

Il se mit à les chercher dans le tiroir de son bureau...

Ah! cela avait été toute une histoire de persuader Sylvie de les lui rendre. Elle était tellement sentimentale, la pauvre petite! Elle avait pris la chose au tragique...

— Non! je ne te les rendrai pas! J'aime ces lettres. Elles sont si belles! C'est un grand poète qui les a écrites...

Il venait justement de lire un très beau roman, traduit de l'anglais, composé uniquement de lettres d'amour, et cela lui avait fait penser à celles qu'il avait écrites à Sylvie.

— C'est exactement pour cette raison, chérie, — lui avait-il expliqué. — Je ne pourrai jamais écrire des lettres « artificielles » avec la même sincérité, le même enthousiasme.

Mais elle était d'un entêtement, cette chère Sylvie! Une femme trop amoureuse est intraitable! Des larmes... des reproches...

— Alors, ce serait pour les publier dans un roman, peut-être? tes lettres à moi?... *nos* lettres? Ah non! ah non! ce serait un vol, une trahison! Ces mots tendres, passionnés, émouvants, c'est à moi que tu les as écrits, c'est ton amour pour moi qui te les a inspirés!... — et ainsi de suite.

Pourtant, malgré son exaltation, elle avait fini par les lui rendre. Il ne se rappelait plus quel moyen de persuasion il avait employé... il y avait déjà six ans de cela. Six ans? Mon Dieu, six ans...

Où, diable, les avait-il donc mises, ces lettres? Impatient, il referma le tiroir de son bureau. Non, elles n'étaient pas là...

Il ouvrit alors la grande armoire. Miséricorde!... Sur tous les rayons, des monceaux de papiers... des coupures de journaux... des brouillons d'articles... des vieux manuscrits... des contrats... et Dieu sait encore quoi! C'est affreux, les vieux papiers... comme un passé qui vous poursuit! Les déchets de tout ce qu'on a fait, pensé, aimé, acheté, vendu, oublié...

Comment trouver des lettres d'amour, vieilles de six ans, dans tout cela? Elles avaient été, sûrement, refoulées dans quelque coin, tout au fond...

Agacé, il continua sa recherche.

Qu'il y eut vraiment six ans! Quelle folie! Aimer une femme

pendant six ans! Jamais il ne s'était cru capable d'une telle constance...

Il fronça les sourcils, en réfléchissant profondément.

Était-ce vraiment de l'amour qu'il éprouvait encore pour elle? Peut-on aimer une femme quand on s'ennuie avec elle? Non, c'est de la pitié, alors... de cette pitié généreuse, dont un homme peut si difficilement se débarrasser, à l'égard d'une femme qui continue à l'aimer, et qu'il n'aime plus. Ou ne serait-ce pas, tout simplement, une peur atroce des larmes et des sanglots? Il avait toujours fait n'importe quelle bassesse pour éviter d'entendre une femme sangloter... Eh bien! en ce cas, sa fameuse fidélité n'était que de la vulgaire lâcheté! Ah! si on se met à s'analyser, on découvre bien des choses...

Peut-être ne l'avait-il jamais aimée autant qu'il l'avait pensé! Quels avaient été, réellement, ses sentiments pour elle, au début de leur liaison? Il ne s'en souvenait plus. Peut-être le saurait-il en relisant ses vieilles lettres? Oui, ce serait vraiment assez curieux de voir...

Ah! les voilà!... enveloppées d'un ruban de soie rose! Il secoua la tête avec un petit sourire. Comme un étudiant! C'était touchant.

Il s'assit à son bureau pour les lire. Il y en avait douze... bien en ordre : sept de lui et cinq d'elle. Il avait donc dû brûler tout le reste...

Il ouvrit la première. Elle était de lui. Il sourit encore... quelle belle écriture! Il s'était bien appliqué. Il lut :

Sylvie, je t'aime. Non, c'est plus que cela. Le mot me manque. J'ai dit à d'autres femmes que je les aimais. Pour toi, je voudrais un mot que je n'aie jamais prononcé... parce que, ce que je ressens pour toi, je ne l'ai jamais encore éprouvé. Je sais maintenant que le bonheur existe... je ne l'avais pas cru. Je n'avais connu que le plaisir. Sylvie, mon aimée... quand je te tiens dans mes bras, je suis un autre homme. Mon être se dédouble. Je bois la vie de tes lèvres, et ton corps, souple et amoureux, me donne la plus merveilleuse volupté... Mais, en même temps, j'ai envie de pleurer d'émotion, parce que tes yeux, dans lesquels je vois briller un amour sans bornes, deviennent les yeux d'une sainte qui est prête à laisser son cœur saigner pour celui qu'elle aime.

Oui, Sylvie, tes yeux me disent que, même la souffrance, tu l'aimerais, si elle venait de moi. Oh! mais je ne te ferai jamais souffrir!... jamais entends-tu?... parce que je t'aime follement, follement. L'impossible est arrivé : je crois à l'éternité de notre amour... et je te veux toute entière à moi. As-tu compris? Je ne supporterai plus un autre homme à tes côtés. Mes nuits solitaires... c'est une torture. Je veux que cela finisse. Ton amour est si grand qu'il me donne le droit de te dire : je te veux à moi toute entière. N'est-ce pas? J'ai le droit de te le dire, puisque je suis, moi, tout entier à toi.

Ton Pierre qui t'aime. Qui aime pour la première fois...

Il demeura un moment pensif, ému, fixant la lettre. Mon Dieu! l'avait-il vraiment aimée à ce point? Il l'avait oublié. Quelle tristesse qu'une si belle chose ne puisse jamais durer!

Des images se déroulaient devant ses yeux... des souvenirs merveilleux, enivrants... Il se rappelait maintenant sa folle passion... son impatience... l'intensité de son bonheur... Oui, il l'avait aimée comme un fou! Qu'elle avait donc été fascinante, avec sa masse de cheveux or brun, quand elle renversait la tête tout en arrière, comme si elle voulait se jeter à terre, les yeux fermés, en murmurant : « Tu es ma vie... je suis tienne... » Il y avait eu quelque chose de sauvage dans ce geste, qui lui faisait complètement perdre la tête...

Oui, c'était de l'amour, ça! Ah! mon Dieu!...

Il soupira profondément. Il n'aurait pas dû lire cette lettre; les souvenirs de ce bonheur intense lui faisaient du mal. Il le savait donc maintenant... il n'aimait plus Sylvie. Sa liaison avec elle était devenue une habitude sans joie... non, bien pire... c'était un esclavage de pitié, de lâcheté... d'ennui!

Ah! il fallait briser la chaîne le plus vite possible. Il était en péril. S'il continuait à vivre dans cette contrainte, cette monotonie, il finirait par perdre sa vitalité, sa joie de vivre... et, avant tout, son don créateur. Que faire? Que faire? C'était affreux! Car s'il quittait Sylvie,... elle serait capable de se tuer.

Pour la première fois, cette horrible pensée traversa son cerveau comme une terrible réalité. Plusieurs fois, déjà, elle avait surgi tout au fond de sa tête comme un spectre menaçant, mais romanesque et irréel. Subitement, elle devint une conviction inébranlable : s'il quittait Sylvie, elle se tuerait!

Quelle épouvantable situation. Ce serait donc elle ou lui! Car, pour lui, aussi, c'était une question de vie et de mort. Son avenir était en jeu. La stérilité de son cerveau, c'était une fatalité! La chaîne l'étranglait. Il lui *fallait* du renouvellement... un nouvel amour... un autre fol amour...

Il déplia la deuxième lettre. C'était la réponse de Sylvie.

Il lut :

Pierre, mon amour... que j'aime trop, trop, beaucoup trop, malheureusement!

Tu as raison, je t'aime à tel point que, même la souffrance, si elle venait de toi, je l'aimerais.

Mais elle est déjà là, la souffrance, Pierre! Tu as déjà troublé mon immense bonheur. Tu veux que je quitte mon mari! Cela, oui, je le ferais sans trop souffrir, car il y a longtemps qu'il a cessé de m'aimer. Il ne pense qu'à ses affaires. Il a toujours aimé l'argent plus qu'il ne m'a aimée. Mais il y a mes deux petits garçons... Pourrais-je jamais les quitter? Je tremble à l'idée que mon amour pour toi soit tellement puissant qu'un jour j'obéisse à mon terrible désir d'être tienne... pour la vie. Il y aurait alors, dans mon cœur, un affreux mélange d'un bonheur sans limite et d'une souffrance atroce.

Pierre, c'est insensé de s'aimer autant que nous nous aimons! C'est comme une maladie qui me ronge. Je ne suis plus moi. Je n'ai plus de volonté. Je n'ai qu'une pensée, dès que j'ouvre les yeux le matin : à quelle heure le verrai-je aujourd'hui? M'aimera-t-il autant qu'hier?

Ah! que vais-je devenir, pauvre moi? Moi qui adore mes deux petits garçons! Mon Dieu, rien que l'idée de vouloir *les quitter, peut-être, me met hors de moi d'angoisse... car, je sais déjà que je le* ferai *si tu le* veux. *Tu es mon maître, mon amant, tu es ma vie, tu es l'Univers. Fais de moi ce que tu veux...*

Tout ce que tu dis est si profond, si juste, et tu sais si bien le dire (et l'écrire)! Pierre, quand je suis dans tes bras, je sais pourquoi je suis mise au monde : pour éprouver ce bonheur. Cela suffit!

SYLVIE

(*A demain... heureusement!*)

Il replia la lettre, pensif, les sourcils froncés, mal à l'aise. Oui, voilà le malheur... elle avait quitté ses enfants pour lui! Elle ne l'avait pas voulu. Elle avait lutté, lutté... C'est alors qu'il avait promis de l'épouser. Oui, il avait cela sur la conscience. Comment en sortir? Un homme d'honneur... sa promesse...! La laisser toute seule dans la vie... elle, qui avait eu une belle existence, une famille charmante. Non, impossible...

Le seul rayon de lumière dans les ténèbres, c'était le fait que, depuis plusieurs années, elle ne lui avait plus parlé de ses enfants. Elle les avait donc oubliés. Son amour démesuré pour lui avait absorbé tout autre sentiment. Ah! les femmes sont terribles quand elles aiment! Leur amour est comme une tempête qui balaye tout. Et leurs bras amoureux deviennent des tentacules qui vous étranglent. Oui, Sylvie était en train de l'étrangler, de le piétiner... idiotiser! C'était une lutte de vie ou de mort!...

Rompre!... tout de suite... tout de suite!

Pendant plus d'une heure, il se promena dans la pièce, en réfléchissant, calculant le pour et le contre, pesant, dans la balance, son devoir et son droit. Ah! quelle faiblesse toutes ses hésitations! Lamentable...

Puis, tout à coup sa décision fut prise. Il lui écrirait... oui! lui écrire... avec la plus grande tendresse, la plus grande douceur, naturellement...

Surtout, ne pas la revoir!

Énergiquement, il s'assit à son bureau et prit la plume. Il eut, en ce moment, la sensation d'être guidé par une volonté étrangère, inflexible. « Ce doit être mon subconscient qui a compris le danger », se dit-il. « Il exige qu'à tout prix, je me libère. C'est lui qui chasse les hésitations de mon cœur. Eh bien! soit, j'obéis! »

Il écrivit :

Sylvie, ma chère, chère enfant. C'est une chose très triste que je vais t'écrire.

Figure-toi... je viens de relire les lettres d'amour que nous avons échangées, au début de notre liaison, et cette lecture a produit sur moi une profonde, une terrible impression. Ah!

comment vais-je pouvoir, sans te faire trop de peine, t'expliquer ce que je ressens! Le merveilleux bonheur qui jaillit de chaque ligne de ces vieilles lettres, vibrantes, passionnées... c'est du passé. Ayons enfin le courage de nous l'avouer. J'aurais, peut-être, dû te le dire, au lieu de te l'écrire... mais je n'en ai pas le courage. Voir tes yeux, que j'aime tant, s'assombrir sous les larmes... cela, je le crains trop. J'éprouve pour toi, une si grande reconnaissance, je te place si haut, mon cœur tout entier vibre d'une telle tendresse pour toi, ma chère Sylvie, que l'idée de ton grand chagrin me rend lâche. Or, j'ai besoin de toute ma force pour accomplir le devoir très dur de te dire la triste vérité. En lisant ces vieilles lettres, qui parlent avec tant d'abondon de notre jeune amour, j'ai compris que nous sommes en train de... descendre l'échelle. Nous sommes déjà arrivés à mi-chemin : à l'amitié. Arrêtons-nous là. Nous suivons fatalement le même cours que tous ceux qui se sont aimés avec la même exaltation, la même intensité que nous, c'est-à-dire : de l'amour à l'amitié, de l'amitié à l'indifférence, de l'indifférence à ... la haine. Oui, oui, oui, Sylvie, mon amie, essayons de voir clair!... dès que l'amour devient une chaîne, il se transforme en haine... n'est-ce pas? Je t'ai tellement aimée, nous nous sommes tellement aimés, qu'il faut laisser à ce grand bonheur toute la beauté du souvenir. C'est pour cela que c'est notre devoir de nous séparer.

Il y a déjà quelque temps que nous l'avons senti, tous les deux, à nos rendez-vous, n'est-ce pas, ma pauvre chérie? Les heures nous paraissaient longues, et nous ne savions à peine que nous dire. C'est la terrible tragédie de toutes les amours : qu'on finit par n'avoir plus rien à se dire. Même si votre cœur est rempli de la plus profonde tendresse, on reste là, soucieux, absent, mal à l'aise, on se sourit distraitement, on se serre les mains, on s'embrasse un peu... tu te rappelles bien, n'est-ce pas, chérie?... on fait tout pour se donner l'illusion de cet amour qui, malgré vous, descend les marches lentement, inévitablement... jusqu'à la dernière. Ah! quelle tristesse! Mais nous n'y pouvons rien. Ce n'est même pas un manque de fidélité... C'est l'essence même de l'amour qui, consumée par le désir, est éphémère comme celle d'une fleur épanouie, brûlée par un soleil impitoyable. Tous les poètes l'ont dit, n'est-ce pas? et, moi-même, combien de fois ne l'ai-je pas écrit dans mes livres! Néanmoins... et c'est

cela qui est si tragique, si incompréhensible... chaque fois qu'on aime, on rêve à nouveau que c'est pour l'éternité. Quelle magnifique et tragique étourderie! Il faut la payer avec le sang de son cœur.

Sylvie, ma chérie, ma pauvre chérie, à tout jamais mon immense gratitude!

Je pleure avec toi...

PIERRE

Il relut la lettre. Il eut honte. Tout cela manquait de sincérité. Pourtant, il ne pouvait rien trouver de moins blessant, pour elle, que de faire semblant de croire qu'elle, aussi, en avait assez.

Comment le prendrait-elle? La malheureuse!... Par la pensée, il la vit ouvrir la lettre... heureuse devoir l'écriture de son amant... et alors...

Qu'il est donc pénible de faire de la peine à une femme qu'on aime encore beaucoup! Elle serait écrasée de désespoir... ah! ça, il le savait!... malheureuse... malheureuse!... Comme elle se seule et abondonnée...

Et si elle se tuait! Il eut un frisson d'épouvante. Oui... vraiment c'était à craindre... elle qui était tellement entière, sentirait tellement exaltée...

Il se leva vivement. C'était atroce. Il avait trop d'imagination. Encore et encore, il la voyait, après avoir lu la lettre, courir dans la pièce, les yeux hagards, poussant des cris de désespoir.

Grand Dieu, si, demain, dans les journaux, il lisait qu'on l'avait repêchée dans la Seine... ou trouvée avec une balle dans la tête...

Il pâlit de terreur et décida de ne pas envoyer la lettre. C'était trop brutal, trop imprévu. Il aurait dû préparer le choc...

Le préparer? Mais... cela serait s'appliquer à lui faire comprendre, des semaines à l'avance, qu'ils allaient vers la rupture... en d'autres termes, il devait se soumettre, pendant des semaines, à la torture d'être le témoin de ses crises de désespoir et de larmes!

Non. Cela, non. En ce cas, aussi bien ne rien dire du tout et

laisser les choses ainsi. Il connaissait sa faiblesse, il ne résis terait pas, à la longue, à des larmes et des sanglots. Mais... alors... ce serait se sacrifier, lui, son cerveau, sa gloire d'auteur, toute son existence, pour la sauver, elle! Ah non! ah non! Impossible. Il y a tout de même des limites!

Mais quel terrible choix... quel terrible choix...

Il continuait à se promener dans la pièce, furieux contre lui-même d'être à ce point bouleversé, à l'avance, par ses remords futurs.

Vers minuit, il envoya la lettre...

Deux jours d'angoisse suivirent. Il ne sortait pas. D'heure en heure, il attendait vainement un coup de téléphone de Sylvie, et, aux arrivées du courrier, il cherchait fébrilement une réponse d'elle parmi les lettres.

Rien!

En tremblant, il ouvrit les journaux du soir, persuadé d'y trouver la nouvelle fatale, le terrible fait divers...

Enfin, le troisième matin, on lui apporta une lettre d'elle. Ah, Dieu merci! elle ne s'était donc pas tuée... pas encore, au moins!

Surexcité, il déchira l'enveloppe et lut :

Mon très cher ami,

J'ai voulu réfléchir un peu, avant de répondre à ta lettre. Quelle belle lettre, Pierre! Comme tu sais bien t'exprimer, mon ami. Ah! tu n'es pas un grand auteur pour rien! Je voudrais, à mon tour, pouvoir expliquer mes sentiments avec autant de clarté, de gentillesse, de ménagements. Ta lettre a été pour moi, un grand soulagement...

Quoi!... soulagement? Pierre Loraine crut se tromper. Il dut relire le mot... mais oui... soulagement! c'était bien cela! Ahuri, il continua la lecture :

...car, depuis assez longtemps, j'ai senti comme toi, que... ce n'était plus « ça »! *J'ai hésité à te le dire pour ne pas te faire trop de peine. Je t'avais promis de t'épouser, et j'étais décidée à rester fidèle à ma promesse. Mais je vois, par ta lettre, que tu as enfin compris, mon pauvre Pierre, qu'il valait mieux, pour tous les deux, nous séparer. Cela devait arriver. Quand*

deux êtres se sont aimés aussi profondément que nous, il est impossible, à la longue, de se dissimuler que le « déclin » a commencé. On se connaît trop, mon ami.

Tu as raison, Pierre, c'est terriblement triste! Mais on n'y peut rien. C'est la vie même qui s'oppose à un bonheur durable... elle coupe nos cœurs en morceaux. Mes enfants, Pierre! L'atroce douleur que j'ai éprouvée en les quittant n'a fait que s'aggraver. Par la pensée, je les ai suivis, sans cesse, du matin jusqu'au soir; je les ai vus grandir, loin de leur mère, et devenir pour elle deux petits étrangers... Ah! tu ne peux pas t'imaginer à quel point cela m'a fait souffrir! Quand tu me voyais soucieuse et distraite, c'est à eux que je pensais... je t'en demande pardon, mais c'était plus fort que moi. Au début de notre liaison, mon fol amour pour toi m'aveuglait, je ne savais pas encore que mon instinct maternel était plus puissant que tout. J'avais même commis la terrible erreur, au moment de mon divorce, de dire à mon mari que je préférais ne plus jamais voir mes enfants plutôt que d'éprouver un déchirement, chaque fois que je devrais les quitter, à nouveau, après les avoir eus près de moi, pendant un court instant. Ah! que je l'ai regretté! Plus je sentais que mon amour n'était pas ce que j'avais rêvé, plus mon désespoir de ne pas voir mes petits s'aggravait. Il y a quelques mois, ma douleur était à tel point aiguë que je me disais : il faut *que je les revoie... sinon je vais mourir! Et je suis allée trouver mon mari. J'étais affreusement émue et timide, tu le penses bien, mais il m'a reçue très aimablement, et il m'a, tout de suite, permis de voir les enfants. Il m'a même dit que, depuis plusieurs années, il avait attendu... ma visite. Oh! Pierre, ce que j'ai éprouvé, en voyant mes enfants, c'est indescriptible. Ils ne me reconnaissaient pas, naturellement... c'était deux grands garçons de dix et onze ans... et ils étaient tout petits... il y a six ans, n'est-ce pas?*

Mon cœur a tellement battu, quand j'ai ouvert la porte de leur chambre, que je me suis trouvée mal, ensuite. Mon mari m'a très gentiment soignée... et depuis, j'y suis retournée plusieurs fois. Pierre, il m'a offert de... me reprendre! A cause des enfants. Il a trop à faire, dit-il, pour bien les élever. Alors, tu comprends mon état d'esprit. Je lui ai répondu que je n'étais pas libre, que je t'avais donné ma promesse...

Mais, maintenant, que tu m'as rendu ma liberté, Pierre, je vais donc pouvoir y retourner. Je t'en suis infiniment reconnaissante, mon cher, cher ami. C'est grand *de ta part! Tu as compris ce qui se passait en moi, et tu ne m'en fais pas le moindre reproche...* Merci! *Merci à tout jamais!*

Il y a encore une chose que je voudrais te dire, avant de finir ma lettre. J'ai été injuste envers toi. Te rappelles-tu, le jour où tu m'as demandé de te rendre tes lettres... tes belles lettres d'amour. C'est ce jour-là que j'ai descendu la première marche de l'échelle! Ce fut ma première déception. Je les aimais tellement, ces lettres, tu y avais mis tant de beauté, de poésie, de passion, et j'en avais été si émue, si fière... Alors... quand tu me les as demandées pour, peut-être, les publier dans un roman, j'ai compris que ce n'était pas mon Pierre aimé, mon amant passionné qui me les avait écrites... c'était le célèbre écrivain!

Pardon de te dire cela maintenant. C'est trop tard. J'aurais dû te le dire à ce moment-là, mais je ne pouvais pas. Tout ce que j'avais, en moi, d'antennes amoureuses, qui étaient tendues vers toi, se sont recroquevillées.

Mon petit Pierre, tu m'as aimée autant que tu étais capable d'aimer une femme, j'en suis persuadée. Mais tu es... avant tout... l'écrivain. Les femmes dans ta vie seront toujours sacrifiées à ton art.

Pourtant, ce que je voulais te dire, c'est ceci : mon amertume, à ce moment, était injuste. J'ai compris cela plus tard. Je l'ai compris lorsque j'ai découvert que, moi-même, je suis avant tout... une mère.

Tu vois, on a beau vouloir *s'aimer éperdument, à tout jamais... c'est notre nature même qui nous dirige.*

Je t'embrasse tendrement sur le front, Pierre, sur ton grand front généreux, où vivent tant de belles pensées.

Ton amie,

SYLVIE

Pensif, les lèvres serrées de colère, le romancier replia la lettre. Puis, furieux, il la déplia de nouveau et la relut...

... mon mari m'a très gentiment soignée...
... je vais donc y retourner...

Quelle comédienne! Quelle abominable duplicité...

Il éclata de rire. Pauvre imbécile qu'il était! Pendant qu'il avait tremblé de peur qu'elle se tuât d'amour pour lui... elle était allée, fort à l'aise, retrouver son mari!

Il se leva, en repoussant violemment le fauteuil.

Ah ça!... jamais une femme ne lui avait infligé une telle humiliation! Quelle menteuse! Quelle trahison! Mais surtout, quel imbécile il avait été, lui... au-dessous de tout, au-dessous de tout!... Pendant des années, il avait toléré la monotonie et l'ennui de cette stupide liaison, uniquement par pitié... oui, uniquement par pitié...

Il était pâle de rage. Tout son être criait vengeance. Comment se venger de toutes ces années perdues? Quand il pensait aux innombrables aventures qu'il avait refusées!... puisque toutes les femmes lui couraient après...

Ah! mais qu'elles prennent garde, les autres! Plus de tendre pitié à trouver chez lui. Que la prochaine aille au diable, dès qu'il en aurait assez!

Peu à peu, il se calma. Et, lentement, sa violente colère se transforma, malgré lui, en admiration. Après tout, c'était un chic type, cette Sylvie! Jamais, depuis qu'il la connaissait, il n'avait découvert, chez elle, ni une vilaine pensée, ni une mesquinerie. Oui... une belle âme! Bien réfléchi, c'est très beau qu'une femme retourne auprès de ses enfants, malgré son grand amour pour son amant.

Il redressa la tête, sourit, ses yeux brillèrent... une myriade d'idées neuves, intéressantes, jouaient dans sa tête. Comme dans un éclair, il vit l'entière construction de son roman sur elle et lui. Oui, maintenant il l'écrirait, son beau livre sur leur liaison...

Chère Sylvie!

Aucun doute... cette fin-là serait beaucoup plus originale que si elle s'était jetée dans la Seine...

KAREN BRAMSON

LE FELD-MARÉCHAL
VON HINDENBURG

En septembre 1919, le feld-maréchal von Hindenburg a fait paraître un livre[1] « *Aus meinem Leben* » (ma vie) qui permet de se rendre compte du caractère de ce grand homme de guerre autant que des faits historiques auxquels il a été mêlé. Les quelques lignes d'introduction placées en tête de cet ouvrage sont presque un portrait moral de celui qui les a écrites :

« En rédigeant ces souvenirs, je n'ai pas cédé au plaisir d'écrire, mais aux nombreuses sollicitations dont j'ai été l'objet.

» Je n'ai pas voulu écrire un ouvrage d'histoire, mais dépeindre les impressions que j'ai éprouvées au cours de ma vie, et mettre en lumière les principes d'après lesquels j'avoue devoir régler mes pensées et mes actions. Loin de moi l'idée de faire une œuvre de justification ou de polémique ni surtout d'écrire mon propre panégyrique. C'est en homme que j'ai pensé et agi, en homme que j'ai commis des erreurs. J'ai été guidé dans ma vie et dans mes actes non par le désir de recevoir l'approbation d'autrui, mais par mes convictions personnelles, par mon devoir et par ma conscience.

» Ces souvenirs ont été écrits à l'époque la plus douloureuse qu'ait traversée notre patrie, et cependant, en les rédigeant,

1. Ce livre a été traduit en français par M. le capitaine Kœltz, aujourd'hui colonel, et le général Buat en a écrit la préface. — A la librairie militaire Lavauzelle.

je n'ai pas senti peser sur moi l'accablement amer du désespoir. Je regarde et continuerai toujours inébranlablement à regarder haut et droit devant moi.

» Je dédie ce livre à tous ceux qui ont combattu avec moi, sur le front et à l'intérieur, pour la grandeur et l'existence du Reich allemand. »

C'est net, simple, ferme, comme il convient à un soldat, à la fois modeste et conscient de sa valeur de chef et de sa valeur d'homme, sûr d'avoir suivi le droit chemin, confiant dans les destinées de sa patrie, et qui n'oublie pas la part de mérite de ceux qui ont combattu sous ses ordres dans la victoire et dans la défaite.

Tout avait préparé le feld-maréchal à cette simplicité vigoureuse : son origine, son éducation, sa vie tout entière où la formation militaire et intellectuelle, méthodique et solide, du type d'officier particulièrement distingué de l'armée prussienne qu'il a été, a tenu une si grande place.

La famille des von Benneckendorf und Hindenburg est de vieille noblesse. On en cite la présence pour la première fois en 1280 dans la Vieille Marche d'où elle vint ensuite en Prusse. Du côté maternel, comme du côté paternel, c'était depuis des générations une race de soldats et de gentilshommes campagnards, ces *Junker* qui ont été et sont encore l'ossature de la Prusse et de son armée. Son éducation de famille avait exalté en lui l'amour sans limite de la patrie et fait naître son goût pour le métier des armes. L'éducation volontairement rude reçue au Corps des cadets où il entra à onze ans, en 1859, confirma ces sentiments. Les bonnes notes qu'il y avait obtenues, le firent affecter en 1866 au 3e régiment à pied de la Garde. Ici encore laissons parler le feld-maréchal.

« Le corps d'officiers prussiens de cette époque n'avait pas de grandes richesses, et c'était un bien. Sa fortune était constituée par son manque de besoins. Les officiers avaient profondément conscience qu'un lien personnel, — la fidélité du vassal, — les unissait à leur roi... Aussi le mot « servir » avait-il alors une signification particulière. » Le futur feld-maréchal la lui conservera toute sa vie.

Voyons rapidement sa carrière qui fut brillante et méritait de l'être.

Tout jeune officier, à la bataille de Kœniggraetz, il est légèrement blessé à la tête en participant à l'enlèvement d'une batterie d'artillerie, et en 1870 il prend part au fameux assaut meurtrier de la garde prussienne sur le glacis de Saint-Privat; son régiment y laissa 36 officiers et 1 060 hommes tués ou blessés. Brave officier en campagne, il fut travailleur en temps de paix. Son admission en 1873 à l'Académie de guerre lui ouvrit ultérieurement l'accès du corps d'état-major où s'acheva sa formation intellectuelle dans des postes variés : états-majors de corps d'armée et de division, passage prolongé au Grand État-Major, véritable centre de hautes études militaires, et en même temps professorat du cours de tactique à l'Académie de guerre, Ministère de la Guerre, rédaction de règlements de campagne pour les armes techniques, voyages d'état-major répétés. C'est au Grand État-Major qu'il reçut l'empreinte définitive qu'il conserva même quand il fut devenu le général en chef effectif des armées allemandes. Il y connut Moltke l'ancien, le maréchal von Waldersee, le général von Schlieffen. Il y apprit à besogner dur : « La journée de vingt-quatre heures était souvent trop courte. Passer la nuit à travailler devint une habitude pour moi. » Et cela modestement, sans esprit d'arrivisme et de réclame personnelle : « La première chose qu'on exigeait d'un officier d'état-major, était de demeurer un inconnu dans sa personnalité comme dans ses actes. Il devait travailler en restant dans l'ombre. Être plutôt que paraître était son devoir. »

Cette vie d'ardent travail intellectuel fut coupée, selon la coutume, par des passages dans la troupe, commandement d'une compagnie et d'un régiment. Après avoir été chef d'état-major d'un corps d'armée, il reçut le commandement d'une division en 1900, et enfin en 1903 celui du IVe corps d'armée, à Magdebourg, qu'il exerça pendant huit ans. En 1911, ne voyant aucune perspective de guerre, « jugeant qu'au cours de sa carrière il avait obtenu plus qu'il ne pouvait espérer », il résolut de céder la place à de plus jeunes et demanda sa retraite : il avait soixante-quatre ans.

Il avait su se faire aimer de ses subordonnés : « L'affection de mes subordonnés, raconte-t-il, à laquelle j'ai toujours attaché une grande importance, parce qu'elle constitue une

des bases du bon rendement de la troupe, se manifesta cordialement quand je quittai mon beau poste. » Il ne se doutait pas alors de l'avenir qui l'attendait.

Vint la guerre de 1914. La Prusse orientale fut envahie par les Russes. Le 23 août le général von Hindenburg, alors âgé de soixante-sept ans, qui habitait Hanovre, fut appelé au téléphone pour savoir s'il était prêt à recevoir un emploi. Sans hésiter, il répondit : « Je suis prêt. » Et la nuit suivante il partait pour la Prusse orientale par un train spécial qui avait amené Ludendorff, désigné pour être son chef d'état-major, et qu'il ne connaissait pas. Leur collaboration ne va plus cesser jusqu'à la fin de la guerre.

Huit jours plus tard la VIIIe armée, dont il avait pris le commandement, avait écrasé l'armée russe du général Samsonov dans les violents combats de rencontre qui ont reçu le nom de bataille de Tannenberg, et le compte rendu en était envoyé au Kaiser en ces termes : « J'ai l'honneur de rendre très respectueusement compte à Votre Majesté que le cercle s'est refermé hier sur la plus grande partie de l'armée russe. Les XIIIe, XVe et XVIIIe corps d'armée ennemis sont détruits. Jusqu'à présent nous avons fait plus de 60 000 prisonniers, dont les généraux commandant les XIIIe et XVe corps. Les canons sont encore dans les forêts et vont être rassemblés. Le butin de guerre est extraordinairement important. Les Ier et VIe corps qui ont échappé à notre encerclement, ont aussi beaucoup souffert et se replient en désordre. » La radio diffuse ce compte rendu victorieux dans le monde entier[1].

Sans se reposer un instant, le général von Hindenburg se retourna contre une autre armée russe, celle de Rennenkampf. La première bataille de Mazowice la refoula jusque sur le sol russe. La Prusse orientale était délivrée. Le vainqueur devenait du coup le plus populaire des grands chefs allemands.

Utilisant magistralement le réseau ferré très dense de l'est de l'Allemagne, il transporta des troupes importantes en Silésie pour secourir les Autrichiens et les épauler dans

1. J'ai eu personnellement la vive émotion d'en recevoir communication sur le bateau qui me ramenait du Maroc.

une reprise d'offensive qui fut vite enrayée. Puis, sans retard, ramenant ces forces en Prusse, il les jeta dans une nouvelle bataille sur Lodz où la supériorité numérique des Russes rendit la victoire impossible, mais il sut tirer ses troupes en ordre de la situation la plus critique. Entre temps, il avait été nommé commandant en chef du front oriental.

Le général von Hindenburg et son chef d'état-major Ludendorff croyaient à la possibilité d'une victoire décisive sur la Russie, mais leur avis n'était pas partagé au grand Quartier Général. On leur envoya pourtant des renforts qui leur permirent en 1915 de remporter de très brillants succès et de conquérir une immense étendue de terrain, en faisant des centaines de milliers de prisonniers. Cette série de victoires grandit le prestige du général. En juin 1916, quand l'offensive Broussilov creva le front autrichien sur plusieurs centaines de kilomètres, le général von Hindenburg, malgré les menaces d'attaques possibles contres ses armées, préleva sur celles-ci avec une magnifique abnégation jusqu'au dernier soldat disponible pour arrêter le flot vainqueur qui déferlait sur les Autrichiens. On n'en est pas étonné, après avoir lu ce qu'il a écrit des devoirs et des responsabilités du chef : « Lorsqu'il jette dans la bataille sa dernière réserve, il prend l'entière responsabilité de son acte... La destinée du soldat n'aurait aucune grandeur s'il ne basait ses calculs que sur des certitudes, et si la conquête de la victoire ne dépendait pas de l'amour des responsabilités. »

Comme conséquence de cette conduite généreuse, son commandement fut de plus en plus étendu, vers le sud, englobant plusieurs armées austro-hongroises, jusqu'à l'est de Lemberg. A la fin d'août, l'offensive russe était définitivement enrayée.

C'est alors que le 28 août à midi, il reçut l'ordre de se rendre auprès du Kaiser, à Pless. Comme il en demandait le motif, le chef du cabinet militaire lui répondit simplement au téléphone : « Situation sérieuse. » Dans ses souvenirs, le général expose ainsi ses impressions : « Je pose l'écouteur, et je pense à Verdun, à l'Italie, à Broussilov et au front autrichien. Je pense aussi à la nouvelle que nous venons de recevoir : la Roumanie nous a déclaré la guerre. Il faudra avoir des nerfs solides. »

Un autre horizon, plus large encore que le vaste front russe, allait s'ouvrir devant lui : il était nommé chef d'état-major de l'armée de campagne, c'est-à-dire généralissime effectif. Le général Ludendorff restait auprès de lui avec le titre de premier quartier-maître général.

Les conjonctures étaient graves. Notre offensive de la Somme avait arraché aux Allemands, épuisés par Verdun qui tournait à notre avantage, l'initiative des opérations. Les Italiens, soulagés par la victoire russe, attaquaient avec acharnement. Les Roumains avaient pénétré en Hongrie. Il s'agissait de prendre un parti. Sans hésiter, le général von Hindenburg voit bien que le front français était le front capital : il va lui consacrer tous ses efforts.

Une vigoureuse offensive rapidement montée contre la Roumanie livra aux allemands la majeure partie de ce pays et le mit provisoirement hors de cause. L'afflux de renforts ramenés de Russie où l'hiver suspendait les opérations, permit de mettre un terme à la bataille de la Somme. Pour améliorer la situation en France et s'y recréer des réserves, il n'hésita pas au printemps de 1917 à exécuter un grand repli sur une partie du front et à ramener celui-ci en arrière sur la ligne Arras, Saint-Quentin, Soissons. En même temps la révolution russe vint à point, au moment où la guerre sous-marine sans restriction avait entraîné les États-Unis dans la lutte, pour lui permettre de retirer de Russie des forces considérables. Grâce à elles il put d'abord résister aux offensives alliées de 1917, puis prêter en Italie aux Austro-Hongrois une aide puissante qui procura aux Empires Centraux en octobre la grande victoire de Caporetto, et enfin grouper en France les forces énormes avec lesquelles seront montées en 1918 les grandes offensives contre le front anglo-français qui faillirent donner à l'Allemagne le succès final.

Mais précisément les victoires retentissantes des Allemands provoquèrent alors chez les Alliés la création du commandement unique. Le maréchal Foch va se dresser en face du feld-maréchal von Hindenburg. L'offensive allemande du 15 juillet enrayée sur la Marne et en Champagne, la victoire de nos armées Mangin et Degoutte nous rendit l'initiative des opé-

rations. En même temps les Américains étaient entrés en ligne. La victoire franco-anglaise du 8 août sur la Somme fut « le jour de deuil de l'armée allemande », à partir duquel celle-ci sentit le froid de la défaite. Le maréchal Foch continuait à frapper à coups redoublés. Chez les Allemands les effectifs fondaient; des prisonniers par milliers et un énorme matériel tombaient chaque jour aux mains des Alliés. En même temps, par une juste punition du ciel, l'Allemagne qui avait fomenté la révolution bolchevick en Russie, était gangrenée par l'esprit révolutionnaire soufflé par l'ambassade soviétique installée à Berlin après la paix de Brest-Litovsk : le moral du peuple était de jour en jour plus mauvais. Comme en France, les Empires Centraux n'enregistraient sur les autres théâtres d'opérations que des défaites. La Turquie s'effondrait, le front bulgare s'écroulait et les armées alliées d'Orient marchaient vers le Danube. Les Italiens brisaient l'armée austro-hongroise par la victoire de Vittorio Veneto. L'armée allemande, avec une belle ténacité, ne luttait plus que pour assurer l'évacuation des blessés et du matériel et permettre de négocier. Enfin la révolution gronda en Allemagne, les troupes de l'arrière commençaient à se décomposer. Le feld-maréchal et Ludendorff offrirent leurs démissions au Kaiser : il n'accepta que celle du second et, abandonnant la lutte, s'enfuit en Hollande ainsi que son fils.

C'est alors que le feld-maréchal von Hindenburg se montra le plus grand, le plus solide serviteur de son pays. Au milieu des troupes d'étapes démoralisées, révoltées, obligeant les officiers à enlever leurs insignes de grade, il sut rester maître de la situation. Son état-major continua à régler le reflux des armées dont la rentrée en Allemagne, malgré bien des scènes de désordre, s'effectua régulièrement. De Kolberg où il s'était retiré, il continua pendant plusieurs mois à exercer son autorité sur l'armée en cours de démobilisation. On peut dire que dans cette terrible période son prestige seul a maintenu des troupes en ordre et empêché l'anarchie de devenir complète. Quand la Constitution de Weimar assura l'organisation d'un gouvernement nouveau, il rentra dans l'ombre et le silence.

On a souvent discuté la part revenant au feld-maréchal von Hindenburg et au général Ludendorff dans la conduite des

opérations. Ce que nous avons dit de sa carrière jusqu'à la Grande Guerre, montre quel officier complet et possédant l'instruction militaire la plus étendue il était devenu, par son labeur acharné. La guerre l'a montré calme, sans nerfs, maître de lui, d'une fermeté inébranlable. Lui-même s'est expliqué dans ses Souvenirs sur le rôle de Ludendorff avec une noble franchise. « Le rôle du chef d'état-major par rapport au chef responsable, a-t-il écrit, n'est pas fixé dans l'armée allemande par des règles théoriques. La nature de leur collaboration et la mesure dans laquelle ils se complètent dépendent plutôt de leurs personnalités... J'ai souvent caractérisé moi-même les relations que j'avais avec le général Ludendorff comme un mariage heureux. Comment le spectateur pourrait-il, dans une telle union, départager le mérite de chacun? Tous deux se rencontrent dans leurs pensées comme dans leurs actes, et les paroles de l'un ne sont souvent que l'expression des pensées et des impressions de l'autre. Quand j'eus reconnu la haute valeur du général Ludendorff, ce qui eut lieu très tôt, je considérai comme un de mes devoirs les plus importants de laisser libre cours aux pensées ingénieuses, à la puissance de labeur presque surhumaine et à la volonté de travail jamais lassée de mon chef d'état-major, libre cours dans le sens de nos aspirations communes, de nos buts communs : la victoire de nos drapeaux, le bien de notre patrie, une paix digne des sacrifices que notre peuple avait consentis. » Celui qui sait ainsi employer ses auxiliaires, leur laisser leur part d'initiative et de gloire, est vraiment un chef.

Malgré son aspect d'impassibilité froide et la réserve que lui imposait sa position, il aimait pendant la guerre à recevoir à sa table les visiteurs du Grand Quartier Général et les officiers qui s'étaient distingués d'une manière exceptionnelle. On y parlait sans contrainte et la gaieté gardait ses droits.

« Je considérais comme un devoir, vis-à-vis de mes collaborateurs, dit-il en parlant de sa manière de vivre à cette époque, de maintenir cette gaieté. Cela me faisait plaisir d'entendre dire que nos invités avaient été surpris par notre calme confiant et par l'absence de contrainte de nos relations. » Et il raconte ailleurs le plaisir qu'il a eu, le jour de son 70e anniversaire, à faire appeler trois petits cadets qui pas-

saient devant chez lui, pour les inviter à sa table richement pourvue : « Ils se présentèrent à moi comme j'aime la jeunesse, franchement et sans contrainte, image vivante des années depuis longtemps écoulées. »

Dans ses Souvenirs, il parle avec égards des alliés de l'Allemagne et reconnaît que ceux-ci se sont efforcés de travailler à la grande tâche commune dans la mesure où la nature de leurs forces politiques, économiques, militaires et morales le leur permettait. Mais dans cette bienveillance, l'orgueil allemand perce : « A la vérité, aucun d'eux n'atteignit l'idéal. Si nous, Allemands, nous nous en sommes plus rapprochés que nos alliés, cela ne nous fut possible que grâce à la puissance de nos forces morales. »

Il cherche à être juste envers ses adversaires sans y réussir toujours d'ailleurs, car il partage trop étroitement l'opinion moyenne et les préjugés de ses compatriotes. Après avoir dit qu'il apprécie l'enthousiasme puissant qui s'empare souvent de la France aux heures les plus difficiles et nous rend capables, par dévouement à un idéal patriotique, d'oublier toute espèce d'intérêt personnel et d'en faire le sacrifice complet, il déclare que « la conduite que des Français ont eue pendant la dernière guerre à l'égard de prisonniers sans défense, conduite poussée souvent jusqu'au sadisme, ne peut être excusée ». Nous n'avons pourtant pas officiellement institué pour nos prisonniers des « camps de représailles » comme cela eut lieu en Allemagne, et aucun fait précis ne vient à l'appui de cette accusation dénuée de tout fondement.

Il en est de même pour les Polonais. Il avait, comme capitaine, commandé une compagnie formée de Polonais. Après avoir reconnu leur bonne volonté, il ajoute : « Je croyais à cette époque que la majorité des cas de vols et d'ivresse qui se produisaient chez eux devait être attribuée, non à une moindre valeur morale, mais à une éducation insuffisante de la jeunesse. Je regrette, maintenant que j'ai entendu parler des violences que les insurgés ont exercées sur des gens sans défense, d'être obligé de renoncer à la bonne opinion que j'avais des Polonais de Posnanie. » Accusation gratuite et injuste, comme celle de sadisme portée contre les Français. Il déclare ailleurs qu'il faudrait être dépourvu de tout ins-

tinct patriotique pour méconnaître les dangers que présente pour l'Allemagne la reconstitution de la Pologne. C'est son droit d'avoir une semblable opinion; mais ce qui est inconcevable, c'est la déclaration suivante : « J'étais convaincu que la Pologne n'aurait jamais la moindre reconnaissance envers l'Allemagne qui l'avait délivrée par le fer et par le sang du knout russe, pas plus que n'en ont jamais eu les éléments prusso-polonais de nos provinces de l'est dont nous avons provoqué l'essor intellectuel et économique. » La Pologne délivrée par l'Allemagne! quel prodige d'inconscience!

C'est peut-être parce qu'il incarnait l'esprit allemand, et même les préjugés allemands, autant qu'à cause des immenses services rendus par lui pendant la guerre, que le feld-maréchal von Hindenburg a obtenu en Allemagne une aussi unanime popularité. Les yeux de la plupart des Allemands restaient tournés vers lui. Il n'était pas seulement un grand chef de guerre, il semblait le génie protecteur de la patrie. En 1914, le Kaiser avait fait appel à lui dans sa retraite pour lui remettre l'épée à la main. En 1925 le peuple allemand à son tour alla le chercher pour faire de lui le président du Reich en lui accordant 14 600 000 voix contre 13 700 000 données au docteur Marx, son principal concurrent. En 1932, sa victoire sur Hitler fut éclatante : 18 550 000 voix, soit 49 p. 100 des votes possibles, contre 11 300 000 à Hitler : ce succès semblait barrer la route au national-socialisme. Mais la fortune est inconstante. En janvier suivant les élections, écrasantes pour les adversaires de ce parti, forcèrent le feld-maréchal, malgré ses répugnances et sa méfiance de vieux *Junker* envers les doctrines nazi, à nommer le *Führer* chancelier du Reich. Il lui imposait, il est vrai, certains collaborateurs jouissant de sa confiance : Hitler sut d'ailleurs, rapidement, se débarrasser d'eux et se rendre par la suite de plus en plus maître de tous les rouages du gouvernement. Pourtant le vieux feld-maréchal, en raison de son prestige, restait d'un grand poids, et il empêcha d'aboutir bien des projets qu'il condamnait. Qu'a-t-il vraiment pensé des meurtres du 30 juin et de l'ingérence en Autriche? On ne le saura sans doute jamais. Mais on peut être

sûr que bien des inquiétudes ont dû dans ses derniers jours troubler son cœur de patriote, si profondément imbu de la grandeur du rôle qu'il voulait pour l'Allemagne.

Le feld-maréchal von Hindenburg a été toute sa vie un fidèle et solide serviteur de son pays qu'il mettait au-dessus de tout. Malgré ses convictions profondément monarchiques et son attachement personnel à la maison de Hohenzollern qu'il a toujours proclamés, il a servi le *Reich* sous la république et sous le régime nazi comme sous Guillaume II. Il n'a jamais désespéré de l'avenir de sa patrie, même quand, avec un réalisme utilitaire, il demandait instamment à son gouvernement en octobre 1918 d'obtenir la paix parce que le succès était devenu impossible. En 1919, au moment où il écrivait ses Souvenirs et où l'Allemagne était au plus bas, il s'écriait : « Le sang de ceux qui sont morts dans leur foi en la grandeur de l'Allemagne n'aura pas coulé en vain. » Comme président du Reich, il n'a pas perdu une occasion de déclarer que toutes les terres qui avaient été allemandes, devaient le redevenir un jour.

C'est un honneur pour le peuple allemand d'avoir su conserver jusqu'au dernier jour sa vénération, son attachement et sa confiance au grand soldat qui avait conduit ses armées à la victoire sur le front russe et qui a failli nous arracher celle-ci en France.

GÉNÉRAL A. NIESSEL

ELINOR COLHOUSE[1]

II

Les O'Hara les attendaient au débarcadère avec une curiosité impatiente; Dennis dévisageait Richard; on aurait dit que ses yeux bleus exorbités allaient lui sortir de la tête. Elinor ne s'était jamais rendu compte à quel point il s'habillait mal. Son melon avait une forme désastreuse, et son gilet, beaucoup trop ouvert, faisait étalage d'un plastron décoratif de mauvais goût. Elle jeta un coup d'œil plein d'appréhension du côté de Richard; la première impression produite par Dennis pouvait être capitale. Cependant Richard n'eut pas l'air de remarquer ces défauts, et une fois les présentations faites, Julia prit Elinor par le bras pour aller jusqu'à l'hôtel qui était à deux pas et les deux hommes avaient l'air copains. A Julia qui lui disait : « Dis donc, Nell, tu as été rudement roublarde », Elinor répliqua, à mi-voix, avec un regard qui en disait long : « Ce n'est pas le moment de gaffer, Juley. » Juley répondit par un clin d'œil d'intelligence. Elinor se retourna et fit une remarque à Richard pour amener les deux hommes à se rapprocher de manière qu'ils pussent faire route tous les quatre ensemble. Elle n'avait pas confiance en Dennis qui était capable de lui poser des questions indésirables ou de faire des remarques déplacées.

Heureusement Richard refusa l'invitation de Dennis à prendre un cocktail et monta dans sa chambre tandis qu'Elinor

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er août.

se rendait dans la sienne accompagnée par Julia, qui, à peine la porte fermée, s'exclama :

— Ma chère, je ne savais vraiment pas comment faire pour les chambres.

Elinor posa soigneusement sa toque sur le lit : c'était un lit à deux personnes, elle prit un air surpris et choqué et demanda ce que cela signifiait.

— Mais, Nell, comment pouvais-je deviner? En tous cas, est-ce que tout va bien?

Il y avait quelque anxiété dans sa voix.

Elinor avait déjà sorti son miroir et quelques menus objets de toilette qui étaient sur le dessus de sa valise, et les rangeait sur la coiffeuse en se regardant dans la glace. Elle posa le miroir et se tourna vers sa petite amie — elle lui arrivait à peine à l'épaule — si impatiente :

— Nous allons nous marier tout de suite, Juley, et il faut que vous m'aidiez, toi et Dennis, voulez-vous?

— Si nous voulons? Bien sûr que nous voulons. Mais vite, vite, dis-moi ce que tu veux que nous fassions.

Elinor porta sa main à son front et réfléchit un instant.

— Va chercher Dennis.

— Tout de suite, avant que nous ayons causé?

Julia avait l'air déçu.

— Oui, chérie, tout de suite. Chaque minute compte. Fais-le venir. Je t'expliquerai en attendant qu'il arrive.

— Il est au bar, je crois. Je vais envoyer le chasseur.

Elinor ouvrit sa valise où tout était méticuleusement rangé. Elle en laissa un côté intact; elle n'avait pas encore besoin de ce côté-là.

— Continue, Nell, continue, je t'en prie, — supplia Julia.

Elinor défit son sac à éponge et brandissant sa brosse à dents en guise de règle et désignant la porte comme un tableau noir commença sur un ton magistral :

— Richard Kurt, fils de William Kurt de Londres, neveu de Théophilus Kurt, Président de la C. W. & M. Il est riche ou il le sera. Son père est, il est lui-même, du meilleur monde. Je ne sais pas qui est sa mère, mais elle appartient certainement à l'aristocratie. Sans me dire exactement qui elle était, il m'a laissé entendre qu'elle était de la haute. Ils ont une maison à

Londres et une autre à la campagne, avec chevaux, valets de pied, tout Londres va chez eux et...

Julia était suspendue à ses lèvres lorsque Dennis fit irruption, l'air jovial et sans façons, se jeta sur le lit où il s'étendit de tout son long, les mains derrière la tête. Elinor agita la brosse à dents dont elle le menaça :

— Sortez de là avec vos sales chaussures.

— Sales chaussures, — reprit-il en retirant ses pieds qu'il examina l'un après l'autre. — C'est du beau vernis, tout neuf, quatre dollars cinquante en solde. Vous êtes un chou, Nell, un vrai chou.

Il se leva d'un bond et déposa un baiser sur la nuque d'Elinor.

Elle recula.

— Écoute, Juley, est-ce qu'il n'y a pas moyen qu'il se tienne convenablement, ce n'est vraiment pas le moment de faire l'idiot.

— Allons, sois sérieux, Dennis; Nell voudrait te demander quelque chose.

— Dennis...

Elinor lui mit la main sur l'épaule. Il se tortilla comme si elle le chatouillait et lui tira la langue.

— Dennis, — répéta-t-elle sans prêter attention à ses grimaces, — nous avons l'intention de nous marier tout de suite. Voulez-vous m'aider?

— Ça dépend.

Le jeune Irlandais, toujours moqueur, se dégagea et mit ses mains dans ses poches :

— Si vous voulez faire un essai, je suis votre homme.

— Un essai, qu'est-ce qu'il veut dire? — demanda-t-elle, découragée, à Julia.

— Ça veut dire que si vous voulez essayer avec moi pour commencer...

Il se tourna vers le lit avec un air significatif.

— Oh, ça suffit, Dennis, tu ne vois donc pas qu'elle est sérieuse.

Le ton de Julia fit impression. Le visage du jeune homme changea d'expression et il attendit.

— Dennis, voulez-vous aller tout de suite — avant dîner —

voir où nous pourrions nous marier demain et ce qu'il faut faire? Enfin voulez-vous être un frère pour moi et m'arranger ça?

Elinor lui remit la main sur l'épaule. Sa voix était très émue. Elle était sérieuse maintenant. C'est qu'elle pouvait avoir vraiment besoin de lui; aussi mit-elle autant de puissance dramatique qu'elle put dans son expression. L'Irlandais la considérait avec admiration, sans dire un mot. Puis soudain, il la prit dans ses bras, la pressa contre lui, la relâcha et saisit son chapeau.

— Oui, — répondit-il, et il bondit hors de la pièce.

Elinor se tourna vers son amie avec anxiété.

— Suis-le, — s'écria-t-elle; — fais attention qu'il ne tombe pas sur Kurt — vite.

La petite femme suivit rapidement son mari dans le couloir et Elinor continua sa toilette.

Elle retrouva Richard en bas, qui l'attendait. Elle remarqua qu'il avait comme elle le don de se transformer par le simple changement de quelques détails dans sa toilette. Il y a des gens qui n'attachent pas d'importance à ces choses-là, ce n'était pas son cas.

— J'aime bien votre Irlandais, c'est un brave type.

— Oui, ce sont de bons amis pour moi. Ce que j'aime chez eux, c'est leur dévouement, ils feraient tout pour moi.

— Ce qu'elle est petite! elle a une drôle de petite figure, presque laide, mais elle est tellement vivante que ça ne fait rien.

Tandis qu'il parlait, Julia et Dennis arrivèrent, ce dernier agitant un papier. Heureusement Richard leur tournait le dos et Elinor, s'interposant adroitement, réussit à s'en emparer à temps.

— Et maintenant, Den, pas un mot, — lui souffla-t-elle, un doigt sur la bouche.

L'Irlandais s'enfonça dans un fauteuil à côté de Richard.

— J'ai une de ces soifs! Par saint Patrick, ce que j'ai fait ce soir mérite bien une bouteille!

Richard répondit à cette suggestion en demandant que l'on mît une bouteille de champagne à la glace.

Bien qu'elle fût satisfaite du geste généreux de Richard, Elinor regarda Julia avec appréhension. Si la langue de Dennis se déliait avec le champagne, il était capable de laisser échapper quelque chose qui ferait tout échouer, même à cette onzième heure. Ce fut une besogne épuisante pour ses nerfs que d'aller jusqu'au bout du repas; il lui fallut guetter chaque parole, être toujours sur le qui-vive et prête au moindre signe de danger à prendre les mesures nécessaires. Il y eut des moments critiques. Quand Dennis éleva son verre et but « à tous les crimes, y compris le sacrement du mariage », elle jeta un coup d'œil angoissé du côté de Richard. Il parla très peu, but encore moins. Il avait demandé qu'on servît le café et les liqueurs à table. Dennis s'était calmé et la conversation languissait. Mais à peine l'Irlandais eut-il vidé son verre de fine qu'il se pencha, prit le verre de Richard de l'autre côté de la table et le but d'un trait. Il reposa le verre vide si violemment qu'il aurait pu le briser et, menaçant Richard du doigt, il lui dit :

— Pas pour vous ce soir, mon garçon, l'alcool est trop excitant à cette heure-ci, réservé aux hommes mariés — avec un clin d'œil énorme à Elinor, — vous pourriez perdre la tête et faire la gaffe avant le lever du rideau, et moi, je suis là pour vous faire marcher droit jusqu'à demain, enfin, jusqu'à ce que vous soyez enchaînés par les liens du mariage. Pas vrai, Nell?

Il y eut un silence embarrassé. Elinor avait les yeux fixés sur Richard. Que pouvait-il penser maintenant? Sa candeur résisterait-elle au choc de cette dernière révélation? Elle s'en voulut d'avoir mis Dennis dans le secret, elle avait été folle de le faire. Pourtant, apparemment Richard n'avait même pas l'air d'avoir entendu. Il n'y avait qu'une chose à faire. Elle se leva de table en lui faisant signe et ils sortirent ensemble de la pièce.

III

— Je suis navré que Dennis se soit conduit comme ça.

Elle lui prit le bras; ils étaient à l'entrée de l'hôtel, la porte ouverte à l'air du soir.

— A vrai dire, je n'ai pas bien saisi ce qu'il a dit, j'étais un peu absent pendant le dîner. J'ai réfléchi, il faut que je vous dise quelque chose; allons prendre le frais, voulez-vous?

Le froid de ses mains glacées saisit le cœur d'Elinor. La voix de Richard était distante, lointaine, telle qu'elle ne l'avait pas encore entendue.

Qu'allait-il dire? En tout cas, il avait l'air bien décidé. Elle en avait l'intuition, l'expression puérile avait disparu de son visage, ses lèvres étaient hermétiquement closes. Oui, il était bien décidé, il n'y aurait plus jamais moyen de le faire changer d'idée maintenant. Mais décidé à quoi? Elle sentait comme un nœud douloureux quelque part dans sa poitrine contractée, c'était une angoisse physique, l'angoisse de l'incertitude. Elle essaya d'étouffer cette pénible sensation.

Ils marchaient lentement le long du détroit. Ses eaux se précipitaient en rapides au-dessus desquels un léger pont suspendu balançait son tablier fragile jusqu'à la rive canadienne; Richard l'y conduisit. A mi-chemin il s'arrêta, lui lâcha le bras et se détourna d'elle pour se pencher par-dessus le parapet sur le courant tumultueux. La nuit était claire et la lune éclairait son visage : il était d'une pâleur mortelle, était-ce seulement l'effet du clair de lune? Son silence, lorsqu'il s'arrêta penché sur l'abîme, lui fit peur. A quoi pensait-il? Qu'allait-il lui dire? Tout d'un coup il se retourna et la regarda en face. Il semblait faire un effort pour se maîtriser. Un long instant encore, il la fixa sans ouvrir la bouche. Elle aurait voulu fuir ses yeux. Si seulement la lune n'avait pas été si brillante!

— Elinor, vous serez ma femme, c'est entendu. Je vous ai donné ma parole, il n'est pas question de revenir là-dessus. Mais je dois vous dire que, j'en suis sûr, c'est une erreur grave.

Il s'arrêta. Attendait-il qu'elle prît la parole? Non, car lorsqu'elle essaya de bégayer quelque chose, il leva la main :

— Si je trouve quelqu'un pour nous marier demain, nous serons mariés demain. Je sais que je suis trop jeune, que je ne suis pas mûr pour le mariage. Je tiens à vous le dire maintenant, de manière que dans l'avenir, si vous le regrettez, vous ne puissiez me reprocher ne de pas vous avoir avertie. Mais je ferai tout mon possible et je vous protégerai, quoi qu'il arrive, si vous me secondez. J'espère que tout finira par s'arranger. Nous serons obligés de nous séparer tout de suite après, naturellement. Si mes parents savaient que je me suis marié ainsi sans leur en dire un mot, ils ne me le pardonneraient jamais.

Nous serons peut-être obligés de vivre chacun de notre côté pendant quelque temps. Il se peut même que je doive aller en Angleterre sans vous. Mais je vous resterai attaché aussi longtemps que vous me le resterez.

Il s'arrêta encore. Devait-elle parler?

— Je crois que c'est tout, excepté... je voudrais vous épouser sous le pavillon britannique. — Il montra le rivage lointain : — Ce n'est que là-bas, et... j'aurais l'impression d'avoir fait ce qu'il faut si notre mariage était célébré religieusement. Je suis... je ne suis pas pieux, vous savez, mais c'est mieux, j'ai été élevé ainsi et je n'ai pas confiance dans les lois américaines sur le mariage. Je veux vous épouser convenablement. Voilà, c'est tout.

Il se détourna et se pencha de nouveau par-dessus le pont.

Ce qui l'aida : elle ne pouvait supporter le muet réquisitoire de ses yeux. Pendant qu'il la regardait, il ne lui était pas possible de réfléchir, ni même de réaliser son immense, son accablant soulagement. Il allait l'épouser, immédiatement, de son propre accord, sans même qu'elle ait à l'y pousser davantage. D'où venait ce changement subit? Elle était sauvée, tout s'arrangeait. Demain ou après-demain, elle serait sa femme, madame Richard Kurt, elle serait la bru de ses parents, les Kurt de Londres. Il fallait dire quelque chose maintenant, mais quoi? Il se retourna vers elle et cette fois-ci, la prit dans ses bras tandis que rejetant la tête en arrière sous la lune, elle relevait son visage vers le sien, offrait son beau visage, avec son nez modelé à la perfection, avec ses grands yeux brillants sous leurs paupières languissantes, avec ses lèvres entr'ouvertes qui découvraient ses dents éblouissantes, avec ses lèvres entr'ouvertes invitant les siennes. Elles ne se rejoignirent point. Au lieu de cela, il se pencha et l'embrassa sur le front comme l'eût fait un frère. N'avait-il pas le sens du romanesque? Avec quel art n'avait-elle point provoqué la scène d'amour?

Il lui offrit son bras tranquillement.

— Maintenant je crois que nous ferions mieux de rentrer parce que je voudrais que cet Irlandais m'aide à tout arranger.

Elinor s'arrêta.

— Richard, voulez-vous me faire un plaisir? Je vous en

prie, ne demandez pas aux O'Hara de vous aider. Arrangez les choses vous-même. Vous n'avez pas besoin d'eux et... je préférerais qu'ils ne fussent pas mêlés à nos affaires plus que ce n'est nécessaire. Vous savez... — Elle remarqua qu'il la regardait d'une manière bizarre, — ... c'est uniquement parce qu'ils étaient ici et pouvaient me chaperonner, sinon j'aurais tellement préféré que nous fussions seuls!

— Mais ce sont de grands amis à vous?

Que signifiait cette insinuation?

— Peut-être vous ai-je induit à penser qu'ils étaient pour moi de plus grands amis qu'ils ne sont en réalité.

— Mais vous avez confiance en eux, n'est-ce pas?

— Oui, sans doute, j'ai confiance en eux...

Comment sortir de cette impasse, sans frais?

— Richard! — Elle met sa main sur son bras et le regarde dans les yeux : — Cela ne regarde que nous. Je voudrais que ce soit vous qui fassiez tout, j'en serais plus heureuse...

— Mais vous ne les empêcherez pas d'être là pour nous voir enchaînés par les liens du mariage?

Pourquoi se servait-il de l'expression employée par Dennis? Avait-il entendu? Était-il plus malin qu'elle ne le pensait? Et, si oui, s'il savait ou soupçonnait, comment était-il disposé à l'épouser tout de même? Peu importe, c'était décidé. Elle n'avait rien à craindre. Il n'y avait pas là de quoi lui faire perdre la tête.

— Oui, évidemment ils peuvent venir, mais Dennis dit quelquefois des choses si grossières, et je sens que ce soir... je n'en puis plus, je suis épuisée. Je n'arrive pas à me rendre compte que c'est peut-être ma dernière soirée de jeune fille. Vous comprenez, chéri, n'est-ce pas?

Il répondit doucement :

— Oui, je comprends. Bien entendu, je ferai comme vous voudrez! Il faut cependant que vous me disiez exactement ce que vous voulez que je fasse.

Pourquoi son regard la mettait-il si mal à l'aise quelquefois? Elle baissa les yeux en lui répondant :

— J'aimerais que vous me laissiez seule avec Julia et que vous alliez vous coucher. Si Dennis peut me donner quelque indication pour les formalités à remplir, je vous enverrai un

mot. Sinon, voulez-vous que nous sortions demain matin de bonne heure pour chercher nous-mêmes?

Il écoutait gravement et attentivement.

— Je ferai ce que vous voudrez.

Et, une fois de plus, il lui offrit le bras.

IV

Au désespoir d'Elinor, en rentrant à l'hôtel, ils tombèrent sur Dennis avec deux hommes qui riaient bruyamment de ses plaisanteries. Aussitôt qu'ils aperçurent Elinor et Richard, ils s'arrêtèrent tous les trois pour les regarder. Richard parut ne pas les remarquer, et elle l'entraîna à l'autre bout du hall où Julia était assise.

— Ah! — fit la petite bonne femme en levant la main, — vous voilà tous les deux, je vous ai cherchés partout.

Elinor l'interrompit :

— Richard est fatigué, il va se coucher.

Julia le regarda à travers son pince-nez, l'air déçu.

— Je n'ai pas le droit de poser des questions, n'est-ce pas? mais j'ai tellement envie de savoir ce que vous avez décidé. C'est que j'adore ma petite Nell, vous savez, M. Kurt.

— Nous avons l'intention de nous marier demain si c'est possible, — répondit-il d'une voix sourde.

— Oh! je suis ravie! Vous faites un si joli couple, — et ces enlèvements, c'est tellement romantique!

Richard changea d'expression :

— Nous désirons simplement nous marier sans bruit. Et notre mariage doit rester secret jusqu'à ce que j'aie eu le temps d'en avertir ma famille.

Madame O'Hara, sympathisante, sourit avec joie.

— Naturellement. Nous connaissons ça, n'est-ce pas, Nell?

Il leur souhaita une bonne nuit à toutes les deux, traversa le hall et se dirigea vers l'escalier en regardant droit devant lui.

La vue d'O'Hara avait ranimé la colère d'Elinor.

— Je n'aurais jamais cru Dennis capable d'une conduite pareille. Ce n'est pas de sa faute si on ne me laisse pas en plan. Seul un garçon aussi épris que Richard pouvait passer outre des propos tels qu'il nous en a tenus ce soir.

Julia avait l'air navré.

— Il ne l'a pas fait exprès! — dit-elle d'un ton caressant.

— Il ne l'a pas fait exprès! Il a été assez aimable pour dire à mon fiancé que je lui avais demandé de s'occuper de mon mariage — et dans quels termes, et avec quelle vulgarité : « Pour vous faire marcher » et « vous enchaîner par les liens du mariage. »

Elinor lança un regard foudroyant à son amie qui recula sous le mépris.

— Oui, — continua-t-elle, — il est vraiment plein de bontés pour moi. Tiens, regarde-le maintenant. Je parie qu'il est en train de nous débiner avec ces deux sales types avec qui il s'est collé maintenant. Est-ce que tu te rends compte de tout ce que j'ai enduré?

— Que puis-je faire, Nell? — demanda Julia en jetant un coup d'œil désespéré du côté de son mari.

— Va dire à cette espèce de moulin à paroles qui te sert de mari de quitter les cochons qu'il a dégotés et de te suivre dans ma chambre.

Elinor en fureur se leva et monta dans sa chambre. Cinq minutes après on frappait à sa porte. Julia entra, suivie de son mari.

— Écoutez, Nell.

Dennis s'avança et se planta devant Elinor :

— Vous êtes folle. Il n'y a rien de cassé, non?

— Rien de cassé? Qu'est-ce que vous en savez? Au lieu de m'aider, vous n'avez fait que me mettre des bâtons dans les roues! Quel bel ami vous faites, ah oui! parlons-en!

Et elle éclata en sanglots. La petite Julia se précipita et la prit par la taille.

— Tu t'es conduit comme un imbécile, Den, tu n'en fais jamais d'autres quand tu es plein, — dit-elle en embrassant Elinor aussi haut qu'elle put atteindre, dans le cou.

O'Hara s'assit sur le lit, se moucha bruyamment et croisa les bras avec un air vide.

— Quand vous aurez fini, toutes les deux, je commencerai.

Elinor continuait de sangloter, Julia de consoler, sans faire attention à lui.

— Qu'est-ce que j'ai fait? Nell téléphone qu'elle vient à

St-Mary's avec son gigolo et qu'elle voudrait que nous venions les rejoindre. Nous devions partir. Nous retardons notre départ pour lui faire plaisir. Elle me demande de m'occuper de son mariage. A peine suis-je revenu avec les renseignements qu'elle se conduit comme une folle. On dîne, elle disparaît avec son tourtereau. Et voilà que je me fais traiter d'imbécile, de crétin et de moulin à paroles, et il paraît que j'ai tout fait rater.

Elinor demeurait inconsolable, Julia la fit asseoir et resta près d'elle.

— Pourquoi tu ne lui dis pas ce que tu as fait, Dennis, au lieu de rester là assis à parler pour ne rien dire? Où est le papier?

— Comment deviner qu'elle en veut encore? Qu'est-ce que j'en sais, moi?

Il parlait sur un ton de moquerie déconcertante, mais son expression montrait bien qu'il désirait arranger les choses. Il sortit un papier de sa poche et le déplia sur le lit.

— Allons, ma petite Nell, viens voir ça, — dit Julia d'un ton câlin.

Tout en essuyant ses larmes, Elinor se dirigea lentement vers le lit. C'était une formule imprimée déclarant que le mariage des personnes ci-dessous nommées, pour les noms desquelles des blancs étaient réservés, pouvait être dûment et légalement célébré à l'église Saint-Luc, à St- Mary's, District d'Algoma, à raison du paiement de sept dollars vingt-cinq, plus un timbre de cinq dollars pour la dispense de bans. Après tout, c'était juste le renseignement dont elle avait besoin et elle n'avait plus qu'à pardonner.

— Il vous aime bien, Den.

Elle parlait d'un ton encore un peu larmoyant.

— Il allait vous demander de l'aider, mais il fallait que j'en parle avec vous d'abord. Il veut m'épouser le plus tôt possible.

Dennis se jeta sur elle, la prit par le cou et l'embrassa.

— Embrassez-moi, Nell, vous êtes un chou, j'ai toujours dit que vous étiez un chou. — Il l'embrassa encore une fois. — La Justice et la Paix se sont embrassées, mais comme j'allais vous le dire, il y a un malin singe de pasteur qui se fait des revenus en se servant de son église comme bureau d'état civil. Votre homme n'a qu'une chose à faire, c'est d'aller le trouver au pres-

bytère, lui payer ses douze dollars et fixer l'heure de la cérémonie.

Tout était arrangé, mais il fallait qu'elle prît encore des précautions.

— Surtout, Dennis, ne lui dites pas un mot de tout ceci!

— Bien sûr que non.

— S'il vous demande quelque chose, dites-lui que vous connaissez quelqu'un qui s'est marié là. Inutile de lui en dire davantage. Maintenant voulez-vous m'apporter du papier et des enveloppes?

Il sortit.

— Tout va bien, Juley, mais je l'ai échappé belle. Il faut que je te parle quand Dennis sera couché.

— Pas question avant que le bar soit fermé.

Dennis rapporta le papier et les enveloppes et puis ils laissèrent Elinor seule. Elle s'assit sur le lit et, se servant du dos de sa glace en guise de sous-main, se mit à écrire.

« Richard, mon très cher. »

Elle s'arrêta et suça son crayon. Pouvait-elle commencer ainsi? Elle prit une autre feuille.

« Richard, mon cher futur mari. »

C'était mieux. Était-ce vraiment mieux? Elle écrivit successivement :

« Mon Richard à moi. »

« Mon très cher Richard. »

« Richard, mon très cher. »

« Richard, mon cher futur. »

« Richard, mon chéri. »

« Richard, mon bien-aimé. »

Chaque formule avait sa signification particulière. Elle les relut avec attention. Enfin elle avait trouvé!

« Richard, mon tout, presque mon mari. »

C'était à la fois original, suppliant et vrai.

« *Richard, mon tout, presque mon mari.*

« *Il peut en être, il en sera fait selon votre désir. Nous serons mariés sous le pavillon anglais et dans une église anglaise. Je ne sais rien de vos lois sur le mariage, mais j'ai en vous une confiance aveugle. Dennis connaît une charmante petite église sur*

l'autre rive, où des amis à lui se sont mariés. Il n'y a pas de formalités à remplir, il n'y a qu'un léger droit à payer. Je serai prête et je vous attendrai à huit heures. Frappez à ma porte et nous descendrons ensemble.

« Je ne puis écrire ce que je ressens, mon cœur déborde. Je pense, je pense à tout ce que vous représentez pour moi, à notre avenir. Vous savez combien profond est mon amour pour vous; je l'ai prouvé. Je prie Dieu d'être l'épouse que vous méritez. Votre

« Elinor. »

Elle relut. C'est merveilleux comme les mots viennent aisément quand on est profondément émue. Elle mit la lettre dans une enveloppe, écrivit l'adresse et la posa sur la coiffeuse. Il n'était que dix heures et demie et Julia serait là dans quelques minutes. Les bars ferment de bonne heure dans le Wisconsin. Elle avait beaucoup de choses à dire à Julia; elle était assez maligne, celle-là. Elle posa soigneusement sa jupe et son corsage sur une chaise et défit son chignon. Ses cheveux n'étaient pas très longs mais ils étaient abondants et noirs comme du jais. Elle les peigna et les releva sur sa nuque. Elle eût de beaucoup préféré être blonde, mais ses cheveux, tels qu'ils étaient, faisaient ressortir son teint et les couleurs naturelles de ses joues. Sa peau était douce et veloutée, de la couleur de l'ivoire. Elle s'assit et s'examina dans son miroir. Son nez évidemment était parfait, ses oreilles aussi, comme deux petites conques de nacre de chaque côté de son visage. C'était dommage que ses cheveux fussent si raides; ce n'était pas facile de les arranger convenablement et ces petits cheveux derrière, c'était ennuyeux, et si on les frisait, c'était encore pis. Elle posa son miroir, délaça son corset qu'elle jeta sur le lit, et ne gardant sur le dos que sa chemise, elle se rassit et reprit son miroir. La ligne de la nuque et des épaules était parfaite. Elle laissa tomber sa chemise de jour et passa une chemise de nuit garnie de dentelles, très décolletée devant et ornée de rubans bleus dont elle fit adroitement des nœuds impeccables aux coques aplaties.

On frappa à la porte.

Elinor se glissa dans le lit tandis que Julia pénétrait dans la chambre.

— Je viens juste de coucher Den. Il est complètement saoul.

— Juley, je viens de réfléchir, je voudrais que tu m'écoutes et que tu parles à Den quand il sera dégrisé demain. D'abord veux-tu porter cette lettre à Richard dans sa chambre? Tu lui diras que je l'aime et qu'il n'y a pas de réponse.

Julia fit diligence et fut de retour en un instant.

— Il n'a pas encore commencé à se déshabiller. Il est en train d'écrire. Il y en avait long, une pile de feuilles couvertes d'écriture.

— Je me demande à qui il écrit?

— Pourquoi? Qu'est-ce que ça peut te faire?

Elinor demeurait pensive.

— Je ne sais pas, au fond, rien. En tous cas, Juley, tu sais où nous en sommes?

— Oui, si tu veux, enfin, pas tout à fait.

— Eh bien, écoute. Il ne veut absolument pas que le mariage se sache; il a peur de ses parents. Il n'a pas l'air de s'entendre trop bien avec son père. Mais c'est surtout à sa mère qu'il pense.

Julia la regardait. Elle avait l'air éveillé et ses yeux brillaient derrière ses verres.

— Qu'est-ce qu'il va faire?

— Il dit qu'il va retourner tout droit à son travail, à Clifton-burg et faire comme si de rien n'était, jusqu'au retour de son oncle; son oncle et lui ont l'air d'être bons amis.

— Et puis alors?

— Alors, il dira à son oncle qu'il est fiancé, il n'oserait pas dire marié; après ça, il n'a pas l'air de savoir ce qui arrivera...

— Comment, Nell! — Julia bondit et se planta devant le lit, les bras croisés. — C'est impossible, ça peut durer des années comme ça. Écoute, vous vous mariez et, avec Dennis, je me charge du reste.

— Du reste? quel reste? Qu'est-ce que tu veux dire?

Julia se rassit sur le lit et caressa le bras d'Elinor en glissant sa main sous la petite manche de dentelle.

— Je ne veux rien te cacher. Ce mariage ne peut pas être tenu secret, voilà tout.

Elinor l'interrompit :

— Juley! Voyons, c'est la seule chose qu'il demande.

— Rien à faire. Il faut bien que nous pensions à toi.

— Mais je te dis que je lui ai promis. Et j'ai ajouté que je pouvais compter sur toi et sur Dennis.

— Et tu as bien raison. Écoute, Nell, tu n'as qu'à continuer à promettre, ça ne coûte rien. Il sera aussi content que toi quand ce sera fait. Si tu faisais comme il dit, un beau jour, tu serais plaquée, voilà tout... Mais à quoi bon parler de ça? Ce que je voudrais savoir, c'est s'il a de quoi vivre?

— Je ne sais pas combien il a, pas grand'chose en tout cas. Mais ça n'a pas d'importance. Il pourra toujours trouver assez de galette pour aller à Londres.

— Voilà qui est parlé. Tu sauras bien t'arranger avec les vieux une fois que tu seras là-bas. Pour ça, je te garantis que tu seras à la hauteur. Mais dis-moi, Nell, qu'est-ce qu'il fait maintenant?

— Il a une situation dans les chemins de fer de son oncle à Cliftonburg, il doit avoir à peu près cent dollars par mois à ce que j'imagine, d'après ce qu'il m'a dit. Il dit qu'il en aura bientôt deux cents. Son père veut qu'il travaille. Plus tard il entrera dans les affaires de son père, dans la banque, à Londres. Juley, tu sais qu'ils roulent sur l'or, ils ont des millions et des millions.

Les yeux de Julia se mirent à briller en guise de réponse.

— Et puis il a été au Canada avec Sir William Leicester Kartwight, qui a épousé Isoldes Allones, celle dont on parle tout le temps dans le carnet mondain. Sir William Kartwight, à Londres, c'est le dessus du panier. Il paraît qu'il a fondé une grosse société de culture et d'élevage au Canada, avec le père de Richard, et Richard était là-bas son secrétaire particulier. L'affaire n'a pas marché, mais son père s'en fiche et pourtant, qu'est-ce qu'il doit avoir perdu comme argent là-dedans. L'oncle de Richard est associé avec un baron, un autre gros banquier, et ce sont eux qui ont la C. W. & M. Je t'assure, Juley, que Richard Kurt est plein aux as. Je cours la chance avec ce qu'il a maintenant, mais plus tard qu'est-ce qu'il aura comme galette et tout.

Pendant ce temps Elinor s'était montée et avait monté son amie à un degré d'excitation hilarant, et Julia, dans son enthousiasme, se jeta sur elle et l'embrassa.

— Eh bien, ma vieille, pour toi c'est épatant! — s'écria-

t-elle. — Allons, maintenant il faut que je retourne près de Dennis. A quelle heure le mariage?

— Il viendra me chercher ici à huit heures. Nous déjeunons et nous allons tout droit à l'église. Attendez-nous ici.

—Bon. — Elle lui dit bonsoir et l'embrassa. — Fais de beaux rêves et ne te bile pas.

V

Lorsque Richard, le lendemain matin, frappa à la porte d'Elinor à l'heure dite, il avait dépouillé sa gravité du soir précédent et paraissait de joyeuse humeur. Elle n'était pas sûre d'aimer sans réserve sa nouvelle attitude. Elle s'était préparée elle-même à paraître grave, sinon solennelle, comme le moment décisif approchait. Elle fit même allusion au sentiment qu'elle avait de la gravité de l'heure pendant le déjeuner pour lequel il montrait un appétit exagéré à son sens et qu'il prolongeait plus qu'il ne convenait en de telles circonstances.

En traversant le pont suspendu il s'arrêta à l'endroit où la scène avait eu lieu le soir précédent, se pencha par-dessus le parapet et dit en regardant le courant :

— Il faudra descendre les rapides cet après-midi.

Comment pouvait-on penser à une chose pareille quand on allait se marier peut-être dans une heure!

En approchant du presbytère ils avaient vu, par la fenêtre ouverte, le pasteur finir son petit déjeuner. Ils furent introduits dans le parloir par une vieille femme qui avait à peine tourné le dos que Richard plaisantait ses faux cheveux. Il se tint encore plus mal lorsque le pasteur entra dignement dans la pièce, un livre de prières à la main. Le pasteur l'ouvrit à la page marquée d'un signet à franges et brodée d'une croix, il en sortit une carte que Richard regarda à peine avant de la passer à Elinor. Tandis qu'elle lisait :

> The Rev. C. Hawke,
> *Titulaire*
>
> St. Luke's Vicarage,
> St. Mary's Ontario.

elle entendit qu'il disait :

— Vous savez, je pense, que nous venons pour nous marier. Combien de temps ça prend et combien ça coûte?

Elinor trouvait cette manière de présenter l'objet de leur visite, des plus inconvenantes, vulgaire même, et elle fut surprise que le pasteur sourît si aimablement tandis qu'il ouvrait le livre de prières au début et en sortait une autre carte, d'un format plus grand. Celle-ci, Richard l'examina soigneusement.

— Ça va, — dit-il, et il tira une liasse de billets de sa poche et compta sur le livre de prières : — Cinq, dix, vingt. Voyons, combien est-ce que ça fait avec le timbre?

Il tira la carte de sa poche.

— Ah! oui, ça fait vingt en chiffre rond, n'est-ce pas?

M. Hawke continuait de sourire.

— Vraiment, c'est trop aimable à vous, monsieur... Voulez-vous me rappeler...?

— Richard Kurt — et je vous présente mademoiselle Elinor Colhouse, nous pourrions remplir la formule maintenant, si ça ne vous fait rien.

M. Hawke se frotta les mains.

— Je peux vous marier maintenant si vous voulez; l'église est tout près. Voulez-vous que je fasse le nécessaire tout de suite?

— Je vous en prie, monsieur Hawke.

— Alors, excusez-moi un instant.

Il laissa la porte entre-bâillée, Elinor la ferma et se tourna vers Richard. Elle était blessée.

— Je me demande pourquoi vous avez adopté cette attitude.

— Quelle attitude?

— Vous savez très bien ce que je veux dire. Je trouve que ce n'est vraiment pas gentil. Quelle est la jeune fille qui aimerait que l'on tourne son mariage en plaisanterie? On croirait que vous le faites exprès pour me blesser.

Juste à ce moment, M. Hawke revint avec du papier, une plume et un encrier. Elinor passa son mouchoir sur ses yeux et, comme le pasteur l'y invitait, s'assit devant la table à côté de Richard pour remplir la formule. Une fois de plus, M. Hawke ouvrit son livre de prières, en sortit une troisième carte d'un format beaucoup plus petit et dit à Elinor avec un air bienveillant :

— Le certificat de mariage, le plus important pour vous, mademoiselle, mais je ne peux pas vous le donner — pas encore — mais très bientôt.

Il se retourna vers Richard.

— Nous pouvons procéder maintenant, si vous voulez.

La dame qui les avait introduits les attendait à la porte d'entrée et leur fut présentée, c'était madame Hawke.

— Quel beau jour, bénie soit la mariée sur qui le soleil brille, — dit-elle avec un sourire plein d'admiration pour Elinor qui se sentit de meilleure humeur.

Richard et le pasteur marchaient devant, ils se retournèrent et attendirent les dames pour continuer.

— Dites, Elinor, M. Hawke me parlait des témoins, j'ai pensé aux O'Hara, je les avais oubliés, je vais courir les chercher.

Elle hésita un instant. Ce serait une erreur de blesser Dennis et Julia, mais elle n'allait pas laisser Richard s'en aller sans elle. Elle avait déjà entendu parler de mariées abandonnées à l'église.

— Je vais avec vous, ils aimeront mieux que je leur demande moi-même.

En allant à l'hôtel, elle se décida à lui demander de lui expliquer ses changements d'humeur continuels, et lui fit avouer qu'il ne s'était pas bien conduit.

— Mais, — ajouta-t-il, — je sais bien que ce vieux blagueur gagne sa vie avec ce truc-là. Demandez à O'Hara.

Elle le regarda du coin de l'œil. Que savait-il? Son visage ne trahissait rien; quelquefois il était impénétrable.

Ils trouvèrent les O'Hara qui les attendaient.

Le pasteur, accompagné de madame Hawke, sortit de la sacristie en surplis.

— Je suis tout prêt. Est-ce que votre ami ne voudrait pas nous servir de témoin?

O'Hara acquiesça de la tête.

— Voulez-vous lui donner l'alliance, M. Kurt?

— L'alliance, sapristi! Je n'avais pas pensé à ça!

Richard lança un regard désespéré à Elinor qui trouvait qu'elle avait été bien stupide de ne pas lui avoir rappelé ce symbole indispensable.

Dennis vint à leur secours.

— Je parie que c'est déjà arrivé, n'est-ce pas, mon Révérend?

M. Hawke fouilla dans la poche de son surplis chiffonné et en tira une alliance en argent avec l'expression du petit Jack Horner lorsqu'il trouva la prune. Dennis l'examina solennellement.

La cérémonie terminée, le registre signé, Elinor, à l'œil toujours vigilant, remarqua que M. Hawke prenait à part Dennis et Julia. Elle fit signe à celle-ci qui lui dit tout bas :

— Il marchande l'alliance. Il en veut cinq dollars et Den dit que ça ne vaut pas cinquante cents.

Richard, qui avait entendu, traversa la sacristie et mit quelques billets dans la main du pasteur.

— Voulez-vous me faire le plaisir d'accepter dix dollars, monsieur Hawke. Cet anneau sera un souvenir du plus grand événement de ma vie, je le garderai et le chérirai toujours.

Le cœur d'Elinor tressaillit. C'était d'un vrai gentleman, d'un vrai gentleman anglais; elle lui prit la main et la pressa silencieusement.

Les Hawke les accompagnèrent à la porte de la sacristie.

Elinor marchait devant au bras de Richard.

— Laissez-les passer, — murmura-t-elle.

Elle avait tant de choses à lui dire, mais elle ne trouvait pas les mots qu'il fallait. Voilà qu'elle était mariée, avec ce garçon qui marchait près d'elle, elle était sienne maintenant devant la loi. Que devait-elle faire maintenant?

Ils étaient presque arrivés à l'autre bout du pont, lorsqu'il l'interrompit dans ses pensées.

— Vous savez, Elinor, il faut absolument descendre ces rapides après déjeuner.

Elle fit un effort sur elle-même pour ne pas montrer son agacement, mais vraiment il était incompréhensible.

Il parut trouver tout naturel qu'elle montât seule et fût obligée de se séparer de lui tandis que Julia l'accompagnait dans sa chambre. Elle aurait bien voulu s'épancher dans le sein de son amie qui l'assaillait de questions sur ce qu'il avait dit et fait, mais comment pourrait-elle lui faire admettre qu'il n'avait littéralement rien dit, qu'il ne lui avait jamais demandé un baiser et que la seule chose qu'il désirât fût de descendre les rapides?

— Il est charmant, n'est-ce pas, Juley?

— Charmant! On voit comme il est heureux. Tu as de la chance, Nell chérie.

Julia l'embrassa affectueusement.

Ce fut un baume sur le cœur d'Elinor.

Les cocktails mirent de l'entrain au repas qui suivit. Dennis se tint à peu près convenablement et, au soulagement d'Elinor, aucune allusion ne fut faite à la cérémonie du matin. L'humeur de Richard se maintint, son attitude envers Julia et elle-même demeura identique. Simplement il était aimable pour tout le monde.

Lorsqu'ils sortirent de table, il la prit à part dans un coin du hall :

— J'ai regardé les heures de bateaux. Il faut que nous partions demain matin à neuf heures.

Elle approuva, mais il avait encore quelque chose à ajouter.

— Ce n'est pas possible de rester ici comme ça. Il ne faut pas vous compromettre. Il faut que je vous reconduise chez votre mère, à Manitou, et que de là je rentre à Cliftonburg.

Elle inclina la tête.

— Je suis si content que vous soyez de cet avis. Que rien ne transperce; tout dépend de cela maintenant. J'ai écrit une longue lettre à ma mère la nuit dernière. Mais je l'ai gardée. Les lettres, ce n'est pas bien. Il faudra affronter ça quand le moment sera venu. Mais rien ne presse, n'est-ce pas?

— Non, rien ne presse, — répondit-elle machinalement.

— Que vous soyez d'accord avec moi, rend tout plus facile. Maintenant, allons descendre les rapides.

VI

Rien n'était plus palpitant que d'être précipité dans le courant, sur l'eau tumultueuse. Des rochers déchiquetés, découverts et submergés tour à tour, délimitaient l'étroit chenal où leur canot devait passer. Les deux Indiens se tenaient debout, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, poussaient des cris stridents, et pour renforcer l'émotion, le pagayeur qui était à l'arrière, avec une grande dextérité, éclaboussait Richard qui avait le dos trempé. C'était tout. Ils atteignaient déjà les eaux plus

calmes et ils regagnèrent doucement le rivage un mille au-dessous.

Richard paya les hommes en riant et dit à Elinor :

— Voilà! ça y est; c'était amusant, n'est-ce pas?

Plus loin ils prirent une barque et ramèrent dans les eaux tranquilles parmi les roseaux. Çà et là, l'eau presque stagnante était couverte de nénuphars. Il laissa glisser l'embarcation qui vint mourir à la rive, il remonta les rames dans le bateau et s'assit dans le fond auprès d'elle. Enfin! Il la prit dans ses bras et l'embrassa sur les joues. Elle s'abandonna, relevant le visage de manière à ce que leurs lèvres se rencontrassent et s'unissent en un long baiser. Et puis, il s'adossa à la banquette, dégagea son bras et alluma une cigarette. Il avait l'air troublé, il tira plusieurs bouffées et commença :

— J'ai tant de choses à vous dire, Elinor.

— Chéri!

Elle mit autant d'expression qu'elle put dans sa voix. Elle désirait qu'il parlât.

— Nous sommes mari et femme maintenant. Je me demande comment nous en sommes arrivés là.

La remarque n'était pas flatteuse. Ce n'était pas du tout ce qu'elle eût aimé lui entendre dire, mais elle ne voulut pas le lui montrer et ne fit aucun commentaire.

— Mais c'est comme ça et je crois que, dès que nous pourrons avouer notre mariage et être mari et femme aux yeux de tous, tout sera pour le mieux. Car pour l'instant, on ne peut vraiment pas dire que nous soyons mariés. — Il se retourna vers elle : — Enfin, je veux dire, pas comme tout le monde.

Où voulait-il en venir? Qu'est-ce que signifiaient ces paroles?

— Évidemment, c'est un mariage secret, c'est bien ce que vous voulez dire, — répondit-elle.

— Non, ce n'est pas seulement ça que je veux dire. C'est que nous ne pouvons pas du tout vivre ensemble... nous ne devons pas. Ce serait une grave erreur, étant donné... étant donné les circonstances.

Elle comprit la faiblesse de son raisonnement et commença de voir clair. Il voulait lui faire admettre qu'il n'usât point de ses droits d'époux. Dans ces conditions, il n'y avait rien à faire; e manque de passion l'humiliait, mais cela changerait bientôt

lorsqu'ils seraient réunis. En attendant il fallait qu'elle lui mît bien dans la tête, une chose qu'il était de toute importance qu'il ne perdît jamais de vue.

Elle lui prit sa main et la retint entre les siennes.

— Je comprends vos sentiments, chéri. Je suis sûre que vous avez raison. Mais la pensée de notre séparation est tellement dure à supporter, surtout quand je me souviens de ce que nous avons été l'un pour l'autre.

Il jeta sa cigarette, la regarda s'imprégner d'eau et sombrer petit à petit, avant de reprendre :

— Ce fut un moment de folie, Elinor. Je ne l'oublie pas, mais j'en ai honte. Ce n'était pas du tout dans mes idées. Un homme doit respecter sa... J'aime mieux ne pas en parler. Mais ce n'est pas la peine d'aggraver les choses, n'est-ce pas?

Qu'est-ce qu'il voulait dire exactement par aggraver les choses? Que fallait-il lui répondre? Il était indispensable qu'il se rendît compte du sacrifice qu'elle avait fait et de son devoir envers elle.

— Aggraver les choses? Je ne vois pas ce que vous voulez dire? Je ne regrette rien parce que je sais que vous m'aimez. Si vous ne m'aimiez pas, je ne tiendrais guère à la vie! — avec un accent pathétique — plus rien ne me rattacherait à la vie!

Elle acheva dans un soupir, sans le regarder, les yeux fixés sur l'eau.

— Elinor... chérie, je ne veux pas vous entendre parler comme ça. Bien sûr, je vous aime.

Il la prit dans ses bras, l'embrassa dans le cou et puis sur la nuque, sur le visage, sur les lèvres.

Elle soupira doucement.

— Je l'espère, Richard. Tout notre avenir en dépend.

Man's love is like a restless wave,
Ever at rise and fall;
The only love a woman craves,
It must be all in all.

C'était sa chanson préférée, dont les paroles ne manquaient jamais de l'émouvoir. Et Richard lui montra bien que la citation était efficace, si efficace qu'elle provoqua une nouvelle démonstration physique de son amour. Les ombres s'allon-

geaient sur l'eau et ils regagnèrent le rivage, lorsque les moustiques devinrent trop indiscrets.

Les souvenirs de la soirée qui suivit ne sont point de ceux qu'Elinor eût aimé garder toujours. Les plaisanteries stupides de Dennis offensèrent son sens des convenances et souillèrent par leur vulgarité des heures qui autrement eussent été poétiques, poignantes. Elle le supporta le mieux qu'elle put, encourageant Richard à parler de chez lui, dans l'espoir que l'Irlandais se rendrait compte de l'importance sociale et financière de sa situation future et adopterait en conséquence une attitude plus respectueuse.

— Où sont vos parents actuellement? — demanda-t-elle.

— Je ne sais pas exactement. La dernière lettre que j'ai reçue de ma mère venait d'Écosse où elle se trouvait chez une certaine Lady Dodd, une vieille amie à nous. Elle est extrêmement gentille, mais je ne peux pas sentir son mari. Un jour où je me promenais à cheval dans Rotten Row, il est venu me demander à quel omnibus j'avais emprunté mon cheval.

O'Hara pouffa!

— Bon pour Dodd.

> « *Dodd, Dodd, diddledy Dodd,*
> *Riddledy, diddledy Dodd.* »

Richard se mit à rire de bon cœur aussi, mais Elinor était irritée au delà de toute mesure. Non seulement la facétie était vulgaire et de mauvais goût, mais encore elle interrompait une conversation intéressante. Lorsqu'ils eurent fini de rire, elle reprit en changeant légèrement le sujet :

— Alors ils n'habitent pas leur maison de campagne en ce moment?

— Oh non, mère déteste Elthorne maintenant. Nous l'avons complètement délaissé. C'est trop près de Londres et dans les champs il ne pousse plus que des briques. Les Fitz-Alan n'y vont plus jamais non plus. Le vieux Lord méprise tous les nouveaux venus et ce n'est pas moi qui l'en blâmerai.

Richard avait appuyé sur le « moi ». Elinor n'avait pas compris.

— Quels nouveaux venus?

— Oh, des gens comme nous qui ont acheté des maisons

par là. Les Fitz-Alan y étaient depuis la Conquête, vous savez.

Elinor était désolée que les Kurt fussent des nouveaux venus et par conséquent un objet de mépris pour Lord Fitz-Alan. Elle aurait bien voulu en savoir davantage, mais ce n'était pas le moment. Aussi changea-t-elle encore le sujet de la conversation.

— Où sont vos sœurs en ce moment?

— Elles sont en pension à Paris; elles vont aller rejoindre mère à Dieppe pour les vacances.

— C'est joli, Dieppe?

— Je ne connais pas Dieppe. Mes sœurs aiment y aller, elles jouent au tennis, elles se baignent et mère conduit beaucoup.

C'était un sujet à poursuivre. Elinor, non sans jeter un coup d'œil du côté des O'Hara, demanda :

— Qu'est-ce qu'elle conduit?

— Oh! elle fait venir le phaéton de Londres et les *cobs*, avec le vieux cocher. Jamais elle ne lui laisserait conduire les *cobs*, il n'a pas les mains assez délicates. Si vous voyiez mère l'attraper.

Il rit à l'évocation de ce souvenir.

O'Hara, les yeux fixés sur Richard, avait l'air de s'amuser.

— Qu'est-ce qu'elle lui dit?

— Elle lui dit qu'elle le renverra la prochaine fois qu'il tirera si fort. Quelquefois elle lui tape sur le dos avec son ombrelle.

— Je m'aperçois que la vieille dame a son petit caractère.

Richard changea de visage et les yeux brillants de colère :

— La « vieille dame »? Comment dites-vous? — lança-t-il rageusement.

O'Hara était pris au dépourvu. Rien n'était plus loin de son intention que de le blesser.

— Je ne l'ai pas dit en mauvaise part, jeune homme.

A partir de ce moment Richard cessa de parler et Elinor ne fit aucun effort pour le faire sortir de son mutisme. Cet éclat l'avait étonnée. Il ne s'était jamais mis en colère auparavant, mais cet incident prouvait qu'il en était capable; il prouvait aussi que sa mère était un sujet qu'il ne fallait aborder qu'avec précaution. Elle avait pris la peine avant le dîner de persuader Julia de l'importance qu'il y avait à empêcher Dennis de faire des allusions indiscrètes lorsque viendrait le

moment d'aller se coucher. Et pour une fois il « fut raisonnable ». Richard lui dit bonsoir devant sa porte comme d'habitude, comme il venait de faire pour Julia; il n'essaya même pas de jeter un coup d'œil dans la chambre, il la laissa y entrer seule et poursuivit son chemin tranquillement à travers le corridor.

Elle éprouvait en se déshabillant des sentiments confus qui tournèrent à l'émotion lorsqu'elle commença de faire sa valise afin d'être prête à partir de bonne heure le lendemain matin. Le côté auquel elle n'avait pas touché — les courroies n'étaient même pas défaites — intact, tel qu'elle l'avait préparé, avec quel soin, lui fit venir les larmes aux yeux. « Pauvre petite chemise de nuit », dit-elle à haute voix en ouvrant le compartiment en question d'où elle tira l'élégante parure, si délicieusement enrubannée et parfumée. Elle la posa avec respect sur le lit et sortit de leur précieux emballage, le cache-corset de soie tout neuf, la chemise brodée à la main, le jupon de taffetas froufroutant, tous les dessous enchanteurs qu'elle avait réservés pour certain événement qui aurait pu arriver. Comment s'empêcher d'être malheureuse à ce spectacle? C'était si dur d'être privée de tout ce qu'une jeune fille peut désirer, est en droit d'attendre : un vrai trousseau, un vrai mariage. Ces pauvres petites affaires, voilà ce qu'elle avait à la place de tout ce qu'elle n'aurait jamais maintenant. Et il ne les avait même pas vues! La vie avait été bien cruelle. Et cependant? Elle était debout près du lit, en train de les remettre dans leurs plis lorsqu'elle s'arrêta, porta la main à son front : il avait parlé d'un autre mariage, il voulait un « vrai mariage » aussi! Pourrait-ce encore arriver? Elle revint à sa valise, remit hâtivement les affaires en place et referma le compartiment. Elle enfila sa robe de chambre et se précipita dans le couloir en appelant Julia.

— Juley, viens dans ma chambre, j'ai quelque chose à te dire.

Un instant après la petite bonne femme, ses cheveux frisés en tire-bouchon, hérissés sur sa tête, entra en coup de vent dans la chambre et referma la porte.

— Qu'est-ce qu'il y a? — interrogea-t-elle. — Tu ne m'avais pas dit de venir ce soir et j'en avais tellement envie.

Elle était mordue par la curiosité. Elinor s'étendit sur le lit.

— Juley, après tout je pense que nous ferions mieux de garder le secret, pour le moment en tout cas. Juste le temps de voir comment vont les choses. Il veut que nous ayons un vrai mariage, il me l'a répété plusieurs fois.

Julia était devenue sérieuse, elle leva l'index et dit :

— Écoute, Nell, on ne me la fait pas, à moi. Je sais trop bien. J'ai plus d'expérience que toi. Tu n'as qu'à me laisser faire; tu ne vas pas risquer toute ta vie pour la cérémonie, non?

Elinor était ébranlée, au fond elle était bien décidée à suivre le conseil de son amie mais elle avait besoin d'être consolée.

— Pense donc, dire que je ne serai jamais une mariée! C'est dur, Juley, c'est trop dur, — et elle enfouit son visage dans son oreiller tandis que Julia, profondément émue, essayait de la consoler.

QUATRIÈME PARTIE

I

Les O'Hara les avaient accompagnés au bateau et maintenant ils voguaient vers Manitou, c'était le retour. Richard, d'humeur sérieuse, parlait de leur avenir et de ses projets. Il était entendu que madame Colhouse serait informée immédiatement de leur mariage et qu'il partirait le soir même pour Cliftonburg. Le principal, c'était de retourner à son travail, il pouvait améliorer considérablement sa situation en très peu de temps s'il s'y mettait. Et maintenant que ça valait la peine, il allait s'y mettre. Il faisait frais et le ciel était nuageux, il la couvrit et chercha un coin sur le pont où ils fussent à l'abri du vent. Il était aux petits soins pour elle; elle ne s'était jamais sentie aussi amoureuse de lui. Ils s'entendaient très bien tous les deux, il lui expliquait une foule de choses qu'elle désirait savoir. Elle commençait à comprendre. Il répondait à toutes ses questions et ne lui en posait presque pas. Plus elle l'écoutait, plus elle était convaincue que leur avenir serait tout rose. Non

qu'il le lui représentât ainsi, au contraire il en parlait avec appréhension, l'avertissant à maintes reprises qu'il fallait qu'elle s'attendît à tout. Son père très probablement ne lui donnerait plus rien lorsqu'il apprendrait leurs fiançailles; il ne les laisserait certainement pas venir à Londres, mais il espérait que peu à peu il se radoucirait, s'il travaillait ferme. Comme le temps avait passé et qu'ils approchaient de Manitou, il lui dit qu'il souffrait à la pensée de la quitter, mais qu'il savait que s'il l'emmenait avec lui tout serait fichu. Il devenait de plus en plus affectueux et tendre, il lui prenait la main et l'embrassait à chaque instant. Elle n'avait jamais encore rencontré quelqu'un comme lui, il se conduisait comme un frère plus jeune qui retournerait au collège. Maman avait toujours dit que c'était un enfant. Ce qui était sûr, c'est que c'était elle qui avait tout fait; il fallait lui persuader qu'il pouvait, qu'il devait avoir confiance en elle, se fier à son jugement et faire toujours ce qu'elle lui conseillerait.

II

Lorsqu'ils arrivèrent au cottage, madame Colhouse était assis deveant la porte, comme d'habitude en train de bavarder par-dessus la haie avec madame Shuter qui disparut promptement à leur approche. Tout en priant Richard d'attendre un instant dehors, Elinor embrassa sa mère et l'emmena dans le salon.

— Nous sommes mariés, — dit-elle triomphalement.

Madame Colhouse faillit s'évanouir et, la main sur le front, elle s'effondra sur le sofa.

— Mariés! Nell!

— Voilà! ça y est. — Elinor répétait inconsciemment les mots que Richard avait prononcés après la descente des rapides; — mais nous disons seulement que nous sommes fiancés, pour le moment.

Madame Colhouse était trop ahurie pour parler.

— Et il rentre à Ciftonburg ce soir. Il ne veut pas que son père et sa mère sachent rien avant que son oncle ne soit revenu et n'arrange les choses avec eux.

— Dire que tu es mariée avec ce gosse! Mais tu le connais à peine!

— Je le connais mieux que tu ne crois.

Et sans attendre ce que sa mère pouvait dire, elle se dirigea vers la porte :

— Entrez, Richard. J'ai dit à maman que nous étions mariés.

Le jeune homme s'arrêta un instant pour la regarder et regarder sa mère toujours à moitié évanouie sur le sofa. Et puis il s'avança, se pencha et embrassa madame Colhouse sur la joue.

— Je vous appellerai maman maintenant, — dit-il gaiement. — J'espère que vous n'êtes pas trop fâchée. Elinor et moi, nous avons pensé que c'était ce que nous avions de mieux à faire; c'était inutile d'écrire et... et...

Il s'arrêta, ses yeux allaient de l'une à l'autre.

Madame Colhouse joignit les mains. Elle avait la tête penchée et ne disait mot.

Le jeune homme s'assit près d'elle et lui prit les mains :

— Vous n'êtes pas fâchée, n'est-ce pas, madame... maman, je veux dire. Évidemment, c'est un peu précipité, mais tout va bien, n'est-ce pas, Elinor?

Il regarda sa femme d'un air suppliant.

Elinor pensait qu'il se conduisait d'une manière stupide. Est-ce qu'il ne pouvait pas se montrer plus fort, plus viril?

— Si tout va bien? Évidemment. Nous nous aimons, maman, voilà tout, et Richard voulait être sûr que je sois à lui. Mais pour tout le monde, nous sommes seulement fiancés. Je t'expliquerai tout, petit à petit; nous n'avons pas tellement de temps avant son départ.

Elinor emmena Richard dans sa chambre et lui apporta un broc d'eau de ses propres mains.

— Oh! pardon, merci, merci, — il le lui prit des mains et l'embrassa. — Quelle jolie petite chambre, — dit-il en regardant autour de lui. — Mon Dieu, que de robes!

Il faut avouer qu'il y en avait partout : sur les murs, sur les portes, dans des cartons empilés les uns sur les autres dans tous les coins et même sous le lit.

Il versa l'eau dans la cuvette en disant :

— Je vais me dépêcher pour vous laisser la place.

Quelle drôle de garçon! Il était dans sa chambre, là où elle dormait, où se passaient les moments les plus intimes de sa vie, et cela ne lui faisait pas plus d'effet, semblait-il, que si elle était sa sœur. Est-ce qu'il serait toujours ainsi? Elle resta un moment à le regarder pendant qu'il plongeait sa tête dans la cuvette en soufflant dans l'eau. Avait-elle été trop vite et trop loin? Est-ce qu'elle n'était plus capable d'éveiller son désir, était-ce possible? Il s'était montré assez passionné ce soir-là. Elle sortit doucement de la chambre en méditant sur ce sujet, elle avait à peine atteint le bas de l'escalier qu'il la rejoignait.

Au dîner, une magnifique boîte de chocolats fit son apparition. Elle venait de chez le meilleur confiseur de New-York. Elinor l'avait mise elle-même sur la table; serait-ce de bonne ou de mauvaise politique de révéler le nom de l'envoyeur? Elle n'avait pas encore pris de décision à ce sujet lorsqu'un naïf commentaire de madame Colhouse vint régler la question.

— M. Galton ne s'est pas fichu de toi, Nell.

Elinor regarda Richard, son visage s'était assombri, et à partir de ce moment-là, il ne dit plus un mot.

Elle se demandait si cela devait lui faire plaisir ou pas? Sans doute était-ce flatteur d'être l'objet d'une telle jalousie, car ce ne pouvait être que de la jalousie. Mais elle n'allait tout de même pas lui sacrifier le droit qu'elle avait de recevoir des hommages aussi inoffensifs qu'une boîte de chocolats.

Il n'étaient pas plus tôt sortis de table qu'il l'entraîna dehors.

Il commença, d'un ton fâché :

— Comment ce salaud de Galton ose-t-il vous envoyer une boîte de chocolats? Vous ne devez pas accepter ses cadeaux : avec un type de cet acabit vous savez à quoi vous en tenir.

— Comment pouvais-je savoir que ça venait de lui? J'ai vu un paquet à mon nom, je l'ai ouvert : il y avait sa carte dedans.

— Vous deviez le lui renvoyer. Donnez-la-moi. Je vais lui montrer que...

— Richard, mon chéri, ne vous fâchez pas pour rien. Vous me rendriez ridicule en lui renvoyant cette boîte maintenant; nous avons déjà mangé la moitié de la rangée du dessus.

— C'est dommage que je ne l'aie pas su plus tôt. Écoutez,

Elinor, ne lui écrivez pas vous-même. Donnez-moi sa sale carte et je lui répondrai, moi. Où est-elle?

— Je ne sais pas, je crois que je l'ai jetée.

Elinor l'avait soigneusement rangée, à cause de ce qu'il y avait écrit dessus : « A la plus charmante des belles du Sud, son fervent admirateur », ce qui la flattait beaucoup.

— Promettez-moi que vous ne lui écrirez jamais?

Richard parlait très sérieusement.

— Oui, chéri, je vous le promets. Vous y avez droit.

Il lui prit la main et l'embrassa en lui disant :

— Merci, merci.

Ils rentrèrent et s'assirent tous les deux sur le sofa. Madame Colhouse avait disparu, la femme de ménage débarrassait la table.

— Quand je pense à ce Galton, ça me ramène à Cliftonburg et ça me fait regretter l'Angleterre. Je crois que j'ai le mal du pays.

Elinor n'avait jamais éprouvé aucun sentiment de cet ordre et n'était pas capable de l'imaginer.

— Voyez-vous, ici, en Amérique, les gens ne pensent qu'à l'argent ou à ce qu'ils appellent le plaisir. Ici tout est en mouvement, on est toujours pressé, on n'a le temps de rien faire. Moi, j'aime de temps en temps m'asseoir pour lire, ou bavarder tranquillement, mais à Cliftonburg on ne reste jamais chez soi : les gens sont à leurs affaires ou au bar. Je déteste Cliftonburg.

Il s'arrêta court.

Elle détestait cordialement ses compatriotes, mais l'idée qu'elle se faisait de la vie ne correspondait guère à celle de Richard et l'idéal n'était pas pour elle, le livre au coin du feu.

— Je ne peux pas vous dire combien il m'est pénible de retourner à Cliftonburg. Mon père ne pense qu'au travail. Le travail pour le travail. Il aimerait mieux monter une côte à pied plutôt qu'en voiture, simplement parce que c'est plus désagréable, et cependant il dit toujours qu'il ne veut pas que j'entre dans son affaire.

— Il ne veut pas que vous entriez dans son affaire? Mais vous n'allez pourtant pas la laisser vous échapper?

— Sans doute serait-ce le meilleur moyen de faire fortune.

Mais je voudrais connaître l'Europe, voir de belles choses, lire et réfléchir. C'est ça, la vie : ce n'est pas de rester assis dans un bureau.

Pour Elinor, l'Europe, c'était Paris et Londres, et peut-être la Suisse, où elle savait qu'on allait pour voir les montagnes. Elle avait aussi entendu dire que Rome était chic et elle savait qu'un certain nombre de jeunes filles de la société new-yorkaise avaient épousé des princes et des comtes italiens. Mais cette idée de voyager pour voir ce qu'il appelait de belles choses et de réfléchir dessus, il fallait à tout prix l'en débarrasser. Quelle idée de se contenter d'un petit revenu quand il pouvait faire une immense fortune une fois qu'il serait dans l'affaire de son père! Il fallait absolument lui ôter ça de la tête.

— Richard, mon chéri, est-ce que votre chemin n'est pas tout tracé? Vous m'avez dit, n'est-ce pas, que vous aviez l'intention de travailler pour moi, et que vous pouviez améliorer considérablement votre situation en peu de temps, afin que votre oncle, à son retour, puisse tout arranger.

Il se leva brusquement et fit quelques pas, comme s'il voulait chasser un cauchemar, et puis retomba sur le sofa à côté d'elle.

— Évidemment, chérie! évidemment. Vous avez absolument raison. Je vais m'atteler au travail; vous pouvez compter sur moi.

Il l'enlaça et l'embrassa. Elle voulut profiter de l'occasion.

— Croyez-moi, Richard, — dit-elle avec un grand sérieux, — il n'y a que l'argent qui compte : une fois qu'on a de l'argent on peut faire tout ce qu'on veut après. Je suis bien placé pour le savoir. L'oisiveté, c'est de la paresse. Mon père trouvait que l'argent n'avait aucune importance, et ma pauvre maman et moi nous en avons subi les conséquences. Vous ne voulez pas que cela continue toute ma vie, n'est-ce pas?

Il l'embrassa encore.

— Mais non. Je travaillerai. Je vous promets de travailler comme je ne l'ai jamais fait jusqu'ici. Dans quelques minutes il va falloir que je parte. Je n'ai pas beaucoup d'argent, mais je peux tout de même...

Il porta la main à la poche intérieure de son veston. Elle l'arrêta.

— Non, Richard, pas un centime — pas avant que nous ne soyons ensemble. Je ne pourrais pas.

— Pourquoi pas? Vous êtes ma femme.

Elle ferma les yeux à demi et regarda au loin tristement.

— Pas encore, chéri.

Il se passa la main dans les cheveux; sa main s'attardait sur son front; il avait l'air de se creuser la tête pour lui répondre.

— Pas encore, — répéta-t-il, — non pas encore.

Il se mit à genoux devant elle, lui prit la main et la porta à ses lèvres.

— Mais il faut qu'il en soit ainsi — il le faut — pour le moment. Je penserai tout le temps à vous. Je ne dépenserai presque rien à partir de maintenant. Je mettrai tout de côté pour vous.

Elinor se pencha et l'embrassa doucement.

— Je vous le promets.

— Je n'irai nulle part et je ne verrai personne. Je ne ferai que travailler. Dans quelques semaines, oncle Théo sera rentré; alors...

Il l'embrassa encore et la pressa contre lui. Lorsqu'il releva le visage, il avait les larmes aux yeux.

— C'est seulement maintenant que je mesure toute la peine que j'ai à vous quitter.

Il se releva et ajouta en la contemplant :

— Si seulement ma mère vous connaissait!

Lorsqu'il fut parti, elle écrivit à M. Galton, en le grondant de lui avoir envoyé les chocolats qui étaient délicieux, et en lui demandant de ne plus lui écrire ni lui envoyer quoi que ce soit, maintenant qu'elle était fiancée à Richard Kurt. Peut-être se retrouveraient-ils lorsqu'elle serait mariée.

III

Pendant les quarante-huit heures qui suivirent le départ de Richard, Elinor fut surprise par son propre calme. Étant donné l'incertitude de sa situation, elle eût eu de bonnes raisons de se sentir inquiète. Un télégramme affectueux lui était dûment parvenu. Voici qu'il était suivi d'une lettre d'un genre tout à fait différent, sur laquelle elle se creusait la tête. Elle avait été écrite dans le train, sous forme de poème, intitulé *le Chant de la*

Roue. C'était absurde, sans doute, mais cela prouvait qu'il avait pensé à elle tout le temps de son voyage. Il y avait des vers qu'elle n'arrivait pas à comprendre et qui la poursuivaient, toute absorbée qu'elle fût à broder de passementerie un corsage qu'elle venait de transformer. Elle posa le corsage et relut :

Bumpety-bump, jinkety-jink
The wheels roll on
As I wretchedly think
Tear along, rush along,
Hurry ans speed,
Give me the furious help that I need
To stay my remorse,
To turn me to steel.
Saive my heart and my soul
From destruction, O wheel!

Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire? Qu'est-ce que c'était que ce remords dont il parlait, et pourquoi diable voulait-il être changé en acier? Et comment son cœur et son âme couraient-ils un danger de mort? Après plusieurs minutes de réflexion, les sourcils froncés, Elinor abandonna le poème et retourna au corsage. Elle avait résolu que cela ne valait pas la peine de se casser la tête et que ça ne voulait rien dire du tout.

Quelque chose de plus important vint la distraire de cette poésie idiote. Madame Colhouse entra avec un télégramme.

« *Journaux Cliftonburg annoncent mariage je démens tout naturellement faites de même lettre suit.*

Kurt. »

Elle le relut, laissa tomber son ouvrage et s'écria :

— On sait tout!

Aussi ennuyeuse que d'habitude, maman prit un air grave :

— Je ne vois pas pourquoi ça te ferait plaisir.

— Non? Eh bien, envoie le souillon chercher un journal.

Elinor, vite, enleva son négligé, passa une robe et descendit.

Sa mère était déjà plongée dans le journal, elle le lui prit des mains et lut :

UN ENLÈVEMENT ROMANESQUE

UNE BEAUTÉ DU SUD S'ENFUIT AVEC UN RICHE ANGLAIS

L'HÉRITIER D'UNE GRANDE FAMILLE ÉPOUSE LA FILLE DU DOCTEUR COLHOUSE, DE WATERVILLE

Selon l'article qui suivait, il y en avait une colonne pleine, mademoiselle Elinor Colhouse, fille du célèbre médecin, le Docteur Colhouse de Waterville, réputée pour sa beauté, dans un pays où cependant toutes les femmes étaient belles, s'était enfuie avec M. Richard Kurt, fils de M. William Kurt, le fameux banquier de Londres, et neveu du président de la C. W. & M. « Il intéressera sans doute nos lecteurs d'apprendre que la mère de M. Richard Kurt appartient à une des plus grandes familles de la noblesse anglaise, bien que son fils, avec la modestie d'un vrai patricien, ne s'en vante pas. » L'article se terminait par des vœux de bonheur à l'adresse du jeune ménage.

A la première lecture, Elinor était si impatiente qu'elle ne fit que parcourir l'article; la seconde fois elle s'aperçut qu'elle ne l'avait pas lu aussi à fond qu'il le méritait; la troisième fois elle le lut à haute voix.

Madame Colhouse, interdite, contemplait Elinor qui repliait le journal avec le plus grand calme et le posait à côté de la pendule, sur la cheminée.

— Maintenant, je vais faire un petit tour.

— Crois-tu que ce soit bien prudent, Nell? Tu peux être sûre que tu vas rencontrer quelqu'un qui te posera des questions.

— Et puis après? Je sais ce que j'ai à dire.

— Tu vas démentir?

— Je ne dirai ni oui ni non.

Elle n'avait pas l'intention de se priver du plaisir de faire sensation et se rendit tout droit à l'hôtel. Pendant qu'elle demandait à la réception qu'on réservât une bonne chambre pour deux, avec salle de bains, pour un ami qu'elle attendait, elle entendit quelqu'un prononcer son nom. Elle se retourna et se trouva face à face avec M. M'Alpin.

— Oh! Mademoiselle Colhouse, puis-je vous féliciter? — dit-il haletant, avec effusion. — Nous sommes tous suspendus aux nouvelles.

Elinor se leva et le dévisagea :

— Quelles nouvelles? — demanda-t-elle avec hauteur.

— Mais alors, ce n'est pas vrai?

— Je ne sais pas à quoi vous faites allusion.

Il avait l'air extrêmement étonné, s'en fut chercher *The Detroit Free Press* et lui montra du doigt la première page. Elle prit le journal, parcourut l'article et relevant les sourcils :

— Ils ont l'air de tout savoir, — dit-elle.

Elle rendit le journal et salua froidement. Passant à travers une foule de personnes dont l'attitude montrait bien qu'elles avaient suivi toute la scène, elle sortit avec dignité.

Comme elle l'avait prévu, le lendemain matin elle reçut un télégramme de Richard qui lui annonçait son arrivée pour le jour suivant et ajoutait toutefois ceci, à quoi elle s'attendait moins, mais qui ne lui en fit que plus de plaisir :

« *Préparez-vous m'accompagner ici.* »

Elle le tendit à sa mère.

— Alors, il va t'emmener avec lui?

— Naturellement, et j'ai retenu une chambre à l'hôtel.

— Une chambre à l'hôtel — pourquoi ça?

— Pour Richard et moi, tiens. Maintenant nous avons à faire, maman. Il y a la robe en crêpe de Chine mauve à finir, et la blouse rouge. Tu pourras m'envoyer la robe de taffetas noir.

IV

Elle était allée chercher Richard à la gare. Il était pâle et il avait les yeux cernés. Mais à sa grande satisfaction il était habillé d'une manière plus impeccable que jamais.

Il l'embrassa affectueusement, mais son attitude était grave.

— J'ai retenu une chambre à l'hôtel, — dit-elle.

— Je n'ai pas envie d'y aller. Je voudrais aller dans un endroit où nous serions tranquilles pour parler.

— Bien sûr, chéri, je voulais seulement dire que nous irions coucher à l'hôtel.

Un éclair parcourut ses yeux, il avait compris.

— Ah, oui, évidemment! Il n'y a pas de chambre pour moi au cottage, mais il y a toujours moyen de s'arranger pour une nuit. Nous prendrons le train du matin. Vous êtes prête?

— J'ai emballé jusqu'à la dernière épingle à cheveux, — répondit-elle comme un maréchal des logis.

— Je vais juste poser ma valise au cottage pour l'instant, j'ai besoin de prendre l'air. Je n'ai pas fermé l'œil, j'ai la tête en feu.

Ils sortirent de la gare bras dessus bras dessous.

— Alors, Richard, racontez-moi tout ce qui s'est passé, depuis le commencement.

— Oui, je vous dirai tout, petit à petit, mais donnez-moi un peu de temps. Mon cerveau ne marche pas encore. J'ai essayé d'écrire, mais j'ai dû y renoncer. D'ailleurs, tout est changé maintenant.

— J'ai reçu le poème.

— Le poème, — répéta-t-il en ajoutant après avoir réfléchi. — Oh ça! c'est tout changé, aussi, tout est changé... — Il s'arrêta. — Je ne sais plus où j'en suis — vraiment.

Il la regardait attentivement de la tête aux pieds. Elle avait une jupe de lin de couleur claire et portait une écharpe de soie grège autour du cou. Ils s'étaient arrêtés sous un arbre au bord de la route poussiéreuse, pour laisser passer un boghei. Elinor reconnut M'Alpin qui conduisait son cheval au trot, elle fit semblant de ne pas voir son salut. Richard posa sa valise par terre pour fouiller dans la poche de son gilet; il en sortit une toute petite boîte en carton et, de cette boîte, un objet minuscule enveloppé dans du papier de soie.

— Enlevez votre gant, chérie.

Elle était gantée de près et le gant glissait difficilement; Richard était agité. Dans son impatience, il tira sur le bout des doigts et laissa tomber l'anneau dans un tas de poussière.

— Je ne vois pas pourquoi il fallait faire ça ici, sur la voie publique.

Il était penché sur la route et cherchait la bague.

— Je ne pouvais pas attendre, — dit-il sans relever la tête.— La voici.

Il sortit son mouchoir et l'essuya soigneusement, prit la main gauche d'Elinor et fit glisser la bague au quatrième doigt.

— J'ai peur qu'elle ne soit un peu grande, — dit-il tenant toujours les doigts d'Elinor. — J'ai pensé que vous aimeriez mieux ça qu'une alliance ordinaire.

Elle faisait tourner la petite chaîne ronde autour de son doigt effilé à l'ongle long et pointu, et l'examinait d'un œil critique.

— Elle est très jolie, si originale.

Au cottage, madame Colhouse avait eu la discrétion de se retirer; Richard posa sa valise.

— Sortons, voulez-vous? — dit-il.

Elle était debout devant lui. Elle savait qu'elle était ingénue, jolie, captivante; il n'avait pas l'air de s'en apercevoir. Était-il en bois?

Tout à coup, comme pris d'une inspiration soudaine, il la prit par la taille et l'embrassa plusieurs fois.

— Je croyais que vous aviez oublié mon existence.

Il lui prit la main.

— Il ne faut pas me juger d'après ça. Je ne suis pas tout à fait responsable en ce moment.

Ils se dirigèrent doucement vers le lac. Il s'arrêta brusquement comme il faisait souvent.

— Allons où nous sommes allés le premier jour, voulez-vous?

Elle se servit de son regard aux paupières mi-closes. C'était une expression usée mais commode, qui voulait dire bien des choses, et dont on pouvait se servir dans les circonstances les plus variées. C'était à la fois équivoque et éloquent. Les mots étaient vains, ils étaient tous les deux en présence d'un fait : ils étaient mariés.

Ils atteignirent la barrière dont les barreaux jonchaient le sol, tels qu'ils les avaient laissés, semblait-il. Il s'arrêta pour les regarder, puis il se tourna vers elle. Ils continuèrent lentement et en silence. Elle l'observait prudemment du coin de l'œil, il marchait tête baissée.

Ils atteignirent les arbres abattus, il s'arrêta encore et les

examina, comme s'il voulait les photographier dans son esprit. Il jeta sa canne par terre et il étendit son veston sur un tronc d'arbre comme l'autre fois.

— Attendez une seconde.

Il reprit sa veste et fouillant dans les poches, en sortit un journal plié, un étui à cigarettes et des allumettes. Elle s'assit et il alluma une cigarette en s'asseyant lui-même à ses pieds sur l'herbe rare. Il tira une ou deux bouffées.

— La première personne que j'ai vue quand je suis arrivé à Cliftonburg, c'est un type qui s'appelle Jim Baldwin, et la première chose qu'il a faite, a été de me coller ce sacré *Enquirer* sous le nez. Le voici.

Elinor prit le journal. A part quelques détails surajoutés, au goût de Cliftonburg, c'était exactement ce qu'elle avait déjà lu. Elle lui rendit le journal sans commentaire; il semblait que le plus sage fût de ne rien dire.

— Vous imaginez mes sentiments. Puisque c'était dans l'*Enquirer*, ce devait être dans tous les journaux des États-Unis. Jim me regardait avec un sourire idiot en attendant ce que j'allais dire.

Richard s'arrêta et la regarda.

— Je sais ce que vous pensez, que c'est une sottise de ma part d'avoir démenti. C'était peut-être une sottise de ma part. De toutes façons cela n'a plus d'importance aujourd'hui. Je me demandais comment on avait pu savoir, par qui, tout en démentant. Naturellement Jim ne m'a pas cru une seconde. Mais je me suis entêté comme saint Pierre et j'ai continué à nier et à renier, en répétant tout le temps que c'était un sacré mensonge. Je savais à peine ce que je disais. Dans un endroit comme Cliftonburg, il n'y a plus de gens qui connaissent Gros Jean que Gros Jean n'en connaît.

Elinor pensa qu'il disait ces derniers mots avec amertume.

Il alluma une autre cigarette.

— J'avais l'impression que tout le monde avait lu ce sacré journal, avec son « héritier d'une grande famille », son « célèbre banquier » et le reste. J'étais tellement humilié, j'aurais voulu rentrer sous terre. Je n'oublierais jamais cette matinée, même si je devais vivre éternellement. C'est que tout était tellement ignoble dans cette histoire.

Jamais de sa vie Elinor n'eût été capable de voir les choses sous ce jour. Sans doute comprenait-elle qu'il fût surpris et contrarié que leur mariage fût découvert — ce qui bouleversait tous ses projets; il était naturel aussi qu'il en redoutât les conséquences; mais elle ne voyait absolument rien d'humiliant dans cette publicité, d'aucun point de vue. En ce qui la concernait personnellement c'était un véritable triomphe. Qu'il fût réellement l'héritier d'une grande famille ou non, tout le monde le croirait et c'était tout ce qui comptait. Mais elle n'avait nullement l'intention de lui dire ce qu'elle pensait; elle ferait semblant au contraire d'adopter son point de vue.

— Oui, c'est ignoble, évidemment, mais vous savez ce que c'est que les journaux.

— Ignoble. Les journaux, en Amérique, sont encore plus venimeux qu'ailleurs. Ils sont capables de... de... je ne veux pas dire de quoi ils sont capables; quant à ceux qui écrivent dedans, ce sont des salauds. Le type qui a collé ça dans le journal mérite le fouet. Et si je savais qui c'est, je...

Elinor réprima un soupir de soulagement. Il n'avait donc rien soupçonné et maintenant encore il ne se doutait de rien.

Il maîtrisa sa colère et poursuivit :

— Je n'ai pas eu le courage d'aller au bureau. J'ai pris une voiture et je suis allé à Chesnut Hills — en pleine campagne — je voulais aller quelque part où je pusse réfléchir. J'ai dû marcher longtemps, sans arrêter de remuer des choses dans ma tête. Mais je n'arrivais pas à prendre une décision. A la fin j'étais dans la même incertitude qu'au commencement. Quand je suis rentré, il y avait trois reporters qui m'attendaient. Était-il vrai que je fusse marié, l'*Evening Post* disait qu'il était autorisé à le démentir? Était-ce vrai? Je leur répondis que je n'avais rien à dire, que je fusse marié ou non, cela ne regardait personne en dehors de la jeune fille et de moi.

Il poussa un long soupir sans regarder Elinor. Son récit semblait moins s'adresser à quelqu'un de particulier, que destiné à le soulager lui-même. Elle l'avait suivi attentivement, sans en perdre un seul mot. C'est qu'elle faisait partie de la distribution, elle jouait le premier rôle du drame. On parlerait d'elle d'un bout à l'autre du Nouveau Continent,

n'était-ce pas assez émouvant? Et quoi de plus excitant?

— Ce n'est pas tout. Tandis que je me débarrassais des reporters, on m'appelle au téléphone. C'était le docteur Flossheim, le meilleur ami de mon oncle en Amérique. C'est lui qui m'a fait envoyer dans le Nord parce que j'avais une mauvaise entérite.

— Il est Juif?

— Oui, je pense. C'est de beaucoup l'homme le plus civilisé de Cliftonburg, le seul Européen. J'accourus pour le voir. Vous ne pouvez imaginer ce que j'ai ressenti lorsqu'il m'a mis la main sur l'épaule.

Il détourna la tête pour maîtriser son émotion.

— D'abord, j'ai voulu nier, mais il avait tout de suite compris, et j'avais compris qu'il avait compris. Il m'a dit qu'il n'y avait pas de quoi avoir honte. Que j'aie été fou ou sage, cela dépendait de la jeune fille. Il m'a demandé qui vous étiez, et je lui ai dit tout ce que je savais. Ce n'était pas beaucoup évidemment. Je lui ai dit que votre père était médecin et qu'il habitait Waterville. Alors il a pris l'annuaire des médecins sur son bureau, mais il n'a pas trouvé votre père. Il m'a demandé si j'étais sûr que votre père fût médecin. Je lui ai dit que oui. Il n'a rien ajouté là-dessus et il m'a posé des questions sur vous. Et je lui ai tout dit...

Elinor tressaillait.

— Tout? qu'est-ce que vous entendez par tout?

— Je lui ai dit combien vous étiez jolie, comment j'étais tombé amoureux de vous et tout ça et comment nous étions allés à St. Mary's et que je ne pouvais pas... que je ne pouvais pas... vous savez ce que je veux dire.

Elinor était tendue. Pour la première fois, elle avait un sentiment de malaise, sinon de crainte. Elle se redressa et le fixa d'un œil perçant :

— Non, je ne sais pas. Qu'est-ce que vous lui avez dit exactement?

— Je lui ai dit que j'avais seulement l'intention de me fiancer avec vous, mais que... que cela n'aurait pas été loyal... que je ne pouvais pas vous laisser comme ça et que nous avions décidé de nous marier secrètement. Et je lui ai dit que les O'Hara étaient là, et tout ça.

Richard ne parlait plus en l'air, il s'adressait à elle et la regardait bien en face maintenant. Elinor l'écoutait avidement.

— Alors, qu'est-ce qu'il a dit?

— Je ne crois pas qu'il ait dit quelque chose. Il a pris un papier qu'il m'a passé, c'était un télégramme de mon oncle Théo. Je ne me rappelle pas les mots exactement, c'était quelque chose comme ceci :

« *New York Herald Paris annonce mariage Richard. Parents très inquiets prière câbler après complète information.* »

Richard prit une cigarette et l'alluma, se leva et fit quelques pas, puis s'arrêta devant elle.

— Quand j'ai lu ça, j'ai cru que la terre s'ouvrait sous mes pieds. Bien sûr, j'avais été complètement stupide de ne pas avoir prévu que la nouvelle serait câblée immédiatement; toujours est-il que l'idée ne m'en était pas venue à l'esprit jusque-là. Je relisais tout le temps le télégramme. Ces mots, sur ce bout de papier qui venaient de mon oncle Théo. Ça ne me semblait pas croyable — si vite, avant que j'aie eu le temps de réfléchir, avant que j'aie eu le temps d'écrire pour expliquer, ou de faire quoi que ce fût. Je ne me souviens pas de ce qu'il m'a dit à ce moment-là. La première chose que je me rappelle ensuite c'est qu'il m'a montré un télégramme qu'il venait de rédiger et dont je me souviens ceci :

« *Richard épousé charmante jeune fille câblez instructions* ».

« Voilà ce que je vais envoyer pour l'instant, dit-il, et votre » oncle le recevra à Londres demain matin. Allez tout de suite » à Manitou et ramenez-la ici. Demain soir, j'aurai une réponse. » Avant de me laisser partir, il m'a dit de ne pas m'en faire, qu'il était sûr que tout s'arrangerait. Maintenant que mes parents étaient au courant, je pouvais jouer cartes sur table. Et je songeais que les choses auraient pu tourner bien plus mal. Sans lui j'aurais continué à nier et...

Il rit, mais d'un rire forcé et qui sonna si faux qu'elle releva le visage vers lui dans sa surprise.

— La suite est ce qu'il y a de mieux dans l'histoire. Le lendemain matin, j'avais fait ma valise et j'étais en train de

prendre mon petit déjeuner quand tout à coup j'ai entendu une grosse voix dans le hall. Je suis allé à la porte et j'ai vu un type court et trapu. Il hurlait dans l'oreille d'Enoch, le vieux nègre, qu'il voulait me voir. Dès qu'il m'eut aperçu, il s'avança et me dit : « Monsieur Richard Kurt? J'ai deux mots à vous dire. » Je l'ai fait entrer dans la salle à manger. « Je suis Joe Colhouse. Avez-vous épousé ma sœur, oui ou » non? Voilà ce que je suis venu savoir. »

Richard se releva brusquement et se remit à rire.

— Je ne vois rien de drôle à ça, les Américains sont très susceptibles dès que l'honneur des femmes est en jeu.

Richard cessa de rire.

— Nous étions bientôt devenus amis. Joe est un bon type. Il m'a montré son pistolet (il appelle ça un canon) et m'a dit qu'il était bien content de ne pas avoir eu à me le montrer autrement. Il viendra nous voir à Cliftonburg aussitôt que nous serons arrivés. Voilà, j'ai fini mon histoire.

Il s'étendit sur l'herbe et reposa son front sur ses bras.

— Est-ce que nous ne ferions pas aussi bien de rentrer à la maison? — suggéra Elinor.

Il lui avait dit tout ce qu'il avait à dire et il se faisait tard; c'était bientôt l'heure de dîner et il fallait encore passer à l'hôtel.

Ils marchèrent un bon moment en silence. Il dit enfin :

— Je désire que votre mère sache tout.

Elinor se demandait pourquoi il disait cela.

— Évidemment, vous pouvez recommencer à lui raconter toute cette histoire, si vous en avez envie.

Elle ne put s'empêcher de mettre quelque mépris dans sa voix.

Il la regarda vivement.

— Merci. Non, je ne crois pas. Je ne suis pas assez content de moi pour avoir envie de recommencer.

Elle était intriguée. Pourquoi ne pas dire carrément ce qu'il voulait, au lieu de laisser supposer toutes sortes de choses?

— Qu'est-ce qui vous déplaît particulièrement? — lui demanda-t-elle.

Les lèvres serrées, il lui répondit sans la regarder :

— Tout.

— Y compris notre mariage, sans doute?

Elle était provocante à dessein. Elle préférait lui faire dire ce qu'il avait dans la tête et qu'on n'en parlât plus.

— Puisque vous me le demandez, oui, — répondit-il avec fermeté.

Elle insista :

— Vous voulez dire que vous regrettez de m'avoir épousée?

Elle était poussée par une force intérieure, poussée comme l'assassin vers l'endroit du crime.

— Écoutez, Elinor. Ne me faites pas dire ce que je ne voudrais pas dire. Vous savez que je n'ai jamais voulu me marier — de cette façon du moins. Mais nous sommes mariés et, quoi qu'il arrive, je ferai tout ce que je pourrai.

— Ah! je comprends, — dit-elle. Sa voix et son expression étaient empreintes d'ironie. — Étant donné les circonstances, vous allez remplir votre désagréable devoir.

— Je n'ai jamais dit ça. Ce que j'ai déjà dit, je le répète. Ce fut une erreur de nous marier sans prévenir ma famille, et j'ai peur que vous ayez à en souffrir. Voilà ce que je voulais dire en disant que je désirais que votre mère sache tout. Je désire qu'elle sache ce que j'ai dit sur le bateau et après sur le pont à St. Mary's. Je veux qu'elle sache que j'ai vraiment fait ce que j'ai pu pour empêcher que tout ceci arrive.

Sa voix tombait comme il prononçait ces derniers mots. Ils étaient revenus à l'orée du petit bois, devant la barrière, avec ses barreaux enlevés, à leurs pieds, là par terre.

— Qu'est-ce qui arrive?

Elinor n'arrivait pas à saisir.

— Vous ne voyez pas, non? Mais tout. Le coup pour mes parents, ces journaux dégoûtants, votre frère qui vient me trouver comme si j'étais une espèce de... de je ne sais quoi...

Évidemment, l'épisode Joe était venu inutilement compliquer la situation, mais pourquoi revenir là-dessus?

— Les gens ne sauront rien de cette histoire avec Joe, si vous ne leur racontez pas.

— Leur raconter!

On eût dit qu'elle l'avait frappé.

— J'aimerais mieux... oh! Elinor! Je voudrais tant que vous puissiez comprendre ce que je veux dire. Je crois que

votre mère comprendra mieux. Voilà bien pourquoi il faut qu'elle sache.

Ils poursuivirent leur chemin, mais elle était désorientée. Qu'est-ce qu'il voulait, en somme? Autant qu'elle pouvait s'en rendre compte, tout avait extraordinairement bien tourné.

V

Lorsqu'ils arrivèrent au cottage, madame Colhouse les attendaient impatiemment. Un nouveau télégramme était arrivé. Il était adressé à Richard.

« *Oncle câble amener votre femme chez lui venez me voir en arrivant.*

Flossheim. »

Elinor le parcourut des yeux.

— Il faut que nous allions tout de suite chez l'oncle de Richard, maman.

— Votre oncle est rudement épatant! — s'exclama madame Colhouse.

Richard ne dit mot. Il avait pris le télégramme des mains d'Elinor et le relisait sans cesse comme s'il n'en croyait pas ses yeux.

— Évidemment, il n'avait que ça à faire. C'est comme ça qu'il faut se conduire. Je suis sa nièce, maintenant.

Elinor était ravie, tellement ravie que s'approchant de Richard dont les yeux étaient toujours rivés au télégramme, elle lui passa le bras autour du cou et l'embrassa.

— Vous allez voir, tout va bien marcher, mon chéri. Ne vous en faites pas, ce n'est plus la peine.

Puis, relâchant son étreinte :

— Mettons-nous à table, maman; il faut que nous allions à l'hôtel, vous savez, et l'heure tourne.

Richard leva les yeux, sans lâcher le télégramme.

— Écoutez, n'allons pas dans ce sale hôtel.

Elinor tourna la tête.

— Vous savez bien qu'il n'y a pas de chambre ici.

— Cela ne fait rien. Je coucherai sur le sofa.

Mais quel homme était-ce donc? Il y avait une bonne chambre confortable à moins de dix minutes de là, ils étaient tout nouvellement mariés; et il préférait mal dormir sur un sofa, tout seul. Elle avait retenu la chambre et M'Alpin les avait vus. Là-bas, dans l'hôtel plein de lumières, tout le monde les attendait, l'attendait, elle, l'héroïne du roman. Elle avait déjà tout imaginé. Lorsqu'ils traverseraient le hall, il serait plein de gens, qu'ils feindraient d'ignorer. Le temps que le concierge leur donne la clef et les accompagne à l'ascenseur, cela prendrait bien plusieurs minutes. M'Alpin aurait très probablement fait porter des fleurs dans leur chambre. Tous les yeux seraient braqués sur elle; toutes les femmes seraient folles de jalousie. Allait-elle abandonner tout cela sans lutte?

Elle l'emmena dans sa chambre après le dîner et lui montra ses deux malles qui étaient admirablement faites, ainsi qu'un grand carton à chapeaux qui venait de New-York; c'était avec raison qu'elle était fière de la manière dont elle avait fait ses bagages.

— Et puis voici mon sac, avec tout ce qu'il faut pour la nuit; je me suis arrangée pour qu'on vienne prendre les malles demain matin. Je croyais que vous auriez voulu être seul avec moi, chéri.

Elle baissa les yeux et se mit à tripoter le col de la fine chemise de nuit qui était dans le sac. Elle ne pouvait être assez indélicate pour faire autre chose qu'une légère allusion. La saisirait-il?

— Je comprends très bien, chérie, c'est une gentille attention de votre part. Mais je ne me sens pas capable d'affronter le monde, je suis à bout. L'idée d'aller à l'hôtel ce soir me glace. J'aime mille fois mieux coucher en bas sur le sofa.

A la fermeté du ton, elle comprit qu'il fallait abandonner son projet. Il était clair qu'il était incapable de répondre aux sentiments d'une femme, et en particulier d'une femme comme elle. Il ne comprenait rien. Peut-être ne reviendrait-elle jamais à Manitou, peut-être Manitou ne la reverrait jamais. Il n'en fallait pas moins qu'elle filât comme la première venue. Le romanesque seul lui donnait le droit de jouer son rôle, il fallait qu'elle en fût privée simplement parce qu'il n'avait

pas envie d'aller à l'hôtel. Et qu'il demeurât insensible pardessus le marché. Il ne se rendait pas compte qu'il l'humiliait en lui avouant qu'il préférait passer seul cette première nuit où ils eussent pu ouvertement et sans crainte des conséquences, être mari et femme, en fait comme en droit. Elle n'était pourtant pas de ces femmes tout entières dominées par les sens, Dieu merci.

— Vous n'avez pas besoin de vous imaginer que je suis particulièrement impatiente de partager une chambre avec vous.

Son ressentiment éclatait, elle n'avait pu retenir ces mots.

Il était debout près d'elle contre le lit, la main sur le sac. A ces mots, il s'écarta et la regarda d'un air farouche :

— Elinor, comment pouvez-vous parler ainsi? Je ne vous comprends pas.

Elle se redressa avec dédain.

— Je m'en aperçois. Je n'essaierais même pas, si j'étais à votre place.

Elle tourna les talons et sortit en claquant la porte.

Il la suivit en bas, sans hâte; il s'assit près de sa mère et se mit à lui parler comme si de rien n'était.

Cela la rendait folle de voir combien peu il se souciait d'elle, mais elle ne voulait pas le laisser paraître. Plus tôt il s'apercevrait qu'elle pouvait être aussi indifférente que lui, mieux cela vaudrait!

Avec son manque de tact habituel, maman proposa de lui donner sa chambre; elle allait monter la lui préparer, elle coucherait avec Nell pour cette nuit.

Richard ne voulait pas de cela, il dormirait sur le sofa, disait-il.

Elinor n'avait pas l'intention de rester pour les entendre discuter; elle en avait assez.

— Débrouillez-vous tous les deux. Bonsoir.

Il pouvait bien dormir sur le paillasson, elle s'en fichait pas mal.

STEPHEN HUDSON

(Traduit de l'anglais EMMANUEL BOUDOT-LAMOTTE.)

Copyright by N. R. F.

DE L'AUTHENTICITÉ
DES MÉMOIRES DE TALLEYRAND
D'APRÈS UN DOCUMENT INÉDIT

Que Talleyrand ait composé lui-même des *Mémoires*, le fait ne saurait être mis en doute; il est attesté, en effet, de la manière la plus formelle, par des témoignages irrécusables. Bornons-nous à invoquer celui du baron de Vitrolles; on ne saurait en désirer un plus complet et plus précis[2].

Le scène se passe dans l'hôtel de la rue Saint-Florentin, un jour où une manifestation bruyante se déroulait place Louis XV (place de la Concorde), aux cris de : « Vive le Roi! » ou : « Vive la Charte! » Brusquement, le prince se mit à parler des hommes qui avaient été comme le type d'une époque. « Ainsi de notre temps, ou à peu près, nous avons eu M. de Choiseul; après lui, le duc d'Orléans, Philippe-Égalité. C'est autour de ces hommes qu'on trouve la véritable histoire de leur époque. C'est ainsi que, pour tracer la figure de ces temps, j'ai écrit deux volumes des *Mémoires de M. le duc de Choiseul*[3], j'ai fait ensuite un volume sur le duc d'Orléans[4], et puis j'ai écrit mes *Mémoires*.

1. Cette question sera reprise, avec plus de détails et des photographies à l'appui, dans le tome IV de notre *Talleyrand*, « Mélanges ».
2. *Mémoires du baron de Vitrolles*, tome III, p. 443-445.
3. Reproduit dans les *Mémoires du prince de Talleyrand*, tome V, 1892, p. 513-591.
4. *Ibid.* tome I, 1891, p. 145-215.

« Et il partit de là pour aller chercher quelques grands cahiers, — qu'on veuille bien remarquer ces deux mots : grands cahiers, — dont il me lut peut-être soixante à quatre-vingts pages. Telle fut l'occasion de la première lecture de ces fameux *Mémoires*. Il fut probablement sensible au plaisir que j'en témoignai; car, dans la suite, il chercha plusieurs fois à reprendre cette communication. Il choisissait dans les différentes époques des morceaux de longue haleine : dans le ministère de M. de Choiseul, c'étaient toutes les intrigues qui avaient amené Madame du Barry; son influence politique, où son perruquier jouait un rôle à côté de Louis XV. En parlant de l'époque du duc d'Orléans, il peignait d'une manière piquante les ridicules de la société philosophique prise sur le fait chez M. Voyer d'Argenson, M. de Tracy, le baron d'Holbach et autres... Enfin, dans ses propres *Mémoires*, des passages remarquables, au nombre desquels était l'histoire de la grande intrigue d'Erfurt...

« Une autre fois, il mettait sous mes yeux le tableau de l'arrivée de Ferdinand et de son frère à Valençay. Les détails de leur séjour, les traits ridicules de leur ignorance de toutes choses, fruits d'une éducation à la Philippe II, étaient peints avec une grâce, une finesse charmante. »

***

Talleyrand avait pris des dispositions formelles pour la publication de ses *Mémoires*. Le 1er octobre 1836, quand il était à Valençay, il écrivait :

« Ma volonté est, je la consigne ici, donnant à cette consignation la même force que si elle était dans mon testament, ma volonté est, dis-je, que les écrits que je laisse pour paraître après moi ne soient publiés que lorsque les trente années qui suivront le jour de mon décès seront entièrement révolues... Je désavoue tout écrit quelconque qui viendrait à être publié sous mon nom avant l'expiration des trente années spécifiées ci-dessus. »

Un codicille, daté du 17 mars 1838, — juste deux mois avant sa mort, — et joint à l'acte du 1er octobre 1836, est ainsi conçu :

« Je soussigné déclare que Madame la duchesse de Dino, en sa qualité de ma légataire universelle, doit seule recueillir tous mes papiers et écrits *sans exception*, pour en faire l'usage que je lui ai prescrit et qu'elle connaît et ne donner aucune publicité aux écrits que je laisserai que lorsqu'au moins les trente années qui suivront mon décès seront entièrement révolues; néanmoins, M. de Bacourt, ministre du roi à Bade,... voudra bien, au défaut de Madame la duchesse de Dino, et dans ce cas seulement où elle viendrait à me précéder, se charger de tous les papiers inédits que j'ai laissés en Angleterre. »

La duchesse de Dino, ou comme elle s'appela bientôt, la duchesse de Talleyrand, princesse de Sagan, prit possession des papiers de son oncle, comme l'atteste ce passage de son testament fait à Sagan le 19 septembre 1862 :

« Les papiers de feu mon oncle le prince de Talleyrand, qui m'ont été remis conformément à son testament, se trouvent en grande partie à la garde de M. Adolphe de Bacourt; une partie d'entre eux, pourvus des indications nécessaires, se trouvent dans ma succession. J'ordonne par ces présentes que cette dernière partie soit remise également, bientôt après mon décès, à M. de Bacourt, qui les recevra sous les mêmes conditions fixées par feu mon oncle, sous lesquelles je les ai reçues moi-même à cette époque. »

Dix jours après la rédaction de ce testament, le 29 septembre 1862, mourait la duchesse de Talleyrand. Six ans encore restaient à courir, avant la fin de la période de trente années que le prince avait fixée pour la publication de ses *Mémoires*. M. de Bacourt hérita des papiers du prince, à lui transmis par la duchesse de Dino. Il les garda avec les précautions les plus jalouses. Il avait pris toutes les dispositions pour que l'ensemble de ces documents passât après lui entre les mains de personnes de confiance. A cet effet, son testament désignait M. Châtelain, ancien notaire à Paris, et M. Paul Andral, petit-fils de Royer-Collard, avocat à la cour impériale de Paris, comme gardiens des papiers du prince et comme futurs éditeurs de ces papiers, le jour où serait arrivée la date de leur édition; cette date n'était plus 1868, mais 1888. Son testament disait, en effet : « J'impose comme condition expresse à MM. Châte-

main et Andral qu'aucune publication tirée de ces papiers ne pourra être faite, en aucun cas, avant l'année mil huit cent quatre-vingt-huit, ajoutant ainsi un terme de vingt années à celui de trente ans fixé par M. le prince de Talleyrand. »

M. de Bacourt mourut lui-même le 28 avril 1865. MM. Châtelain et Andral prirent alors possession des papiers du prince. M. Châtelain, mort avant l'échéance de 1888, fut remplacé par son fils. Quant à M. Paul Andral, qui avait été vice-président du Conseil d'État, quand Mac-Mahon était président de la République, il était gravement malade en 1888, l'année où devaient paraître les *Mémoires de Talleyrand*. Il mourut en 1889, après avoir désigné M. le duc de Broglie, de l'Académie française, l'illustre historien et le président du Conseil du 16 mai, pour éditer les papiers de Talleyrand que lui-même tenait de Bacourt, qui les tenait de la duchesse de Talleyrand et Sagan, qui les tenait directement de son oncle.

Le duc de Broglie entreprit aussitôt l'exécution de la mission dont il avait été informé au début de l'année 1891. Dès cette même année 1891 parurent, à la librairie Calmann-Lévy, à Paris, avec une préface du duc de Broglie, les tomes I, II, III, IV, des *Mémoires du prince de Talleyrand*; le tome V et dernier parut en 1892.

Plus de quarante ans se sont écoulés depuis la publication de ces fameux *Mémoires*; mais on n'a pas oublié les sentiments avec lesquels ils furent accueillis. D'une part, une déception à peu près générale. Pourquoi avoir laissé s'écouler un laps de cinquante années pour publier des papiers qui, à l'exception de quelques rares passages, étaient à peu près dénués de nouveauté et d'intérêt, qui ne contenaient aucune anecdote scandaleuse, aucune allusion blessante à des personnages contemporains et dont toute une partie ne méritait en rien le nom de *Mémoires*, puisqu'elle ne se composait que de la succession de documents diplomatiques, tels que instructions et lettres officielles? D'autre part, un esprit de scepticisme. Les *Mémoires* que le duc de Broglie avait reçus de M. Paul Andral et qu'il avait édités, étaient-ils bien les *Mémoires* eux-mêmes que Talleyrand avait rédigés de sa main?

De vives controverses éclatèrent dans le monde des historiens. Les adversaires de l'authenticité avaient pour chef

M. Aulard; les partisans de l'authenticité avaient à leur tête M. Albert Sorel. Où était le manuscrit même de Talleyrand? Aux demandes répétées de M. Aulard, M. le duc de Broglie ne cessa de faire la même réponse : il avait reçu de M. Andral un manuscrit, de la main de M. de Bacourt, intitulé *Mémoires de Talleyrand*, avec mission de publier ce manuscrit; il l'avait publié tel qu'il l'avait reçu. Il était facile de se rendre compte de la fidélité absolue avec laquelle il avait rempli sa tâche d'éditeur, car il déposait à la Bibliothèque nationale le manuscrit Bacourt, où chacun pourrait le consulter.

M. de Bacourt avait fait paraître en 1851 une publication du plus grand intérêt, la *Correspondance entre Mirabeau et le comte de La Marck*; comme l'a dit Sainte-Beuve, elle jetait « la plus vive lumière sur le Mirabeau historique et définitif et sur son rôle durant la Révolution ». Au cours de la polémique suscitée en 1891 par l'apparition des *Mémoires de Talleyrand*, Jules Flammermont eut l'idée de comparer l'édition imprimée de la correspondance Mirabeau-La Marck avec certains passages des manuscrits originaux; il releva des divergences assez nombreuses et il en conclut que Bacourt, soit pour cette correspondance, soit pour les *Mémoires du prince de Talleyrand*, ne méritait qu'une confiance très limitée.

***

Dans ce procès de critique historique, on ne s'attendait pas à voir figurer le nom de la femme de lettres qui a illustré le pseudonyme de Gyp et qui s'appelait la comtesse de Martel. C'est que Mademoiselle de Mirabeau, plus tard comtesse de Martel, avait vécu jusqu'à l'âge de quinze ans, étant née elle-même en 1850, dans l'intimité de son grand-oncle maternel, Adolphe de Bacourt.

Nous avons eu l'honneur d'être reçu par la comtesse de Martel en son hôtel de Neuilly, il y a trois ans[1]. Cette vieille dame était toujours pleine de vie, malgré ses quatre-vingts ans, malgré les rhumatismes qui la tenaient à moitié couchée dans son fauteuil, malgré sa cécité à peu près complète. Elle

1. Le dimanche après-midi, 11 janvier 1931.

nous a dit comment son grand-oncle Adolphe de Bacourt avait mis en ordre les *Mémoires de Talleyrand*, lesquels se composaient de morceaux détachés, de l'écriture même de Talleyrand, écrits sur des papiers de tout genre. En classant tous ces papiers, il chargeait sa nièce, la comtesse de Mirabeau, de les recopier; et il chargeait sa petite-nièce, la future Gyp, — celle-ci avait alors dix à douze ans, — de recopier les pièces annexes très nombreuses, que Talleyrand avait soigneusement classées pour servir de pièces justificatives à ses *Mémoires*. L'ensemble de tous ces documents remplissait sept caisses longues, en bois, aux angles garnis de ferrures, qui étaient conservées dans une grande armoire en chêne, avec des portes à facettes. (Cette armoire se trouvait, en 1931, dans la salle à manger de l'hôtel de Neuilly.) Quand tout le travail de mise au net et de copie fut terminé, Bacourt avait eu soin de sceller lui-même la précieuse armoire.

D'après Gyp, il y avait une différence énorme, du point de vue de la quantité, entre le contenu des sept caisses qui avait été préparé pour l'impression et les cinq volumes qui avaient été publiés en 1891 et 1892 par le duc de Broglie. Que sont devenues en particulier les très nombreuses pièces annexes, lettres de Napoléon et autres, qu'elle avait recopiées elle-même de sa main d'enfant? Auraient-elles été vendues à des collectionneurs par l'un des exécuteurs testamentaires, qui aurait eu des besoins d'argent?

***

Depuis bien des années, à Paris, en France, à l'étranger, dans les dépôts publics d'archives, surtout dans les collections privées, nous donnons la chasse aux documents de toute nature qui peuvent intéresser l'histoire de Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord. Tout récemment, nous avons eu la bonne fortune de trouver, dans une collection privée, le document dont nous donnons la primeur aux lecteurs de la *Revue de Paris*.

Il s'agit d'un manuscrit, écrit en entier de la main de Talleyrand, demeuré inédit jusqu'à aujourd'hui; ce manuscrit ne comprend pas moins de cent deux pages de texte, soit

environ trois mille deux cent quatre-vingt-cinq lignes. Son titre, écrit de la main même de Talleyrand, est celui-ci : *Révolution d'Espagne. De l'entreprise de Bonaparte sur l'Espagne.* Ses cent deux pages correspondent exactement aux soixante-cinq pages imprimées qui, dans le tome I des *Mémoires du prince de Talleyrand* (Paris, 1891), portent le titre général : « Quatrième partie. Affaires d'Espagne (1807). »

Notre manuscrit est conservé dans une chemise de papier blanc, qui porte à l'extérieur cette inscription écrite au crayon de la main de Bacourt, et accompagné de son paraphe : « A relier en maroquin rouge — plein. Monter chaque feuille sur onglet. » La page 3 de la même chemise porte deux inscriptions, l'une et l'autre à l'encre. La première est d'une écriture inconnue (serait-ce l'écriture de Feuillet de Conches?) : « Révolution d'Espagne de 1808. Notes de la main du prince de Talleyrand. » La seconde est de l'écriture de Bacourt, qui l'a signée de son nom : « Racheté à M. Feuillet le 19 novembre 1851. Ad. de Bacourt. » Cette dernière inscription et des détails matériels permettent de reconstituer l'histoire de notre manuscrit.

M. Feuillet, qui a vendu notre manuscrit à M. de Bacourt, est M. Feuillet de Conches, fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères, auteur des remarquables *Causeries d'un curieux*, possesseur d'une riche collection d'autographes, dont certaines pièces, il faut l'ajouter, ont vu leur authenticité contestée[1]. Comment était-il devenu possesseur de ce manuscrit de Talleyrand, qui, par sa rigoureuse authenticité, par son étendue et son intérêt historique, devait être l'une des pièces maîtresses de sa collection? Il le tenait certainement, soit de Perrey lui-même, l'ancien secrétaire de Talleyrand, soit d'un intermédiaire qui l'avait acheté à Perrey. On connaît le vol dont Talleyrand fut victime en 1827 et qui lui causa une vive contrariété. Perrey, qui était à son service depuis vingt et un ans, disparut un beau jour en emportant des papiers du prince et même le commencement de ses *Mémoires*. La police essaya vainement de mettre la main sur lui et sur le produit de son vol. Il put passer en Angleterre, et il écoula

1 Mis à la retraite en 1874 comme directeur du protocole, Feuillet de Conches mourut en 1887.

dans des collections particulières les documents qu'il avait dérobés rue Saint-Florentin[1]. C'est par cette voie détournée que Feuillet avait acquis notre manucrit, qui passa, le 19 novembre 1851, de sa collection dans la collection de Bacourt. Celui-ci, dont la carrière de diplomate avait été brusquement interrompue par la révolution de février 1848, avait alors les loisirs qui lui permettaient de s'occuper tranquillement d'une tâche aussi chère à lui-même qu'à la duchesse de Talleyrand et Sagan.

***

Haut de trois cent neuf millimètres, large de cent quatre-vingt-quinze millimètres, notre manucrit a certainement fait partie de ces « grands cahiers », que Vitrolles avait vus rue Saint-Florentin entre les mains du prince. Les dos des vingt-cinq feuilles doubles et de la feuille simple qui constituent l'ensemble de notre manuscrit montrent, d'une manière indiscutable, qu'il a été détaché, ou mieux arraché, d'un cahier ou d'un registre de grand format. Chaque page est pliée en deux dans le sens de la hauteur. L'écriture couvre la moitié à droite de chaque recto et la moitié à droite de chaque verso; l'autre moitié est restée blanche ou elle a reçu des notes et quelques additions, notamment des additions de pièces officielles, toujours retranscrites de la main deTalleyrand.

Quatre parties composent notre manuscrit.

La première partie se réduit à deux feuilles doubles, soit huit pages. Elle a pour titre : « Révolution d'Espagne. De l'entreprise de Bonaparte sur l'Espagne. » Elle débute ainsi : « Bonaparte, dans un moment de gaîté, disait un jour à Finkenstein. » D'écriture plus soignée, avec des interlignes plus larges, de huit à neuf millimètres, elle a le caractère très marqué d'une mise au net.

La deuxième partie comprend vingt-deux feuilles doubles, c'est-à-dire quatre-vingt-huit pages, non reliées, numérotées par Talleyrand de 1 à 22. La page 1 a pour titre le mot : « Notes », de la main de Talleyrand. L'ensemble de ces vingt-deux feuilles constitue certainement une manière de brouillon;

1. Notre *Talleyrand*, tome III, p. 195.

l'écriture y est négligée; les ratures, les surcharges, les additions marginales, les renvois sont fréquents.

La troisième partie est une feuille double, soit quatre pages, écrites à pleine page, de la main de Talleyrand, avec ce titre mis par lui : « Traité entre l'Empereur des Français et le prince des Asturies. »

Enfin la quatrième partie se réduit à une demi-feuille, soit deux pages, toujours autographe, avec ce titre : « Supplément à la page 7. » (Ce qui veut dire à la page 7 de la première partie.) « Lettre du prince des Asturies à l'Empereur, dattée (*sic*) d'Aranjuès (*sic*), 3 octobre 1807. » Ces deux pages finales sont couvertes en entier de l'écriture de Talleyrand.

***

Nous voici donc en possession d'un important fragment des *Mémoires* de Talleyrand, écrit d'un bout à l'autre par lui-même, portant ses propres corrections et dont l'authenticité est au-dessus de tout soupçon. Plus heureux que les critiques de 1891-1892, qui n'avaient aucun élément de comparaison à rapprocher du texte imprimé, nous pouvons mettre le texte imprimé à côté du texte manuscrit, pour savoir si celui-là est la fidèle reproduction de celui-ci.

Dès le premier mot, nous relevons une différence. Le texte imprimé dit : Napoléon; le texte manuscrit dit : Bonaparte. Bacourt a cru devoir rendre à l'Empereur le nom qu'il a immortalisé dans l'histoire; Talleyrand aimait mieux l'appeler du nom de son père. Chateaubriand n'a pas agi autrement dans les *Mémoires d'outre-tombe*; ce qui est bien, pour le dire en passant, la seule chose par laquelle les deux hommes se ressemblent.

En lisant à la loupe l'un et l'autre texte, nous relevons tout de suite des différences, différences légères il est vrai, de la nature de celles qu'en matière de critique de texte on appelle des variantes, comme des changements de temps, des déplacements de mots, des constructions de phrases différentes : toutes choses fâcheuses du point de vue de la fidélité littérale de M. de Bacourt, mais qui, si elles altèrent un peu la physionomie extérieure du manuscrit, n'en altèrent l'esprit

en aucune manière. Tout de même, au bout de la troisième page du texte imprimé, au bout de soixante-trois lignes d'impression, nous avions relevé quinze variantes, c'est-à-dire à peu près une toutes les trois lignes : c'est beaucoup, dira-t-on, et certaines de ces variantes ne laissent pas d'être des déformations sensibles de la pensée du prince.

Des choses plus graves retinrent bientôt notre attention. Voici trente-sept lignes (p. 328-330) dans lesquelles le prince expose avec force comment il a combattu le projet de Napoléon de s'emparer de l'Espagne, comment il lui a montré « l'immoralité et les dangers d'une pareille entreprise ». Or, dans le manuscrit, il n'y a pas un mot, pas un seul de ces trente-sept lignes, qui ont une si grande valeur pour dégager la responsabilité de l'homme qui, sans être le ministre des Relations extérieures, — Napoléon l'avait remplacé dans ce poste par Champagny le 9 août 1807, — n'en continuait pas moins d'être une manière de ministre *in partibus* que l'Empereur ne négligeait pas de consulter dans les circonstances décisives. Donc ces trente-sept lignes sont une interpolation de M. de Bacourt.

Nous ne ferons pas refaire aux lecteurs de la *Revue de Paris* toutes les étapes de notre enquête comparative; bornons-nous à mettre sous leurs yeux quelques divergences d'une importance capitale.

***

La page 381 des *Mémoires* contient quelques lignes émouvantes, que nous avons citées dans notre *Talleyrand*, au tome II, page 229.

Les princes d'Espagne arrivèrent à Valençay le 19 juin 1808. « Ils étaient, rapporte Talleyrand, les premiers Bourbons que je revoyais après tant d'années de tempête et de désastres. Ce n'est pas eux qui éprouvèrent de l'embarras, ce fut moi, et j'ai du plaisir à le dire. » Nous pensions que cela avait été écrit en 1816, en pleine Restauration et qu'on pouvait se demander si, huit ans plus tôt, les impressions de Talleyrand avaient bien été celles qu'il déclarait avoir ressenties. A présent, nous pouvons dire la vérité, depuis que nous avons eu sous les yeux le manuscrit même du prince. Cela n'a pas été

écrit en 1816; cela a été écrit au plus tôt en 1851, c'est-à-dire quand Talleyrand était mort depuis treize ans.

De même, furent écrites au plus tôt en 1851 les quatre pages suivantes : 382, 383, 384, 385, soit cent quatorze lignes, où est racontée, d'une manière pittoresque et propre à rendre sympathique l'attitude de Talleyrand, l'existence à Valençay des infants d'Espagne.

La page 385 est certes d'une belle audace. « Talleyrand a été appelé à Nantes par Napoléon; l'Empereur se trouva, en effet, dans cette ville, le 9, le 10 et le 11 août 1808. Et là, le vice-grand-électeur jeta à la figure de Napoléon les plus cruelles vérités, au sujet des affaires d'Espagne. Napoléon se félicitait des événements de Bayonne, qui avaient bien tourné pour lui. Talleyrand ne cacha pas qu'il voyait les choses sous un autre aspect. « Qu'entendez-vous par là? répliqua-t-il. — Mon Dieu, repris-je, c'est tout simple, et je vous le montrerai par un exemple. Qu'un homme dans le monde y fasse des folies, qu'il ait des maîtresses, qu'il se conduise mal envers sa femme, qu'il ait même des torts graves envers ses amis, on le blâmera sans doute; mais s'il est riche, puissant, habile, il pourra rencontrer encore les indulgences de la société. Que cet homme triche au jeu, il est immédiatement banni de la bonne compagnie qui ne lui pardonnera jamais. » L'Empereur pâlit, resta embarrassé. »

Vraiment, M. de Bacourt dépasse les limites de la vraisemblance. Talleyrand parlant sur un pareil ton, Napoléon restant la bouche close : c'est trop. Bacourt n'avait donc pas à la mémoire le souvenir de la terrible scène qui se passa six mois plus tard, et celle-là bien authentique, la scène du 28 janvier 1809, quand Napoléon, en présence de témoins, vomit sur le vice-grand-électeur un torrent d'invectives, pour terminer par des injures si grossières qu'on a honte de les répéter. Et Talleyrand sortit de cette singulière audience, couvert de boue et d'ordures de la tête aux pieds.

Une dernière comparaison de nos deux textes.

Page 386. Les *Mémoires* rapportent ce billet de Napoléon à Talleyrand, qui est parfaitement authentique :

« Le prince Ferdinand, en m'écrivant, m'appelle son cousin. Tâchez de faire comprendre à M. de San Carlos que

cela est ridicule, et qu'il doit m'appeler simplement : *Sire.* »

Les *Mémoires* font suivre ce billet d'une ligne magnifique et vengeresse : « Ajaccio et Sainte-Hélène dispensent de toute réflexion. »

La ligne magnifique et vengeresse manque — et c'est dommage — dans le manuscrit où Talleyrand a tenu la plume.

***

Une objection se présente naturellement. Comment prouver que M. de Bacourt s'est servi de ce manuscrit et ne s'est pas servi d'autres manuscrits dus aussi à Talleyrand?

Que M. de Bacourt ait eu sous les yeux d'autres papiers de Talleyrand se rapportant aux affaires d'Espagne, c'est possible; mais nul ne peut rien dire à ce sujet dans un sens ou dans un autre.

Mais que M. de Bacourt ait établi d'après notre manuscrit le texte qui devait servir un jour à l'impression, la preuve en est aisée. Elle résulte de ces trois constatations. En premier lieu, des passages du manuscrit de Talleyrand, qui ont été rayés soit par Talleyrand, soit par Bacourt, n'ont pas été reproduits dans le texte imprimé. Ensuite, des passages qui étaient portés en marge, avec des renvois et des raccords de la main de Talleyrand, ont passé dans le texte imprimé, exactement à la place qu'ils devaient occuper. Enfin, des corrections parfois importantes, faites par la main de Bacourt, sont devenues des parties intégrantes du texte de 1891.

Alors, dira-t-on, comment se fait-il que Bacourt ait pris tant de soin pour conserver ce manuscrit autographe de Talleyrand, — « à relier en maroquin rouge — plein. Monter chaque feuillet sur onglet », — quand ce manuscrit même devient une pièce d'accusation contre sa probité d'éditeur? C'est que Bacourt n'avait pas de cette probité l'idée que nous en avons. Il appartenait à une époque où il était admis qu'on faisait la toilette des textes qu'on éditait. Qu'un savant formé aux méthodes sévères de l'École des Chartes publiât un texte inédit avec une fidélité scrupuleuse et toute bénédictine, c'était entendu; mais un homme du monde, devenu historien amateur, pouvait prendre avec son texte toutes les libertés qui auraient pour effet de l'embellir.

Puis Bacourt regardait sans doute comme son devoir d'agir ainsi envers la mémoire de son ancien chef, de son ancien ami, qui lui avait légué un diamant de cinquante mille francs, « comme un gage de son estime et de son amitié ». Envers un prince qui avait été si généreux, la reconnaissance ne faisait-elle pas une sorte de devoir à l'ancien premier secrétaire de l'ambassade de Londres, qui était devenu son exécuteur testamentaire, de le dresser devant la postérité dans l'attitude la plus flatteuse?

Enfin, — car il faut tout dire, — M. de Bacourt n'était pas toujours seul quand il accomplissait sa tâche d'éditeur travaillant en vue d'une échéance lointaine. Il y avait souvent auprès de lui deux grands yeux noirs, qui avaient regardé avec complaisance le prince de Talleyrand et qui s'arrêtaient volontiers à présent sur Adolphe de Bacourt. Le prince, en instituant la duchesse de Dino sa légataire universelle, ne lui avait-il pas légué tous ses papiers « pour en faire l'usage qu'il lui avait prescrit et qu'elle connaissait »? N'avait-il pas mis en tête de ses *Mémoires* quelques lignes d'introduction se terminant par ces mots : « Je ne veux reconnaître qu'à madame la duchesse de Dino l'obligation de me défendre? »

La duchesse se posa donc en avocate de la mémoire de son oncle. Elle avait fait l'impossible pour le faire rentrer dans le sein de l'Église, lors du moment suprême; elle l'avait réconcilié avec Dieu. Elle entreprit de même de le réconcilier avec l'opinion de la postérité. Elle inspira alors la plume de Bacourt; on peut même dire qu'elle tint la plume avec lui, car des passages de sa *Chronique* ou de sa correspondance avec Barante montrent qu'elle joua son rôle dans ce travail de révision et d'adaptation.

Ainsi, l'amour eut sa part dans cette œuvre de purification et d'embellissement. « La volonté souveraine de la duchesse de Dino, a-t-on dit[1], dominait le cœur et l'esprit d'Adolphe de Bacourt, et, durant plus de trente ans, ne se dessaisissait de sa conquête que dans la mesure où son âge ne lui permettait pas de tout garder. »

G. LACOUR-GAYET,
Membre de l'Institut.

1. Alfred Dumaine, *Quelques oubliés de l'autre siècle*, 1928, p. 331.

LE PARC ZOOLOGIQUE DU BOIS DE VINCENNES

De tout temps, l'homme s'est intéressé aux animaux sauvages, soit qu'il en ait eu besoin pour sa nourriture, soit qu'il ait cherché à les utiliser comme auxiliaires directs en les habituant à une vie sédentaire, c'est-à-dire en les domestiquant.

La capture des animaux curieux, indigènes ou provenant de pays lointains, a toujours exercé un puissant attrait sur les voyageurs, comme sur les savants.

Dès la plus haute antiquité, on aimait à montrer dans les lieux publics, les animaux les plus divers : éléphants, ours, lions, tigres, hyènes, etc... C'est ainsi que la ménagerie d'Octave-Auguste, de l'an 29 à l'an 14 avant Jésus-Christ, eut dans ses cages, un total de 3 500 bêtes et plus particulièrement :

420 tigres, dont un tigre apprivoisé qu'on avait donné à l'Empereur lors d'un voyage à Samos (Pline, VIII-25). 260 lions; 600 bêtes africaines (panthères, guépards et autres carnassiers d'Afrique); 1 rhinocéros qu'Auguste exposa en public au Clos des Septa; 1 hippopotame, le premier animal de cette espèce qui ait paru à Rome et pour lequel l'Empereur fit creuser un bassin spécial; des phoques; des ours; des éléphants; des aigles; 36 crocodiles; enfin 1 serpent de 50 coudées (environ 25 mètres) qui fut exposé au Comitium, près du Forum (Loisel).

Au moyen âge, les ménageries foraines, les montreurs

d'animaux eurent beaucoup de succès. De nombreuses ménageries royales existèrent ensuite au XVIIe siècle et au XVIIIe siècle dans différents pays : Angleterre, Autriche, Espagne, France, Portugal, etc...

Mais ce n'est que vers la fin du XVIIIe siècle, qu'une véritable collection d'animaux exotiques a pu être constituée officiellement en France. C'est à Bernardin de Saint-Pierre, administrateur du Jardin des Plantes, qu'on doit l'idée, en 1789, de la création de la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle. L'organisation matérielle de cet établissement fut d'abord rudimentaire, il n'y avait que 5 animaux : un couagga[1], un bubale, un rhinocéros, un lion et un pigeon huppé. Bientôt, il est vrai, la suppression des ménageries foraines, par ordonnance du Préfet de police, permet à la ménagerie de l'État de s'enrichir à peu de frais. Malheureusement cet établissement ne disposait d'aucun budget et il vécut pendant un certain nombre d'années de bien mauvais jours.

Avec Napoléon Ier, la ménagerie eut ses ressources propres, des animaux nouveaux vinrent en grand nombre peupler ses cages et, dès 1802, un plan général de réfection fut arrêté par l'architecte Molinos. Ce plan demanda plus de trente ans pour être exécuté.

En 1802, on construisit la *Maison des herbivores*, qui est la rotonde actuelle. Ce bâtiment, dont le plan fut inspiré par la forme de la croix de la Légion d'honneur, que venait de créer le Premier Consul, fut constituée au centre par une grande salle circulaire, et tout autour par cinq pavillons rayonnants qui forment chacun une branche de la croix.

La seconde construction fut celle de la fauverie, commencée en 1818, et terminée en 1821. C'était un long bâtiment bas, divisé en une vingtaine de loges extérieures et intérieures. Puis en 1820-25, on édifia la volière des oiseaux de proie; en 1827, la faisanderie; en 1835-37, la singerie.

Sous la Restauration et en particulier sous le gouvernement de Charles X, cette ménagerie eut un grand succès. C'est à cette époque (1826) qu'une girafe, la première qu'on voyait

1. Variété de zèbre que l'on trouve encore au nord de la colonie du Cap.

vivante en France, fut offerte par le Pacha d'Égypte à Charles X. Elle excita une grande curiosité : tous les Parisiens voulurent la voir.

***

En 1881, avec le professeur Alphonse Milne-Edwards, la ménagerie du Jardin des Plantes reçut une nouvelle impulsion. C'est sous sa direction, en 1888, qu'eut lieu la construction de la grande volière, qui fut et qui reste une des plus belles du genre.

La plupart des bâtiments existent encore tels qu'ils furent édifiés il y a plus d'un siècle; seules des réparations d'entretien ont été faites et encore depuis peu. Grâce à l'intelligente initiative du professeur Bourdelle, la ménagerie du Jardin des Plantes a repris une grande vitalité. Des constructions nouvelles ont été élevées : volière, cages pour canidés, singerie provisoire à laquelle a fait suite une singerie définitive, modèle du genre, qui a été inaugurée en 1933.

Dans presque tous les pays d'Europe il existe des parcs zoologiques modernes dont la conception est tout à fait différente de celle qui a présidée à l'élaboration de la vieille ménagerie du Jardin des Plantes : les animaux sont présentés dans un état de liberté apparente, séparés du public par des fossés plus ou moins visibles.

Au cours de l'Exposition coloniale de 1931, sur l'initiative du maréchal Lyautey et du gouverneur général Olivier, un petit parc provisoire fut édifié. Ce fut, pour le grand public français, une véritable révélation.

En effet, pour la première fois en France, on présentait les animaux sauvages en liberté apparente dans le cadre de la nature, formule séduisante, dont l'initiateur fut Carl Hagenbeck, d'Hambourg. D'ailleurs, ce fut à ses fils, Lorenz et Heinrich Hagenbeck, que les dirigeants de l'Exposition coloniale confièrent la création de ce parc zoologique que nous avons tous admiré. A la fin de l'Exposition, la ville de Paris et le Muséum ayant compris l'importance du succès remporté par le parc, résolurent de le remplacer (sa super-

ficie n'était que de trois hectares) par un autre beaucoup plus grand.

A cet effet, le Muséum d'histoire naturelle acquit des frères Hagenbeck le lot d'animaux qui constituait l'effectif du parc de l'Exposition coloniale.

La Ville de Paris, de son côté, accordait au Muséum l'autorisation de rester sur son terrain du bois de Vincennes. Il fallait cependant remplacer les bâtiments provisoires qui menaçaient ruines. Le Muséum fixa son choix sur un architecte qui a acquis une juste renommée en traçant maintes expositions : M. Charles Letrosne.

En mai 1932, une mission officielle fut envoyée par le Conseil des professeurs, pour visiter les grands zoos d'Europe. Elle était composée du professeur Lemoine, du professeur Bourdelle, de M. Marzloff, directeur des services d'architecture de la Ville de Paris, de M. Letrosne et de moi-même.

Nous voyageâmes dans l'Europe Centrale, recueillant partout d'utiles suggestions. Au retour, M. Letrosne se mit immédiatement à l'ouvrage. Un plan fut arrêté; la Ville de Paris qui tenait à seconder le Muséum dans son effort, mettait à sa disposition un terrain merveilleusement placé à la Porte Dorée, en bordure du lac Daumesnil, en échange d'un terrain que le Muséum possédait près de Nogent.

***

Les travaux commencèrent au mois d'octobre 1932; ils furent activement menés; au début de 1933, les rochers destinés aux éléphants et aux girafes étaient presque terminés.

Bientôt d'autres rochers apparurent; le plus important d'entre eux, le plus beau, est celui des animaux de montagne; il s'élève à 68 mètres au-dessus du parc; sur ses pentes vivront en liberté et pourront grimper jusqu'à 50 mètres, des chamois, des mouflons à manchettes, des isards et autres habitués des altitudes. A l'intérieur du rocher, se trouvent les réservoirs d'eau qui alimentent le parc, un ascenseur et un escalier double pour accéder à une plate-forme panoramique située au sommet. Contre cette aiguille rocheuse, se trouve la fauverie;

elle aussi de conception moderne, avec deux plateaux de liberté pour les lions et un plateau pour les tigres. Tous ces rochers sont entourés de bassins qui préviennent les chutes brutales ou les évasions. Ce rocher, édifié grâce au legs de madame Lhoste en mémoire de son fils, artiste de valeur, mort pour la France, est aménagé de telle sorte que les artistes animaliers pourront y travailler en toute tranquillité.

Le rocher des ours évoque une falaise sombre, abrupte et sauvage, qui permet de mettre bien en évidence les nombreuses races représentées à Vincennes : ours polaires, vivants sur des banquises, ours grizzly, ours de cocotiers, ours géants des îles Sakhaline, ours à grandes lèvres, etc... Tous ces animaux prennent leurs ébats en liberté et ont à leur disposition de vastes bassins où ils peuvent se baigner à loisir.

Trois rochers immenses, surmontés de vastes plateaux où une végétation variée donne un aspect riant à l'ensemble, servent de refuges à des tribus de singes : géladas à la tunique sombre, seigneurs des hautes altitudes de l'Abyssinie, hamadryas et macaques. Tous ces animaux jouent et gambadent sans contrainte pour la grande joie du public.

Les anthropoïdes, chimpanzés et gibbons, sont présentés dans des îles recouverte de végétation; le grand bassin qui les entoure est peuplé de beaux oiseaux aquatiques : cygnes, pélicans, oies, canards nombreux de toute espèce.

Les lamas ont des plateaux délimités par des fossés; les kangourous vivent dans des parcs dessinés en longueur où ils peuvent courir à l'aise; leurs habitations sont adroitement dissimulées dans des rochers couverts de verdure.

On n'a pas négligé les animaux marins; de grands bassins sont réservés aux phoques, aux otaries et aux pingouins. Un couloir souterrain de 100 mètres de longueur permet de voir, à travers de grandes glaces, les animaux évoluer dans leurs bassins.

D'autres abris rocheux sont également prévus pour les bovidés : les rhinocéros, tapirs, hippopotames, antilopes équidés. Une très belle plage a été aménagée pour des échassiers : flamants, grues, cigognes qui voisinent avec d'autres oiseaux curieux : foulques, poules d'eau, sarcelles auxquelles

viennent fréquemment rendre visite toutes sortes d'antilopes : oryx, élans du Cap, damalisques, etc...

A tous ces abris rocheux extérieurs, correspondent d'autres abris intérieurs, vastes, dotés du... confort le plus moderne : eau courante, froide pour les uns, chaude pour les autres; chauffage central et éclairage électrique. Le public pourra visiter le parc par tous les temps — tous les abris des animaux étant pourvus d'un couloir de visite et de circulation. Un couloir de service, ne communiquant pas avec l'extérieur, est aménagé pour assurer le maximum de sécurité aux gardiens qui pouront, sans risques, manœuvrer les animaux les plus dangereux.

Mais, dans un parc zoologique, la question primordiale n'est pas celle des bâtiments; il faut, en effet, une collection d'animaux aussi complète que possible. C'est à cette lourde tâche que la direction du parc s'est attachée. Il a fallu, pour cela, entreprendre plusieurs voyages dans les grands ports européens, le Havre, Marseille, Anvers, Hambourg, afin de retenir des animaux dès l'arrivée des paquebots. Souvent, en effet, des convois sont signalés au départ des colonies. Il faut alors se rendre au port de débarquement pour traiter les affaires avant que les animaux ne soient acheminés sur des Zoos étrangers. C'est ainsi que la direction du nouveau parc a pu acquérir une grande quantité d'animaux choisis un peu dans tous les pays et dont l'effectif est venu s'ajouter à celui du petit parc zoologique. Elle a été aidée dans son œuvre par de nombreux amis et, en particulier, par Jean Delacour, associé du Muséum, qui, au cours d'une mission dans l'Inde, a pu « collecter » un gros convoi d'animaux, parmi lesquels se trouve une pièce rare : un jeune rhinocéros unicorne.

Au cours de la semaine qui a précédé l'inauguration du parc, quatre grands convois d'animaux venant de tous les pays du monde, ont grossi les collections scientifiques vivantes de cet établissement : hippopotames, ours nombreux, chameaux de la Bactriane, mouflons, ours marins, otaries, pingouins, grues, perroquets et cacatoès.

Le nouveau Parc Zoologique du Bois de Vincennes, qui a été inauguré par le Président de la République, le 3 juin 1934, a donc pris rang parmi les grands Zoos du monde; la France,

de par son Empire colonial, se devait de posséder un pareil établissement.

Si certains parcs zoologiques d'Europe — Londres et Berlin par exemple — ont une collection d'animaux plus importante et plus variée que celle du parc de Vincennes, ce dernier, par son heureuse disposition, ses boqueteaux et ses arbres groupés au milieu de lacs, de rochers et de pics, est, sans conteste, un des plus beaux. Il constitue la plus moderne réalisation du genre et, du point de vue artistique comme du point de vue technique, il représente un attrait nouveau pour les habitants et les visiteurs de Paris.

PROFESSEUR ACHILLE URBAIN,
Directeur du Parc zoologique du Bois de Vincennes.

LE PLAN DU 9 JUILLET

Un groupe de jeunes a entrepris, à la suite des événements du 6 février, la rédaction d'un plan de revision de la Constitution et de réorganisation administrative et économique de la France. Désireux de contribuer à faire connaître cette curieuse tentative, nous avons demandé à M. Jean Thomas, qui a pris part à ces travaux, de bien vouloir exposer à nos lecteurs les grandes lignes de ce plan et les principes directeurs qui l'ont inspiré. Puissent l'enthousiasme et la volonté d'entente, qui ont animé cette jeune équipe se retrouver, avec la prudence nécessaire, chez les hommes qui sont de par leurs fonctions, à même de porter sur le plan des réalités, les meilleurs éléments de projets de ce genre. (N. D. L. R.)

Le Plan du 9 juillet[1], qui a paru en librairie vers la fin du mois dernier, avait tout ce qu'il fallait pour exciter la curiosité : une bande sensationnelle, un titre énigmatique et surtout l'annonce d'un avant-propos de Jules Romains. Aussi a-t-il bien pris le départ. Mais la faveur que le public lui accordait, sur sa belle mine et sur l'autorité de son parrain, n'allait-elle pas tourner à la confusion de ses auteurs? Quand on a la prétention de « réformer la France », il est bien dangereux d'éveiller de trop grands espoirs. Or, les articles déjà parus dans la presse semblent prouver que les lecteurs n'ont pas été déçus.

La bande porte ces simples mots : « Des Néos aux Croix de feu ». N'allez pas croire qu'un pacte d'amitié ait été scellé entre les amis de Déat, de Marquet et de Montagnon, d'une

1. *Plan du 9 juillet*; réforme de la France proposée par le groupe du 9 juillet. Avant-propos de Jules Romains (Gallimard, éditeur).

part, et, d'autre part, ceux du colonel de La Rocque. Répétons une fois de plus ce qui a été clairement expliqué, tant dans la préface de Jules Romains que dans l'introduction au Plan : à savoir que les opinions soutenues par les signataires n'engagent que leur propre responsabilité et que la liberté de doctrine et d'action des groupements auxquels ils appartiennent n'a été nullement entamée par la publication de notre brochure.

Mais il est très vrai que, parmi les rédacteurs du Plan, figurent des membres du parti socialiste de France et de l'association des Croix de feu. Il y en a d'autres encore, dont la conjonction n'est pas moins inattendue; on n'a pas guère l'habitude de trouver réunies, dans un document politique, la signature de « phalangistes » des Jeunesses Patriotes et de ligueurs de la Jeune République. Voici donc un livre qui tient plus que les promesses de son éditeur. Ces faits sont assez singuliers pour mériter quelques explications.

Beaucoup se demanderont comment un tel rassemblement a pu se faire et douteront même de sa solidité. Les signatures sont pourtant là; et je puis affirmer qu'elles n'ont été données ni à la légère, ni par complaisance. Chacun de ceux qui ont participé jusqu'au bout à la rédaction de ce document et qui l'ont signé de leur nom, avait mesuré l'importance de son geste et jaugé les espérances qu'il pouvait fonder sur l'action commune. On ne saurait mettre en question la sincérité de ces jeunes hommes, qui, occupant dans des organisations puissantes des postes de commande, ont donné publiquement leur patronage à ce plan de reconstruction de la France et pris l'engagement de défendre devant leurs amis politiques les idées qui y sont exposées. Le groupe du 9 juillet a été fondé sur la confiance mutuelle; quatre mois de discussions et de travail en commun ont montré que cette confiance était pleinement justifiée.

Pourquoi ne pas avouer que j'avais d'abord mis peu d'espoir dans l'avenir de notre collaboration? Quand, à notre première réunion, un mois après le 6 février, j'ai vu assis l'un près de l'autre, dans une attitude sans doute cordiale, mais quand même réservée, des Néos, anciens adhérents de la S. F. I. O. et l'un des membres les plus importants des

Jeunesses Patriotes, me rappelant mainte circonstance où, dans les barrages du quartier latin, ils avaient dû se bourrer réciproquement les côtes, j'ai pensé qu'il y aurait fort à faire pour les mettre d'accord. Le plus piquant, le plus émouvant aussi, était de voir face à face, prêts à s'atteler à une tâche commune, certains collaborateurs du ministère Daladier et certains de ceux qui avaient conduit sur la place de la Concorde les troupes des manifestants.

Tout de suite, sans aucun ménagement, les questions les plus irritantes furent jetées sur le tapis. On parla de la Franc-Maçonnerie, et aussi de l'ancien Préfet de police. Je suis sûr que ces menus engagements, conduits avec toute la vivacité possible, mais sans aigreur ni rancune, ont plus fait pour la solidité de notre groupement que toutes les promesses de bonne volonté. La même franchise, la même loyauté n'ont jamais cessé, pendant quatre mois, d'animer nos discussions. Aussi puis-je affirmer, sans craindre de m'avancer outre mesure, qu'une solide amitié unit désormais tous les membres de notre groupe. Dût-il ne rien sortir d'autre de notre collaboration, ce résultat nous est acquis; et il est assez précieux pour que nous ne regrettions ni notre temps ni notre peine. Peut-être une telle amitié, unissant de jeunes chefs de partis et de ligues, ne sera-t-elle d'ailleurs pas sans intérêt pour les destinées de notre pays.

Le groupe s'appuyait donc, dès l'origine, sur des membres d'organisations très diverses. Je ne vois aucun inconvénient à nommer ceux qui ont signé notre manifeste. Il y avait là Roger de Saivre, des Jeunesses Patriotes, auquel s'est joint plus tard son camarade Pierre Gimon; Bertrand de Maud'huy, des Croix de feu; Armand Hoog, de la Jeune République; Paul Marion et Louis Vallon, des Néos. Jacques Kayser, qui a publié dans l'*Œuvre* un article tout à fait favorable à notre plan, ne m'en voudra sûrement pas si je révèle que, dans les dernières semaines, il a participé à nos travaux. Nous avions aussi un jeune membre du parti socialiste S. F. I. O, un syndicaliste de stricte observance et l'un des chefs du parti agraire. Voilà pour la répartition des forces politiques.

Mais il était entendu que l'on ne se bornerait pas aux forces politiques et que l'on ferait appel à toutes sortes de compé-

tences. C'est à ce titre que nous avons accueilli Aymery Blacque-Belair, dont l'expérience parlementaire nous a été infiniment précieuse et qui fut pour notre groupe le plus fidèle et le plus cordial des collaborateurs. Plusieurs des animateurs du groupe polytechnicien d'études économiques, Gérard Bardet, Jacques Branger et Jean Coutrot, nous ont fait bénéficier d'une information extrêmement riche, puisée aussi bien dans l'action que dans les livres. Qu'il me soit permis de dire qu'aux moments les plus difficiles — car il y en a naturellement eu — la souriante obstination de Jean Coutrot, la discrète autorité qu'il avait prise d'emblée sur ses camarades ont ranimé notre zèle, et, finalement, triomphé de tous les obstacles.

C'est à Fouque que nous devons des vues originales et sans doute fécondes sur les possibilités d'extension africaine; un diplomate comme Raoul Bertrand, des journalistes comme Philippe Boegner, Pierre Frederix ou Georges Roditi, un avocat comme Pierre-Olivier Lapie, un inspecteur des finances, des membres du Conseil d'État et de la Cour des Comptes, des industriels, des hommes de lettres, un professeur complétaient notre équipe et lui assuraient une diversité de compétences que peu de groupes semblables eussent été capables de réunir. Au moment décisif, le talent et le dévouement de Fabre-Luce ont largement contribué au succès.

Mais quelles que fussent notre bonne volonté, notre confiance, notre désir de sacrifier nos commodités personnelles à la réussite finale, nous n'eussions certainement jamais abouti sans la présence de Jules Romains. On sait que l'idée même du groupe et les principes de notre rassemblement sont issus d'une conférence qu'il a prononcée sous les auspices de l'École de la Paix, le 12 mars dernier, dans un amphithéâtre de la Sorbonne. Il était convenu avec mademoiselle Louise Weiss, directrice de l'École, qu'un débat avec des représentants de diverses organisations jeunes, ou de jeunes, comme vous voudrez, suivrait l'exposé de Jules Romains. C'est parce qu'une large convergence d'idées est apparue au cours de ce débat que notre groupe s'est fondé. Le plan du 9 juillet est né sous le signe du 6 février; mais c'est autour de la pensée de Jules Romains que les enseignements du 6 février ont

cristallisé dans nos propres pensées. Il a lui-même voulu que le plan fût notre œuvre, et non la sienne; il n'a cessé de nous rappeler que notre commune jeunesse et la diversité de nos origines étaient les conditions de notre succès. Et je crois qu'il a eu raison. Mais, durant les quatre mois de travail soutenu qui nous ont conduit au but, il a été plus que l'arbitre de nos discussions, plus que l'aîné indulgent et patient qui guide de jeunes camarades. Le nom de chef ne lui plairait guère; disons plutôt qu'il a été notre conscience. Nous ne lui exprimerons jamais assez notre gratitude.

Quelques idées essentielles sont apparues dans la conférence de Jules Romains; on les retrouvera dans la partie du Plan que nous avons intitulée : *Forces morales*. C'est d'abord que, si les Français laissaient glisser leur pays sur la pente où il s'était engagé, la guerre civile, puis la guerre étrangère deviendraient inévitables. Mais un redressement est possible, parce que rien n'est si gravement compromis qu'un effort de volonté, accompli en pleine lumière, sans vaine illusion comme sans défaillance, ne puisse faire naître du chaos une France « intense et pacifique », moralement et matériellement équipée. Enfin, si la situation présente impose de profonds changements dans les institutions et les mœurs, cette rénovation ne se fera ni par le chambardement général ni par le recours aux mystiques totalitaires, dont certains pays étrangers ont donné des exemples, mais qui répugnent aux tendances les plus profondes de notre peuple. Cherchons donc en commun quelles sont les mesures de redressement qui s'imposent. Autour de projets précis, un rassemblement de la majorité des Français est dès maintenant possible. Lorsqu'un tel accord aura été réalisé, quel que soit le gouvernement qui sorte de la confusion actuelle, il ne pourra faire autrement que d'appliquer le plan que nous lui aurons proposé. Tâchons de voir clair et juste; écartons les principes abstraits, les mots ambitieux qui servent de tremplin aux vieux partis. Il n'est que de vouloir.

Il ne s'agissait donc pas d'inventer de toutes pièces un régime nouveau. Encore moins une nouvelle mystique. Le travail auquel nous allions nous livrer devait être forcément une synthèse, et le plan qui en résulterait, un programme mini-

mum, dans lequel aucun d'entre nous ne retrouverait le schéma de ses propres idées, mais auquel il pourrait adhérer sans rien sacrifier d'essentiel. L'édifice devrait donc être, sinon complet (aucun plan n'est complet), mais cohérent, assez solide sur ses bases pour que les applications particulières qui en seraient faites aux divers problèmes concrets fussent aux yeux de tous en harmonie avec nos principes.

Que nos lecteurs ne se fassent donc pas d'illusions. Pas plus que notre programme commun ne coïncide exactement, dans toutes ses parties, avec les opinions de chacun de ses rédacteurs, il ne répondra à toutes les espérances de chacun de ses lecteurs. Par contre, notre formule de rassemblement n'a rien de commun avec ce que l'on est convenu d'appeler l'Union Nationale. Alors que l'Union Nationale est nécessairement négative et ne peut se soutenir, à l'égard des problèmes les plus graves, que par une prudente abstention, notre groupe était tout entier tourné vers l'action. Jamais il ne nous est venu à l'idée d'esquiver une difficulté. Il eût mieux valu renoncer à l'accord que le réaliser par une dérobade.

Trois ordres de questions s'offraient à nous : la réforme de la structure politique et administrative de l'État, sa réforme économique et les affaires de la politique étrangère. Des commissions se sont réparti la tâche. Des rapports ont été établis par chacune d'elles; puis une revision générale a permis d'accorder et d'unifier les solutions partielles.

Pour la réforme de l'État, il fallait à la fois éviter les propositions subversives, que nos postulats écartaient, et les simples replâtrages, qui n'eussent pas suffi à restaurer l'édifice. Nous étions tous convaincus que le régime démocratique et parlementaire est le seul qui soit supportable pour le peuple français. Mais il est évident que le mauvais fonctionnement de nos institutions a corrompu jusqu'aux principes sur lesquels elles sont fondées. Comme il est dit au chapitre des *Forces Morales*, « les grandes idées républicaines ne semblent avoir été inscrites au fronton des monuments que pour être plus aisément reléguées en dehors des réalités pratiques ». Réaliser dans les faits la liberté de droit, transformer l'égalité formelle en une véritable égalité de chances et de risques, restaurer la hiérarchie des personnes et l'autorité de l'État, tout en

assurant la libre respiration des hommes et des groupes, telles ont été les préocupations essentielles de ceux de nos camarades qui ont plus spécialement réfléchi à la réforme de nos institutions politiques et administratives.

Aussi le schéma de constitution que nous proposons n'est-il pas foncièrement différent du régime actuel. Nous avons maintenu les deux Chambres, tout en modifiant à la fois leur mode d'élection et leurs attributions respectives. La Chambre des Députés, pensons-nous, doit conserver tout son pouvoir de contrôle et de législation. Mais il faut que le gouvernement soit assuré d'une réelle stabilité. Aussi avons-nous cru devoir lier le sort de la Chambre à celui du gouvernement. Lorsque le Président de la République aura désigné le chef du nouveau gouvernement, d'après les indications du suffrage universel (disons en passant que nous jugeons nécessaire d'étendre le droit de vote aux femmes), le ministère se présentera devant les Chambres et recevra leur investiture. Car il ne faut pas que la volonté de la majorité des électeurs puisse être méconnue par le chef de l'État. Mais, dès qu'un gouvernement aura obtenu des Chambres un vote de confiance, il devra durer autant que la législature. C'est-à-dire que la Chambre des Députés conservera le droit de le renverser, mais sous peine d'être immédiatement dissoute.

Pour que les députés puissent exercer en toute sérénité leur mandat législatif, sans être soumis aux pressions électorales qui sont aujourd'hui de règle, et pour que le suffrage universel puisse dégager une majorité stable, nous avons recommandé le scrutin de liste régional avec vote préférentiel. Nous prévoyons aussi, suivant le système anglais, un sévère contrôle des dépenses électorales.

Mais il est évident que les intérêts permanents des communes les plus reculées doivent être soutenus auprès des pouvoirs centraux par des représentants élus. Les députés, que nous avons éloignés de leurs électeurs et que nous voudrions voir tout entiers absorbés par leur mission législative, ne pourront plus remplir cette tâche si nécessaire de protecteurs des intérêts locaux. Ce sera aux sénateurs d'y pourvoir. Le Sénat redeviendra le « Grand Conseil des Communes de France ». En échange, il perdra une partie de ses pouvoirs

politiques, puisqu'il ne pourra plus renverser les ministères. Il est vrai qu'il ne pourra non plus être dissous.

A côté des deux Chambres, notre Plan prévoit l'institution d'un Conseil National Économique, véritable chambre des corporations, représentant des intérêts économiques, groupés à la fois dans le cadre professionnel et régional. Ce Conseil, dont l'autorité sera forcément très grande, sera obligatoirement consulté sur tous les projets présentant un intérêt économique et financier. Le Conseil aura encore une autre fonction. Il deviendra le grand organe de coordination et de régularisation de la production industrielle et agricole, le cerveau de l'économie nationale. C'est à lui qu'il appartiendra de réduire ce que Jules Romains appelait dans sa conférence, le cancer du capitalisme, d'assurer les fonctions d'arbitre et de contrôleur que nous avons assignées à l'État, d'assurer la répartition équitable, dans l'intérêt général, du travail et du capital national.

Je passerai sans insister sur toutes les mesures que nous croyons utiles au renforcement du pouvoir gouvernemental et à la réorganisation des finances publiques. Ce sont là des problèmes techniques, auxquels on ne peut donner que des solutions également techniques. Mais je voudrais signaler quelques réformes de portée plus générale, concernant, les unes, l'administration locale et régionale, les autres, le statut des fonctionnaires.

Il nous est apparu qu'entre la commune et l'État, le département n'était pas un intermédiaire suffisant. Des questions d'intérêt local, qui engagent des dépenses ou des responsabilités administratives que les autorités départementales ne peuvent pas assumer, ne devraient pas être soumises aux organismes centraux. Il y a là une perte de temps, une complication des procédures, qu'une meilleure répartition des charges et des initiatives doit éviter. Aussi avons-nous recommandé la création d'une vingtaine de régions administratives et économiques, « délimitées suivant les données de la géographie humaine, les traditions historiques et culturelles, les facteurs économiques ». Chacune de ces régions aura à sa tête un préfet nommé par le gouvernement, assisté d'un conseil régional pourvu de vastes attributions et d'une chambre régionale des

corporations. Nous sommes convaincus qu'une telle organisation des pouvoirs régionaux mettra plus d'ordre dans l'économie, assurera une expédition plus rapide et plus juste des affaires administratives. Nous croyons aussi qu'elle est devenue, dans l'État moderne, nécessaire à l'établissement de rapports humains entre l'État et l'individu.

Nous avons apporté une attention particulière aux questions qui concernent le rôle, les droits et les devoirs des fonctionnaires. Je ne saurais mieux faire que de reproduire textuellement le paragraphe de notre Plan dans lequel ces problèmes sont évoqués, et qui a été rédigé avec la collaboration d'un membre particulièrement qualifié de la Fédération des fonctionnaires.

« Le recrutement du personnel supérieur sera exclusivement assuré par une École polytechnique d'administration.

« Les fonctionnaires seront représentés dans le Conseil National Économique. Leur indépendance sera assurée par la séparation de la politique et de l'administration et par un système de garanties de carrière. La responsabilité de chacun sera nettement définie et sanctionnée.

« L'adaptation continue des administrations aux nécessités de l'activité économique et de la vie nationale sera assurée par la consultation régulière des représentants des usagers des services administratifs, du Conseil National Économique et des délégués des personnels compétents.

« Afin de prévenir tout conflit entre l'État et ses agents au sujet de la condition matérielle de ces derniers, de leur statut social ou de leurs prérogatives morales, des comités paritaires du genre des comités Whitley fonctionneront dans toutes les administrations et auprès de la Présidence du Conseil et seront obligatoirement saisis de toutes les revendications formulées par les personnels.

« Le droit syndical sera reconnu aux fonctionnaires pour la défense et la gestion de leurs intérêts corporatifs et collectifs, mais l'octroi de ce droit n'entraînera pas pour les agents de l'État la liberté de faire grève. Droit syndical et droit de grève sont formellement distincts. La loi confirmera expressément la jurisprudence actuelle du Conseil d'État, qui prive le fonctionnaire gréviste de toutes les garanties disciplinaires et de

stabilité d'emploi établies par la loi, les textes réglementaires et la jurisprudence. »

La position prise par notre groupe à l'égard de ce problème, l'un des plus importants et des plus délicats qui se soient posés dans les États modernes, est un assez bon exemple des synthèses que nous avons voulu réaliser entre le souci de la justice et celui de l'intérêt national.

Après les chapitres où notre Plan expose nos idées communes sur l'éducation, sur la valeur de la culture, sur les moyens d'assurer dans les faits une véritable liberté à la presse, après ceux où nous avons énoncé quelques directives générales pour la conduite des affaires étrangères et quelques principes de sagesse diplomatique, vient la partie la plus ample et la plus détaillée de notre programme, celle qui concerne l'économie. On comprend que ce soit aussi celle qui nous a coûté le plus d'efforts et qui a exigé la collaboration du plus grand nombre d'hommes compétents.

Elle se divise en deux parties, suivant que nous avons envisagé les réformes de structure ou les moyens tendant à l'amélioration rapide de la situation économique. Entre ces deux parties, certains lecteurs croiront relever des contradictions. Première contradiction entre le principe, énoncé en tête de notre chapitre, qu' « une organisation pleinement satisfaisante de l'économie française ne peut être conçue que dans le cadre d'une organisation économique internationale » et les mesures concrètes que nous proposons, et qui sont presque toutes d'ordre purement national. Autre contradiction, entre l'affirmation, posée au début de la première partie, que « le but à poursuivre est le remplacement progressif du profit individuel par la notion de service et la joie de créer » et les mesures de transition, qui ne peuvent se concevoir sans une résurrection du profit.

Mais, pour tout lecteur attentif, ces contradictions se résoudront d'elles-mêmes. Nous croyons en effet que seule une réorganisation économique internationale pourra permettre une organisation satisfaisante de l'économie française. Mais force nous est de constater qu'une telle réorganisation n'est pour le moment pas possible. Si nous nous étions contentés d'énoncer des principes abstraits, nous aurions

pu nous mouvoir à l'aise dans le monde des chimères. Mais ayant pris pour mot d'ordre de ne proposer que des réformes réalisables dans un avenir rapproché, il nous fallait bien tenir compte des conditions de fait. Ni la limitation des souverainetés nationales, ni la réduction des protections douanières, ni l'unification des niveaux de vie ne pouvant être envisagés dans l'état actuel des relations internationales, il a fallu recourir à des solutions nationales, limitées, pour le moment, à la France.

Nous croyons, de même, que l'idée de service n'est pas une simple utopie, et que des mesures très précises, les unes tendant à répandre en temps utile tous les éléments de décision propres à orienter les activités individuelles et collectives dans les directions les plus favorables, les autres organisant les groupements de producteurs dans le cadre corporatif, sont de nature à substituer progressivement à l'aiguillon du profit l'idée du service. Mais nous sommes non moins convaincus que de telles transformations, psychologiques ou organiques, ne sont possibles que dans une situation économique assainie, après que des mesures transitoires auront permis à la production de recouvrer une activité suffisante.

Il est impossible de résumer ici nos propositions de réformes, tant organiques que transitoires. Que le lecteur veuille bien se reporter au Plan. Sans doute son attention sera-t-elle particulièrement retenue par les paragraphes qui concernent les contrats d'association, les projets d'extension africaine, la dévaluation, la capitalisation et la répartition. Qu'on ne perde pas de vue que notre but est de faire cesser cette « agitation dans le noir », dans laquelle se débat actuellement notre économie nationale. Aussi éloignés d'un libéralisme désuet que de l'absurde étatisme, nous avons demandé aux solutions corporatives les réformes propres à substituer à l'économie *aveugle* d'aujourd'hui une économie *consciente, lucide*, commandée par le seul intérêt général.

***

Notre Plan rédigé et publié, notre groupe considère-t-il que sa tâche soit terminée? Bien au contraire. La première étape est achevée; mais la route, du moins l'espérons-nous,

sera encore longue. Dans la brochure qui contient l'exposé de notre programme, l'on a encarté un bulletin d'adhésion. Nous demandons aux lecteurs du *Plan* s'ils en approuvent l'esprit général et si, le cas échéant, ils seraient disposés à propager autour d'eux les idées qui y sont soutenues. Notre public, s'il le juge bon, aura donc le moyen de nous faire connaître ses jugements. Des adhésions nous sont déjà parvenues de divers points de la France. Des lettres, souvent très émouvantes, expriment le désir d'entrer en relation avec nous. Il en viendra sûrement beaucoup d'autres. Tous ceux des Français, c'est-à-dire l'immense majorité, à qui la guerre civile fait horreur, et qui verraient avec consternation la nation se couper en deux blocs irréconciliables, tous ceux-là peuvent venir à nous. C'est un fait d'expérience que gauche et droite ne peuvent plus continuer à s'affronter sans de terribles dommages pour le pays tout entier. Les problèmes les plus graves, ceux qui commandent le relèvement national, restent à résoudre. La guerre civile, même larvée, les rendrait encore plus irritants et plus obscurs; l'économie française y sombrerait. Il faut donc sortir de l'impasse.

Or, comment en sortir sans un minimum de sacrifices mutuels? La preuve est faite qu'entre les anciens belligérants du 6 février un accord est possible sur des solutions précises, utiles, génératrices de paix, de justice et de confiance? Nous croyons, par notre exemple, l'avoir montré au reste des Français. Mais nous n'avons aucun amour-propre d'auteurs; nous ne pensons pas que notre *Plan* soit parfait, et nous ne demandons pas mieux que d'accueillir, pour l'amender, toutes les suggestions fécondes. Qu'on nous écrive. Qu'on nous critique. Le pire serait que notre appel demeurât sans écho.

Ceux d'entre nous qui appartiennent à des organismes politiques ont pris l'engagement de soutenir nos idées devant leurs camarades des ligues ou des partis. D'autres nous appuient publiquement par la plume ou par la parole. Tout cela doit hâter la réalisation massive de ce grand rassemblement auquel nous songeons tous. Sans doute une évolution si profonde exigera-t-elle beaucoup de patience, de prudence et de tact. Mais l'idée est en marche : il faut qu'elle aboutisse.

JEAN THOMAS

PARMI LES LIVRES

La Protection pénale des animaux dans les législations française et étrangères, par **Edmond Bocquet** (*Sirey*). Préface de Me Henri-Robert.

Malgré son aspect technique et juridique, ce petit livre est d'un intérêt considérable et, en France tout au moins, d'une grande nouveauté. La façon dont l'homme se comporte vis-à-vis de l'animal est en voie de se modifier, plus ou moins rapidement selon les pays, mais de façon profonde, et ce changement est rapide, et assez général pour apparaître dans cette conscience collective des groupements humains que sont les codes et les lois. Les théosophes pourraient y voir un des signes de l'approche, malgré tant de souffrances et de drames, d'une aube nouvelle pour l'humanité.

Pendant longtemps l'homme n'a considéré l'animal que comme une chose qui lui fournissait nourriture, vêtements et force motrice; lorsque l'animal faisait partie de sa propriété, l'homme avait le droit, comme de toutes choses lui appartenant, d'en user et d'en abuser sans limite, et l'animal n'avait d'autre protection que celle d'un objet de propriété. Ainsi le Code pénal de Napoléon place les délits contre les animaux domestiques (articles 452 à 455) immédiatement après les délits contre les marchandises, récoltes, arbres et instruments agricoles. L'animal, objet de propriété, est protégé contre autrui, mais non contre son propre maître; l'animal sans maître n'est pas protégé.

Or, ce point de vue semble dépassé, et de loin, par la conscience moderne. L'homme ne se considère plus comme seul sur terre : ce sentiment croissant d'une communauté d'origine entre lui et l'animal, d'une participation à la même vie, est-ce une renaissance des croyances primitives qui apparentaient par des liens totémiques

l'homme et l'animal, est-ce une conception de la vie plus vaste, influencée à la fois par la science et les philosophies extrême-orientales, est-ce une extension, parfois hypertrophique, de la sensibilité, ou une manifestation de ce besoin de protéger les faibles, qui a transformé la législation ouvrière, créé le statut de la femme, celui de l'enfant? Toujours est-il que l'homme, sans cesser pour cela de le chasser, de le faire travailler, de le manger, commence à reconnaître à l'animal des droits, et à se reconnaître pour l'animal des devoirs.

Du reste il ne les reconnaît pas partout, et il ne les reconnaît juridiquement que depuis peu d'années. — M. Bocquet qui étudie pays par pays les législations de protection, qu'il divise en groupes latin, anglo-américain, germanique, balkanique et slave, ne distingue peut-être pas assez les pays à législation originale, et ceux où elle est simplement importée (tel pays du Proche-Orient a adopté tel quel le code suisse, tel autre le code Napoléon), les pays de vieille organisation et tradition administratives, où une loi votée est strictement et aussitôt appliquée, de ceux où l'appareil de l'État est inexistant ou en pleine construction. Les renseignements qu'il donne n'en sont pas moins précieux par leur précision et leur fraîcheur.

En tête viennent les pays anglo-saxons et germaniques : l'Angleterre, qui dès 1822 adoptait une loi protectrice, a codifié en 1911 toutes ses mesures, caractérisées par la dureté des peines répressives. Les États-Unis dans la plupart des États reconnaissent depuis longtemps déjà le droit de l'animal. La Norvège, depuis 1908 et 1918, le Danemark depuis 1916, la Suède depuis 1916 et 1921, ont une législation complète, notamment sur l'emploi des animaux de trait, sur l'abatage des animaux domestiques et les mises à mort des animaux à fourrure captifs. Mais c'est l'Allemagne qui a la législation la plus complète, la plus moderne, celle qu'il faudrait souhaiter à tous les pays : les amis des animaux regretteront seulement qu'elle date de 1933 et soit l'œuvre du gouvernement hitlérien, et qu'ainsi son extension en dehors de l'Allemagne ne soit entravée par son origine et par les préventions politiques : la législation allemande, remarquable par son radicalisme, peut frapper un acte de cruauté envers un animal de 10 000 marks d'amende et de 6 mois de prison, elle protège minutieusement le travail et le transport du bétail, — surtout elle interdit le principe de la vivisection, sauf autorisations exceptionnelles, elle interdit absolument l'abatage par saignée, et particulièrement l'affreuse *chehita*, ou abatage rituel juif, (autorisée par scrupule de tolérance religieuse dans certains

pays proscrivant pourtant la saignée, comme les Pays-Bas, où les communautés israélites sont si influentes).

Du reste ce mouvement de protection semble général et gagne les pays qui semblaient lui être le plus réfractaires : l'Italie, le pays où l'on poursuit sans pitié les petits oiseaux, protège depuis deux ans les oiseaux migrateurs; la Belgique, le pays des fauvettes aveuglées et des combats de coqs, punit depuis 1919 de 10 à 1 000 francs d'amende le possesseur d'un oiseau chanteur aveugle, de 26 à 5 000 francs et de huit à six mois de prison les organisateurs de combats d'animaux. Quant aux courses de taureaux elles-mêmes, voici l'Espagne qui depuis 1926 et 1930 les réglemente et les limite; voici le Portugal qui depuis 1928 les interdit.

Ainsi l'homme accepte de restreindre son activité arbitraire lorsqu'elle devient cruelle, et puisqu'il est devenu — au détriment de sa santé — gros mangeur de viande, de se la procurer en faisant le moins de souffrances possible. L'évolution se continuant, l'on entrevoit se former une réglementation même de la chasse, qui tolérerait la chasse nécessaire, celle qui maintient à l'homme sa place dans le pullulement de la nature, celle qui assure sa subsistance, — qui interdirait la chasse-plaisir pur, celle qui va du tir aux pigeons (déjà proscrite en Angleterre) et à la chasse à courre jusqu'aux battues de Rambouillet.

Quelle est la place de la France dans cette évolution? Elle n'est certes pas à l'avant-garde. Tradition classique et cartésienne, dictature du scientisme marxiste : la voici à peu près au même rang que l'U. R. S. S., pour qui l'animal n'est qu'un instrument de travail ou un objet d'expérience. Elle en est restée au code Napoléon. La loi Grammont de 1850 est illusoire, puisqu'elle ne punit les mauvais traitements que sur la voie publique, et s'ils sont exercés par le propriétaire de l'animal. La vivisection est libre (3 796 chiens ont été livrés aux laboratoires de Paris en 1931, 4 654 en 1932); les pouvoirs publics sont d'ordinaire indifférents, et une mesure comme celle du président Poincaré interdisant les expériences de la Courtine exceptionnelle. Faut-il donc croire à la phrase terrible des *Mémoires d'Outre-Tombe* sur les Gaulois? Cette indifférence a ces conséquences paradoxales que les abattoirs où se pratique la *chehita*, proscrite en Allemagne et en Suisse, s'installent à la frontière de l'Est et réexportent les viandes ainsi saignées; les courses de taureaux, gênées ou proscrites dans la péninsule ibérique, pullulent dans le Midi, du Sud-Ouest gagnent le Sud-Est, les villes thermales comme Vichy, et menacent de franchir la Loire; les combats de coqs impossibles en Belgique, se transportent en Flandre française. Il ne

semble pas qu'un changement soit prochain; il ne pourrait se produire que si une loi internationale de protection, dont on a parlé, était adoptée par la Société des Nations.

Paysages et chasses de Pologne,
par **Pierre Coche** (*Geuthner et Wolff*).

Rien dans ce livre plein de jeunesse qui puisse trop choquer ou éloigner les âmes sensibles par les réalités pénibles de l'abatage ou de l'achèvement de la bête blessée. Une gaieté et une spontanéité charmantes : « J'ai chassé une fois les perdreaux en arrière-saison, chez le comte X..., d'une manière très amusante et très agréable... » « En Polésie, j'ai eu la chance de tirer huit coqs (de bruyère) au cours de la saison 1933. » Un bel allant sportif, sans complication ni sentimentalité déplacées, quelque chose de la joie pure du tireur à la cible qui troue huit fois, au bon endroit, le carton, d'autant plus heureux que son arme moderne est plus puissante et plus foudroyante, et qu'il passe de belles heures en pleine nature. — Rien non plus de cette reconstitution de la vie du gibier par l'imagination du chasseur, qui, bien que le tuant, devient son ami, et, repris par les anciens âges, lui prête des ruses et une imagination de surhomme subtil; mais les saines et justes remarques entendues de vieux garde-chasse :

« Combien les conversations avec les gardes sont intéressantes et instructives, qu'ils vous parlent du gibier, de la forêt, des habitudes locales ou de leurs souvenirs. » Ces sobres indications ont une grande valeur géographique et biologique.

Ce qui fait l'originalité du livre, c'est une connaissance très grande, une connaissance d'expérience de la vie, de la littérature polonaises. L'auteur, secrétaire d'ambassade, qui a vécu plusieurs années à Varsovie, possède à fond le polonais, il aime la Pologne, et sait mettre en valeur la beauté de ses graves paysages, forêt grandiose de Bielowicza, marécages, neiges, sapins, parce qu'il les comprend et qu'il les a sentis. Il sait décrire, parce qu'il les a vécues, l'hospitalité fastueuse des grands propriétaires polonais, aux domaines de 10 à 15 000 hectares, et les chasses avec équipes de rabatteurs, de gardes, de domestiques. — La pratique étendue, si rare chez les Français, des écrivains polonais, lui permet d'illustrer ses récits de citations qu'il traduit ensuite lui-même, tirée de Mickiewicz, Ejsmond, Slowacki, Sienkiewicz, Reymont. Ainsi, comme l'en félicite le comte Maurice Potocki dans une chaleureuse préface, il a su dégager « le caractère de poésie romantique et traditionnelle » que possèdent les chasses en Pologne.

Son livre est un véritable calendrier du chasseur en Pologne : après une description de la forêt de Bielosok (Bielowicza), la forêt où se reconstitue le troupeau des bisons préhistoriques, il décrit les chasses saisonnières, au printemps celle du coq de bruyère et du coq de bouleaux; en été, saison creuse, celle du gibier d'eau : « On peut passer des heures très amusantes à tirer de nombreux canards », dans le nord et l'est et la région des marais de Pinsk; en automne, celle de l'élan, du cerf, du faisan, du perdreau; en hiver, les grandes chasses au lièvre, au sanglier, à l'ours dans les Carpathes, au loup, au lynx, ce félin redoutable, qui hante les contrées de Polésie, pays d'immenses propriétés aux pins centenaires. L'auteur « eut la chance... d'assister à une chasse magnifique où quatre de ces animaux furent abattus... » C'était chez le comte Puslowski, dont le domaine couvre 13 000 hectares, qui a un lac de 3 000 hectares, où l'on chasse le canard, chaque chasseur tirant ces jours-là 500 cartouches.

De belles photographies ajoutent encore au pittoresque du livre.

Madame Lafarge, par **Guy de Passillé** (*Émile-Paul*).

Ce récit fait partie d'une collection intitulée : *Le crime dans l'histoire et la vie*. C'est dire déjà l'opinion de l'auteur sur l'innocence de madame Lafarge. Son récit est vivant et coloré, d'autant plus qu'il est largement emprunté aux mémoires de l'héroïne, qui avait un véritable talent d'écrivain.

Mémoires et commentaires font bien ressortir les caractéristiques de cette époque lointaine, combien plus pittoresque que la nôtre : que d'étapes pour aller de Paris au Glandier, dont trois heures de cheval de selle, que madame Lafarge refuse. Les mêmes abîmes de distance qui séparent les villes l'une de l'autre et qui évoquent la Lithuanie et la Pologne, séparent les milieux sociaux, même parmi les classes dirigeantes. Madame Lafarge, qui a du sang royal, et qui est une madame Bovary d'une classe supérieure sortant du château de la Vaubyessard, quitte le château de Monbreton, pour aller s'enfermer en Limousin; elle qui a lu George Sand, qui a l'âme romantique, pense s'évanouir lorsque, dans la diligence, son mari partage de ses doigts un poulet et boit une bouteille de Bordeaux. Elle souffre du château délabré et des manières de son compagnon. Maître de forges, rien du futur polytechnicien de Georges Ohnet, moins encore du chef d'entreprise américanisé d'avant-crise, mais une sorte de koulak d'industrie, de petite industrie familiale, fruste et mal

dégrossi, qui présidera des réunions d'amis bien plus colorées que celle du père Rouault dans le roman de Flaubert, où l'on met par plaisanterie une limace dans un beignet, où les invités boivent dans les verres de leurs voisines, un milieu d'une verdeur d'ancien régime, et très loin de Consuelo et de Rolla.

Son mari ne retrouve quelque intelligence à ses yeux que lorsqu'il parle de coupes de bois ou de la meilleure manière de couler la fonte, mais c'est elle, alors, qui ne comprend plus, en des matières aussi dénuées de sublime.

Les faits, tels que les raconte l'auteur, semblent bien charger la pauvre madame Lafarge, et l'arsenic semble bien avoir été relevé dans les intestins de la victime en doses non infinitésimales. Mais l'accusée, la condamnée, a su garder tant de charmes, que l'auteur lui-même, son dernier accusateur, parle d'elle avec sympathie. Il rend le drame intelligible même pour les membres de la société future, où, comme en U. R. S. S., en Allemagne, en Italie, de telles situations seraient naturellement inconcevables.

JEAN POIRIER

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

La liquidation de fin juillet a été particulièrement lourde pour le marché de Paris. La baisse importante des Rentes — qui s'est établie aux environs de 4 points sur les cours de compensation du 15 juillet — ainsi que celle des principales valeurs a entraîné, pour la spéculation, des soldes débiteurs d'un poids inattendu qui ont nécessité, par enchaînement, de multiples allégements précipités. La Bourse, qui était déjà bien mal en point, a eu ainsi à subir une nouvelle et cruelle épreuve qui, dans les meilleures hypothèses, va sans doute la laisser encore pendant quelque temps languissante.

On sait les causes de ce fâcheux revirement. Successivement, depuis le début de juin, plusieurs alertes étaient venues préoccuper le marché financier et gêner les efforts accomplis dans la voie de notre redressement économique et financier. La Bourse, cependant, envisageait les événements avec assez de calme, se bornant à marquer de la réserve. La menace même d'une crise politique intérieure, qu'il avait fallu envisager un moment, ne l'avait pas trop émue. Il en est allé autrement des événements qui ont éclaté en Autriche. C'est que l'odieux attentat perpétré contre le Chancelier Dollfuss est immédiatement apparu comme risquant de mettre en péril la paix européenne.

Néanmoins si, comme il est permis de l'espérer, de nouvelles complications internationales ne surgissent pas, l'ampleur de la régression des cours, non seulement sur nos Rentes mais aussi sur nombre de valeurs industrielles, apparaît comme excessive. Elle ne peut s'expliquer que par la nervosité de la spéculation, qui ne se comprend elle-même qu'en raison de l'abstention persistante de la clientèle.

Et l'on en revient encore ainsi à cette constatation que la clien-

tèle de placement qui se plaint amèrement des déceptions permanentes que lui cause la Bourse et qui se refuse à s'y intéresser désormais, est pour une large part le propre artisan de ses déconvenues. C'est ce que le Ministre des Finances, lui-même, tendait à indiquer en réclamant, ces jours derniers, dans une déclaration reproduite par notre confrère l'Information, *la « trêve du pessimisme ». En s'élevant contre le « découragement systématique » et le « snobisme du découragement » il a parfaitement défini l'une des causes essentielles de nos maux.*

Malheureusement, les détenteurs de capitaux, d'ordinaire si avisés, ne témoignent guère d'esprit critique en ce qui concerne les placements boursiers. Ils ne considèrent, trop souvent, que les apparences. Combien peu, à l'heure présente, cherchent à discerner, parmi nos grandes valeurs, indistinctement bousculées par la crise, celles qui ont conservé dans cette épreuve de sérieux éléments de vitalité, ou bien celles qui, grâce à une faveur superficielle peuvent présenter désormais peut-être plus de risques de déclin que de chances nouvelles de prospérité. La discrimination, sans doute, est difficile. S'il en fallait un exemple concret, celui de cette grande valeur qu'est le « Suez » serait assurément le cas typique. Mais la difficulté ne saurait être une raison suffisante pour en négliger l'examen. Et, en somme, c'est cet examen, auquel il faut toujours s'astreindre, qui est la sauvegarde des placements.

Du côté étranger, c'est assurément la Bourse de Londres qui a su le mieux conserver son sang-froid devant les derniers événements. Sa confiance est un réconfort.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août

LIVRAISON DU 1er JUILLET 1934

		Pages.
★ ★ ★	La Situation politique	5
ROBERT DE TRAZ	Le Pouvoir des Fables. — II	13
ED. GISCARD D'ESTAING	Finances allemandes	60
MARTHE DE FELS	Terre de France : M. Vincent. — I	75
MARCEL GRIAULE	Le Gué du Nil	105
ALPH. DE LAMARTINE	Lettres inédites	127
LUCIEN CORPECHOT	Souvenirs d'un Journaliste	148
PIERRE DE LACRETELLE	La Naissance de Napoléon III	161
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	195
LOUIS HOULLEVIGUE	L'Expansion de l'Univers	207
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	215
PAUL ALFASSA	Expositions	225
JEAN POIRIER	Parmi les Livres	234

LIVRAISON DU 15 JUILLET 1934

LLOYD GEORGE	La Conférence de Rome	241
PAUL CLAUDEL	Richard Wagner	269
ROBERT DE TRAZ	Le Pouvoir des Fables. — III	293
RENÉ LAURET	La Situation en Allemagne	325
D.-H. LAWRENCE	Les Mocassins bleus	348
MARTHE DE FELS	Terre de France : M. Vincent (*fin*)	368
ERNEST D'HAUTERIVE	Un Crime policier	399
F. BALDENSPERGER	L'Adieu de Vigny à Marie Dorval	451
OCTAVE MERLIER	La Grèce de 1934	427
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	416
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres	464

LIVRAISON DU 1er AOÛT 1934

		Pages.
LLOYD GEORGE	L'Offensive de Nivelle — I	481
C. BOUGLÉ	L'École Normale Supérieure	513
FERNAND DE BRINON	Les Voyages de M. Barthou	526
STEPHEN HUDSON	Elinor Colhouse — I	543
JULIEN BENDA	Les Morts nous gouvernent-ils?	585
ROBERT DE TRAZ	Le Pouvoir des Fables (*fin*)	604
RODOLPHE LEMIEUX	Le Quadricentenaire canadien	652
VALERY LARBAUD	Aller en Canada	661
JEAN BABELON	Les Mayas	665
CONSTANTIN PHOTIADÈS	Concours du Conservatoire	683
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	698
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	709

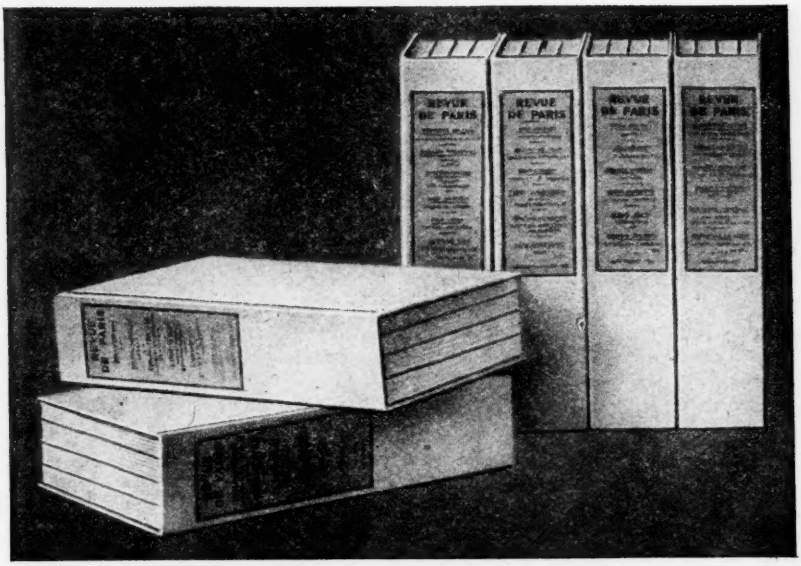
LIVRAISON DU 15 AOÛT 1934

LOUIS MADELIN	Devons-nous écouter les Morts?	721
ANDRÉ MAUROIS	Lyautey	732
DANIEL-ROPS	Les Plaies intérieures. — I	745
ALBERT THIBAUDET	La Révolution des Cinq	772
LLOYD GEORGE	L'Offensive de Nivelle (*fin*)	807
ALPHONSE MÉTÉRIÉ	Le Bouquet portugais	840
KAREN BRAMSON	Lettres d'amour	849
GÉNÉRAL NIESSEL	Le Maréchal Hindenburg	864
STEPHEN HUDSON	Elinor Colhouse — II	875
G. LACOUR-GAYET	Les Mémoires de Talleyrand	921
ACHILLE URBAIN	Le Parc zoologique de Vincennes	934
JEAN THOMAS	Le Plan du 9 juillet	941
JEAN POIRIER	Parmi les Livres	953

REVUE DE PARIS, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Pour classer vos livraisons de la Revue de Paris

Achetez nos cartonnages spéciaux



Plats et dos de la même couleur que la couverture de la Revue.
Étiquettes rouges collées sur le dos du cartonnage.

Chaque carton-classeur permet de réunir quatre livraisons **rognées.**

L'étiquette collée indique les principales publications contenues dans les quatre numéros ainsi rassemblés.

Grâce à ces classeurs vous pourrez facilement retrouver dans votre bibliothèque les romans, mémoires, études, etc..., publiés par la *Revue de Paris* et les collections de livraisons se présenteront, sur vos rayons, sous l'aspect de véritables volumes.

Prix du cartonnage, permettant de réunir 4 numéros : **5 francs.**

Les abonnés qui en feront la demande recevront dorénavant six fois par an le classeur bimensuel pour la somme globale de **30 francs.**

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Paris.*

Correspondants à l'étranger :

Alep : Djanji, 24, Bd de France; *Alexandrie* : Librairie Hachette, S. A. 16, Bd de Ramleh; *Amsterdam* : Meulenhoff et Co; Feikema, Caarelsen et Cie; *Anvers* : La Grande Librairie; *Athènes* : Elefthéroudakis; *Barcelone* : Librairie Française, 8, Rambla del Centro; *Belgrade* : Henri Soubre; *Berlin* : Asher et Co, Behrenstrasse 17; *Beyrouth* : Bugnard, 5, Av. des Français; *Bruxelles* : Agence Dechenne; Office de Publicité; Lebègue; *Bucarest* : Cartea Romaneasca S. A.; *Budapest* : Cserepfalvi, Vaci-Utca 10; *Buenos-Ayres* : Libreria Hachette S. A., 49, Maipù; *Cologne* : Ausland Zeitungshandel, Disch Haus; *Copenhague* : Vilhelm Tryde; *Damas* : Makki, rue Salhie; *Elisabethville* : Desclée, Av. Royale; *Florence* : B. Seeber; *Genève* : Naville et Co, Agence des Journaux; Charles Dürr; *Irun* : Sociedad Gal Española de Libreria, 20, Calle de Los Martires de Jaca; *La Havane* : La Casa Belga, René de Smedt, O'Reilly; *Lausanne* : Payot et Cie; *Le Caire* : Librairie Hachette S. A., rue du Télégraphe; *Liége* : V. Bourguignon; *Lisbonne* : Torrès et Cta; *Londres* : Librairie Hachette, 34, Maiden Lane Bedford Street, W. C. 2; *Madrid* : Libreria internacional de Romo, Alcala 5; *Milan* : Bocca; *Montevideo* : Libreria « El Correo », Maximino Garcia; *Montréal* : Déom Frères; *Neuchâtel* : Delachaux et Niestlé S. A.; *New-York* : G. E. Stechert et Co, 31 East 10 th. Street; *Port-Saïd* : Librairie Hachette; *Rio de Janeiro* : Soria et Boffoni, 157, Avenida Rio Branco; *Rome* : Modernissima; *Salonique* : Molho, 19, rue Tsimiski; *Shang Haï* : Librairie Extrême-Orient, 2, route de Vallon; *Sofia* : J. Carasso et Co; *Stamboul* : Librairie Hachette, succursale de Turquie; B. P. 2219; *Tirana* : Guga et Co; *Turin* : Fratelli Bocca; S. Lattès et Co; *Varsovie* : Jean Nowicki, 17, Krakowskie-Przedmiescie; *Zagreb* : Soubre, Juriciseva ulica 6; *Zurich* : Paul Morisse.

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 *franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903); (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . 6 fr.

BRODARD et TAUPIN, Coulommiers-Paris